

LÉON MARTINET, ÉDITEUR
5, RUE DE BOURG, LAUSANNE

CHARLES BYSE

Swédenborg

5 volumes in-16 à 3 fr. 50.

TOME I. — Un volume in-16 de 320 pages. Avec portraits et diagrammes. — Prix : 3 fr. 50.

Sommaire : Premier cours. —

1. Sa biographie. — Le savant. — Le philosophe. — Le révélateur.

Second cours : 2. Le Ciel tel qu'il l'a vu.

TOME II. — Un volume in-16 de 370 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Sommaire : Cours trois à six. — 3. Le Monde des Esprits. — 4. L'Enfer. — 5. L'Art de vivre. — 6. La Divine Triade ou le Monothéisme et Jésus-Christ.

TOME III. — Un volume in-16 de 346 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Sommaire : Cours sept à neuf. — 7. Admirateurs de Swédenborg. Procès en hérésie. — 8. Pionniers et fondateurs de la Nouvelle Eglise. — 9. La Rédemption.

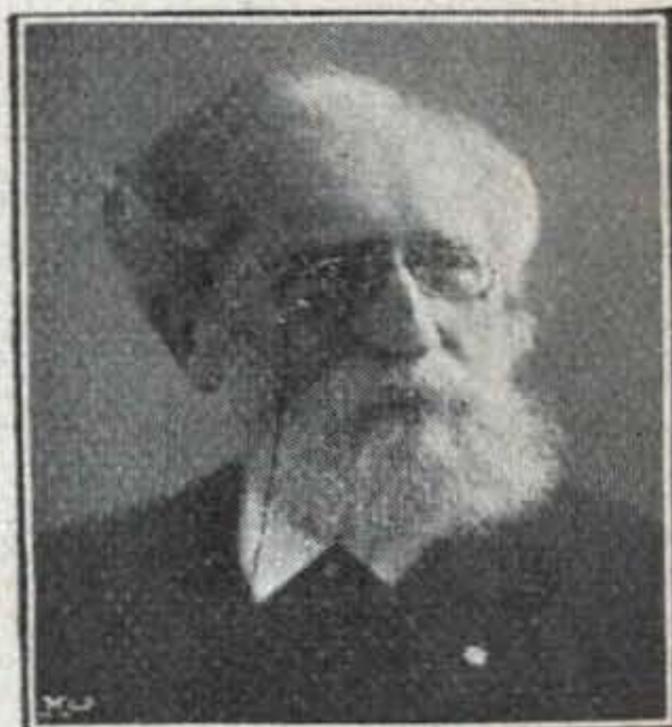
TOME IV. — Un volume in-16 de 350 pages. — Avec diagrammes. — Prix : 3 fr. 50.

Sommaire : Cours dix à douze. — 10. L'Esprit dans la Lettre. — 11. Le canon de la Nouvelle Eglise. — 12. Exemples et avantages du Sens spirituel.

TOME V. — Un volume in-16, sous presse. — Prix : 3 fr. 50.

Sommaire : Cours treize et quatorze.

13. La Foi qui sauve. — 14. La Psychologie de Swédenborg.



CHARLES BYSE

NOTICE

EMMANUEL SWÉDENBORG fut un des savants les plus illustres du dix-huitième siècle et « une des plus fortes têtes que la nature humaine ait jamais produites ». Admiré par d'éminents écrivains de différents pays, il est encore peu connu parmi nous. Ingénieur-métallurgiste à Stockholm, il rendit à sa patrie toute sorte de services. Il publia notamment beaucoup d'ouvrages très remarquables sur les mathématiques, la cosmologie, les divers règnes de la nature et la philosophie. A une érudition encyclopédique et prodigieuse il joignait une intelligence géniale, qui lui fit anticiper sur plusieurs points les découvertes de notre époque.

Parvenu à l'âge de cinquante-sept ans, il se démit de sa charge d'assesseur au Collège des Mines et se lança dans un domaine tout différent. Il fut, à ce qu'il prétend, favorisé d'apparitions surnaturelles, et entretenit dès lors, pendant vingt-sept années, des relations suivies avec le monde invisible. Quoi qu'il en soit de ce point, il se plongea tout entier dans l'étude des questions religieuses. Ayant la plume extraordinairement facile, il écrivit une seconde série de livres latins, qui présentaient à l'élite de ses contemporains un protestantisme profondément amendé.

Fils d'un évêque suédois et luthérien lui-même, SWÉDENBORG ne fonda point de secte ; mais après sa mort une « Nouvelle Eglise », fidèle à ses doctrines, s'est développée un peu partout. Quoiqu'elle ne compte que cinq cents sociétés et quinze mille membres, son influence est bien plus étendue que ces chiffres ne le feraient supposer.

En 1908, la Suède a fait revenir de Londres les restes mortels de son glorieux enfant, et le parlement lui a élevé un mausolée dans la cathédrale d'Upsal. Le nom de SWÉDENBORG n'a jamais été honoré comme il l'est aujourd'hui, et il se fait un mouvement international pour la publication de toutes ses œuvres.

Laissant à d'autres le soin de parler de ses mérites scientifiques, M. le pasteur BYSE s'est attaché à l'étude et à la propagation de sa théologie, qu'il trouve supérieure à celle des Réformateurs et même à toutes les conceptions modernes. Sans renoncer au droit sacré de la critique, il ne cache pas l'enthousiasme que lui inspire son héros, non seulement par la noblesse de son caractère, mais par la force logique, la beauté morale et l'absolue spiritualité de son système.

Extraits des Jugements de la Presse

suisse, belge, française, allemande, suédoise et anglaise.

Revue Chrétienne (Paris). — C'est un grand honneur d'attacher son nom à une œuvre comme celle de M. C. Byse : faire connaître et aimer Swédenborg... Ce n'est plus la biographie seulement de cet homme extraordinaire qu'il nous donne, vivante comme un portrait, mais sa pensée toute palpitante dont il nous montre l'évolution superbe et merveilleuse. Et nous sommes, à la fois, étonnés et ravis de constater que Swédenborg — cent cinquante ans nous séparent de lui — ne fut pas seulement un précurseur en matière religieuse, mais qu'il est toujours actuel, moderne même, c'est-à-dire éternel par l'intuition sublime qu'il eut de la liberté et de la responsabilité humaines...

Il faut lire ces écrits de M. Byse, fruit d'un long labeur. Ils sont une révélation de jouissances intellectuelles durables. Ils sont profondément bienfaisants, rédigés avec beaucoup de soin, dans une langue claire, sobre et élégante. L'exposition et la discussion, en satisfaisant les lettrés, ne sont point de nature à effrayer ceux que rebutent les lectures théologiques. Je ne connais guère d'ouvrages qui soient plus entraînants...

Swédenborg est éclectique, et les esprits soucieux d'affermir leur foi trouveront chez lui des éléments insoupçonnés d'une apologétique vigoureuse et rationnelle. Il faut aussi en remercier son éminent exégète et commentateur, M. Charles Byse.

EMILE PONS.

Journal de Genève. — Vous devriez étudier Swédenborg, — disait, il y a bientôt quarante ans, à un jeune pasteur un avocat de ses amis, et il ajoutait : — Si l'Eglise tient à sauver le dogme, c'est à Swédenborg qu'elle devra en demander le secret.

Mais rien qu'à lire le grand Suédois, et à entreprendre de le faire connaître, on aborde une tâche colossale. M. le pasteur Byse l'a assumée et il l'a élevée à la hauteur d'un apostolat. On lui en doit une grande reconnaissance, car Swédenborg est un homme que le recul du temps ne fait que grandir... Depuis quelque temps on s'aperçoit que, soit comme savant, soit comme métaphysicien, aussi bien que comme génie mystique, il appartient à la race des géants.

L. FERRIÈRE.

New-Church Magazine. — The secret of M. Charles Byse's widespread influence among thoughtful hearers and readers in French-speaking countries, as an exponent of Swedenborg's writings, is his manifest independence of judgment and honesty of purpose. Where he differs from Swedenborg, he frankly states his position. Hence not one of his hearers can accuse him of undue partisanship. This fact adds much weight to his testimony in behalf of Swedenborg...

Pastor Byse, who besides being a distinguished scholar is a really splendid writer, has again produced a work of striking power and originality. His *Swedenborg* is a masterly performance. Its central figure is presented to us not only in clearest outline, but in a setting analysing the social life and thought of the great Seer's days.

HENRY W. ROBILLIARD.

Aftonbladet (Stockholm). Traduit du suédois. — Le système de Swédenborg est difficile à populariser. Une compréhension approximativement juste de ce système exige, comme l'auteur en fait lui-même l'observation, une pensée plus ou moins exercée (ne pas confondre avec un haut degré d'érudition livresque). Peu d'hommes ayant fait de Swédenborg leur spécialité possèdent une si heureuse faculté de vulgarisation que précisément M. Byse. La qualité de l'esprit gaulois, si clair, si distinct et en même temps si populaire, est arrivée chez lui à sa pleine valeur. Comme exemple et chef-d'œuvre de cet art délicat de représenter les idées, je relèverai tout particulièrement la manière dont l'auteur expose la doctrine des *Degrés*. C'est un point sur lequel règne encore une surprenante obscurité, même dans les cercles de la Nouvelle Eglise, et qui pourtant est d'une importance fondamentale quand on veut comprendre Swédenborg.

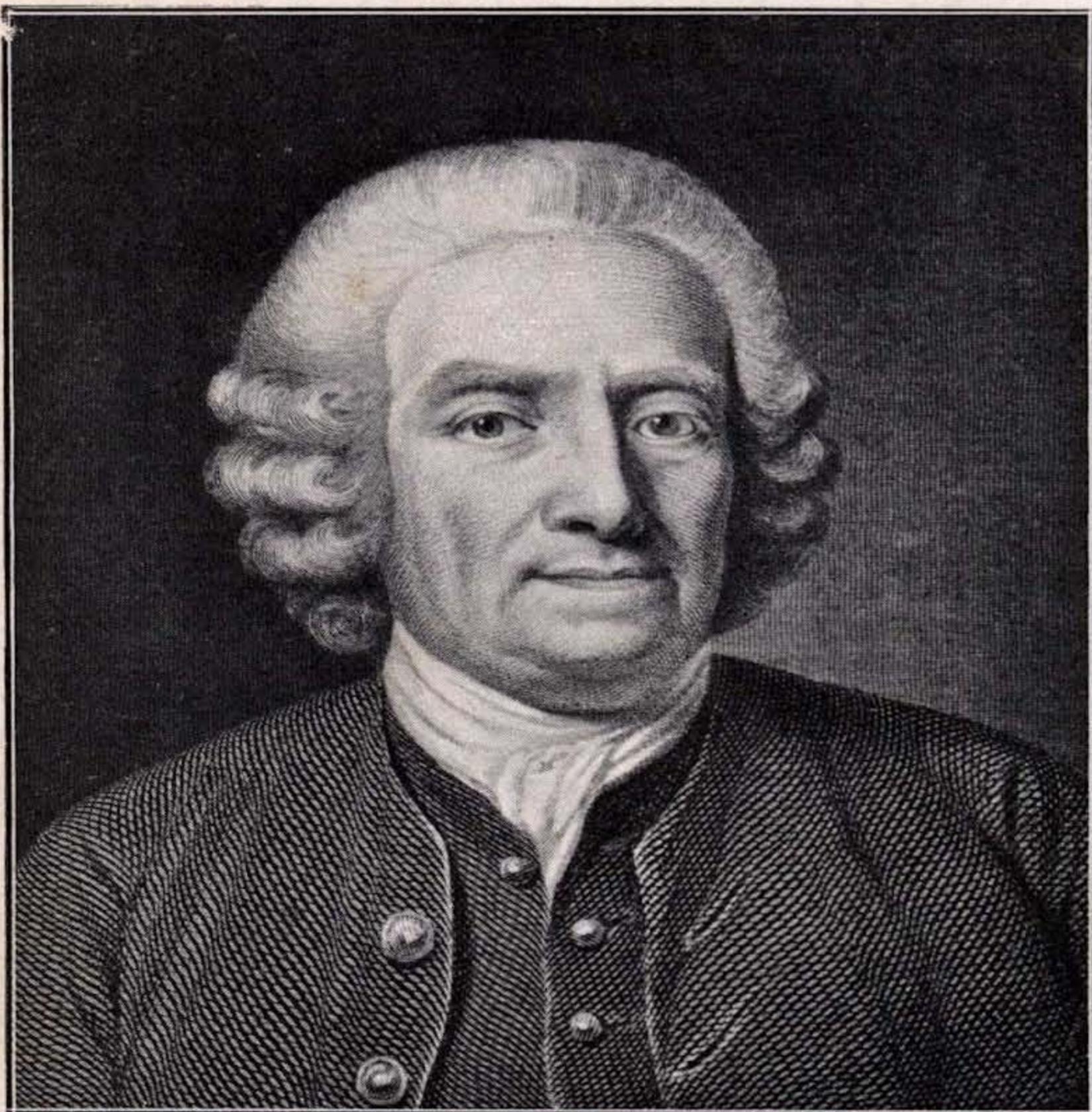
HJALMAR KYLÉN.

Bote der Neuen Kirche (Saint-Louis, Missouri, Etats-Unis). — Allen Freunden der Neuen Kirche, welche französisch verstehen, möchten wir dieses treffliche Werk auf's wärmste anempfehlen... Es ist in einem leicht fasslichen und doch stets erhabenen Styl geschrieben, und durch zahlreiche und gut gewählte Auszüge aus Swedenborg's Schriften beleuchtet. Wir sind Herrn Byse von Herzen dankbar für den grossen Dienst, den er durch die Herausgabe dieses Werkes für das Verständniss und die Würdigung der Schriften Swedenborgs geleistet hat, und wünschen demselben die grösstmögliche Verbreitung.

CHAS. NUSSBAUM.

SWÉDENBORG

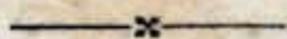
IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.



EMMANUEL SWÉDENBORG

Né à Stockholm le 29 janvier 1688,
mort à Londres le 29 mars 1772.

CHARLES BYSE



SWÉDENBORG



PREMIER COURS

Sa biographie. Le savant. Le philosophe.
Le révélateur.



SECOND COURS

Le Ciel tel qu'il l'a vu.



Avec portraits et diagrammes.



La philosophie chrétienne ne sera point une philosophie du christianisme, mais *un système universel*.... Elle rendra la religion recommandable à tous les esprits sincères : elle constituera *la véritable apologie, la seule efficace.*

CHARLES SecrÉTAN.

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS

et CHEZ L'AUTEUR, VALENTIN 23

Tous droits réservés.

1911

oct.

CATALOGUE

Ouvrages d'Emmanuel Swédenborg

traduits en français
et Littérature collatérale.

En vente chez **M. L. Martinet**, Éditeur
5, rue de Bourg, Lausanne (Suisse).

I. Ecrits de Swédenborg traduits par Le Boys des Guays.

- Du Ciel et de l'Enfer**, d'après ce qui a été vu et entendu.
Avec Index. 3^e éd. revue et corrigée, 1 vol. in-8 Fr. 6.—
- La Vraie Religion chrétienne**, contenant toute la théologie
de la Nouvelle Eglise. 2^e édition, 2 vol. in-8 . Fr. 8.—
- Appendice à la Vraie Religion chrétienne.** 1 volume
in-12 Fr. 1.—
- Arcanes célestes** de l'Écriture Sainte, avec les merveilles
qui ont été vues dans le Monde des Esprits et dans le Ciel
des Anges. — Premier ouvrage théologique publié par
l'auteur. Il donne l'explication du sens spirituel de la Ge-
nèse et de l'Exode. 16 vol. in-8 Fr. 90.—
- Index des noms et des choses** contenus dans les Arcanes
célestes, œuvre posthume de Swédenborg. 1 volume
in-8 Fr. 4.—
- Index méthodique** des Arcanes célestes, par Le Boys des
Guays. 2 vol. in-8 Fr. 5.—
- Apocalypse Révélée**, où sont dévoilés les Arcanes qui y
sont prédits, et qui jusqu'à présent ont été profondément
cachés. 3 vol. in-12, avec Table anal. et Index Fr. 9.—
- Apocalypse Expliquée** selon le sens spirituel, travail pré-
paratoire à l'Apocalypse Révélée. 7 vol. in-8 . Fr. 35.—
- Index général** des passages de la Parole cités dans les écrits
de Swédenborg, par Le Boys des Guays. 1 volume
in-8 Fr. 10.—

Exposition sommaire du sens interne des Prophètes et des Psaumes. 1 vol. in-8	Fr. 3.—
Du Divin Amour et de la Divine Sagesse. Ouvrage posthume. 1 vol. in-8.	Fr. 3.—
La Sagesse angélique sur le Divin Amour et la Divine Sagesse. 1 vol. in-12.	Fr. 3.—
La Sagesse angélique sur la Divine Providence. 1 vol. in-12.	Fr. 3.—
Idem. 2 ^e édition, in-8	Fr. 6.—
Délices de la Sagesse sur l'Amour conjugal, avec les Voluptés de la Folie sur l'Amour scortatoire. 2 vol. in-12, avec Table analytique et Index	Fr. 6.—
Les Quatre Doctrines (le Seigneur, l'Écriture Sainte, la Vie, la Foi). 1 vol. in-12	Fr. 3.—
Chaque Doctrine séparément. 1 vol. in-12	Fr. 0.75
Idem. 1 vol. in-32	Fr. 0.50
Doctrine de la Charité. 1 vol. in-8	Fr. 1.—
Idem. 1 vol. in-12	Fr. 0.75
Idem. 1 vol. in-32	Fr. 0.50
Doctrine de la Nouvelle Jérusalem sur la Charité, ouvrage posthume. 1 vol. in-32	Fr. 0.50
Des Biens de la Charité, ou Bonnes œuvres et explication du Décalogue. 1 vol. in-8	Fr. 1.—
De la Nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste, d'après ce qui a été entendu du Ciel. 1 vol. in-18	Fr. 1.50
Exposition sommaire de la Doctrine de la Nouvelle Eglise. 1 vol. in-12	Fr. 0.75
Du Commerce de l'Âme et du Corps. 1 vol. in-12	Fr. 0.75
Du Jugement dernier et de la Babylonie détruite. 1 vol. in-12 avec Table analytique	Fr. 2.—
Continuation sur le Jugement dernier et sur le Monde spirituel. 1 vol. in-12 avec Table	Fr. 1.—
Des Terres dans notre monde solaire, qui sont appelées Planètes, et des Terres dans le ciel astral, de leurs habitants, de leurs esprits et de leurs anges, d'après ce qui a été entendu et vu. 1 vol. in-12 avec Table analytique	Fr. 2.—
Du Cheval Blanc de l'Apocalypse (Ch. XIX), et ensuite De la Parole et de son sens spirituel ou interne, 1 vol. in-12 avec Table analytique et Index	Fr. 1.—
Traité des Représentations et des Correspondances. 1 vol. in-32.	Fr. 1.50

De la Toute-Présence et de la Toute-Science de Dieu. In-32	Fr. 0.25
De la Parole et de sa Sainteté. In-32	Fr. 0.25
Des Joies du Ciel et des Noces dans le Ciel (Extrait de l'Amour conjugal). In-12	Fr. 0.50
Neuf questions sur la Trinité et Réponses de Swédenborg. In-18	Fr. 0.25
Autobiographie de Swédenborg. In-18	Fr. 0.25

II. Littérature collatérale.

UN AMI DE LA NOUVELLE EGLISE
(Edmond Chevrier.)

Histoire sommaire de la Nouvelle Eglise. In-8	Fr. 2.—
Emmanuel Swédenborg. Notice biographique et biblio- graphique. In-8	Fr. 1.—
Etudes sur les Religions de l'antiquité. In-8	Fr. 1.50
Etudes sur le Christianisme primitif, par Edmond Che- vrier. In-8	Fr. 1.—

LE BOYS DES GUAYS.

Lettres à un homme du monde qui voudrait croire. In-12	Fr. 1.50
Mélanges, 1864-1865, par Richer et Le Boys des Guays. 4 vol. in-12.	Fr. 6.—

EDOUARD RICHER.

La Religion du Bon Sens, 2 ^e éd., 1 vol. in-12	Fr. 1.50
--	----------

Le Rév. CHAUNCEY GILES.

Nature de l'esprit de l'homme, considéré comme être spirituel. In-12	Fr. 2.—
Une Nouv. Dispensation de la vérité divine. In-12	Fr. 0.50
Doctrine de la Nouv. Eglise sur la Mort. In-12	Fr. 0.50
L'Incarnation, l'Œuvre rédemptrice et la Médiation du Seigneur. In-12	Fr. 2.—
La Doctrine de Vie et ses applications. In-12	Fr. 0.50

ANONYME.

- Les Degrés de Hauteur.** In-12 Fr. 0.50
Notice sommaire sur la vie et les écrits d'Emmanuel Swédenborg. In-8 Fr. 1.—

Le Rév. SAMUEL NOBLE.

- Appel aux hommes réfléchis.** 2^e éd. in-12 Fr. 1.—

Le Rév. W. PRESLAND.

- Conférences sur l'Inspiration de la Bible et son Interprétation.** In-12 Fr. 1.—

DADOBA PANDURUNG.

- Opinion d'un Lettré hindou sur les doctrines de Swédenborg.** In-12 Fr. 1.—

CHARLES BYSE.

- Clef symbolique des saintes Ecritures.** In-8. Fr. 1.—
Swédenborg. 5 volumes in-12 Fr. 17.50

TOME I. Sa biographie. Le savant. Le philosophe. Le révélateur. Le Ciel tel qu'il l'a vu Fr. 3.50

TOME II. Le Monde des Esprits. L'Enfer. L'Art de vivre. La Divine Triade ou le Monothéisme et J.-Christ Fr. 3.50

TOME III. Admirateurs de Swédenborg. Procès en hérésie. Pionniers et fondateurs de la Nouvelle Eglise. La Rédemption Fr. 3.50

TOME IV. (La Bible.) L'Esprit dans la Lettre. Le Canon de la Nouvelle Eglise. Exemples et Avantages du Sens spirituel. Fr. 3.50

TOME V. La Foi qui sauve. La Psychologie de Swédenborg. Fr. 3.50

- Lettre ou Symbole ? Etude historique sur le double sens de l'Écriture.** 1 volume in-12 Fr. 3.50

Le Scientisme et Swédenborg Fr. 3.50

La Science chrétienne. Fr. 0.75

L'Ère Nouvelle ———— Fr. 1.50

La Providence Fr. 2.50

Biographie de Swédenborg Fr. 2.50

A la mémoire
du Marquis
de Saint-Yves d'Alveydre,
auteur de la Mission des Juifs,

et à

M. le Comte Goblet d'Alviella,
Sénateur,
Professeur d'histoire des Religions
à l'Université de Bruxelles.

Hommage de gratitude
pour les vifs encouragements qu'ils
ont si longtemps donnés
à mes travaux.

PREFACE

Notre livre *Le Prophète du Nord* étant épuisé depuis longtemps, nous étions décidé à en publier une nouvelle édition, mais des circonstances indépendantes de notre volonté, et avant tout les inondations de Paris, ont empêché l'exécution de ce projet. Encouragé d'autre part, en dépit de notre isolement, par le magnifique *International Swedenborg Congress* de Londres, auquel on a bien voulu nous inviter, nous avons essayé d'attirer de nouveau l'attention des personnes intelligentes sur le merveilleux théologien qui, au cours du dix-huitième siècle, a donné de l'Évangile une interprétation toute nouvelle, à la fois philosophique et profondément positive, inconnue aujourd'hui encore à la plupart de nos chefs religieux.

Nous avons donc ouvert, le vendredi 11 novembre 1910, une série de cinq conférences sur *Swédenborg*, suivies immédiatement de trois sur *le Ciel*. Après une interruption de quinze jours, nous avons fait deux autres cours, l'un sur *le Monde des Esprits*, le suivant sur *l'Enfer*; et nous comptons recommencer après Pâques, en développant cette fois le côté pratique de la religion telle que Swédenborg la com-

prend, notamment sa notion si originale et si remarquable du « prochain » et de la « charité ».

Les deux premiers de ces quatre cours composent le présent volume. Il remplacera en grande partie, tout en allant plus loin sur certaines questions, *Le Prophète du Nord*, dont on réclamait de différents côtés des exemplaires. Sans doute il n'est pas complet et n'a pas la prétention de l'être, mais fournit une base assez large, et nous osons ajouter assez solide, à l'étude ultérieure qu'on voudra faire de la personne et du système d'Emmanuel Swédenborg. Nous espérons d'ailleurs le faire suivre de plusieurs livres du même genre, reproduisant nos leçons orales. La matière ne risque pas de nous faire défaut, car la mine semble inépuisable. Et l'on peut appliquer à l'œuvre théosophique du grand Suédois ce que le Dr Max Neuburger, professeur à l'Université de Vienne, a récemment écrit de son œuvre scientifique dans la *Neue Freie Presse* : « Ce qui a été fait jusqu'à présent dans les *Recherches-Swédenborg*, en comparaison de ce qui reste à faire, est comme une goutte d'eau à côté de l'Océan. »

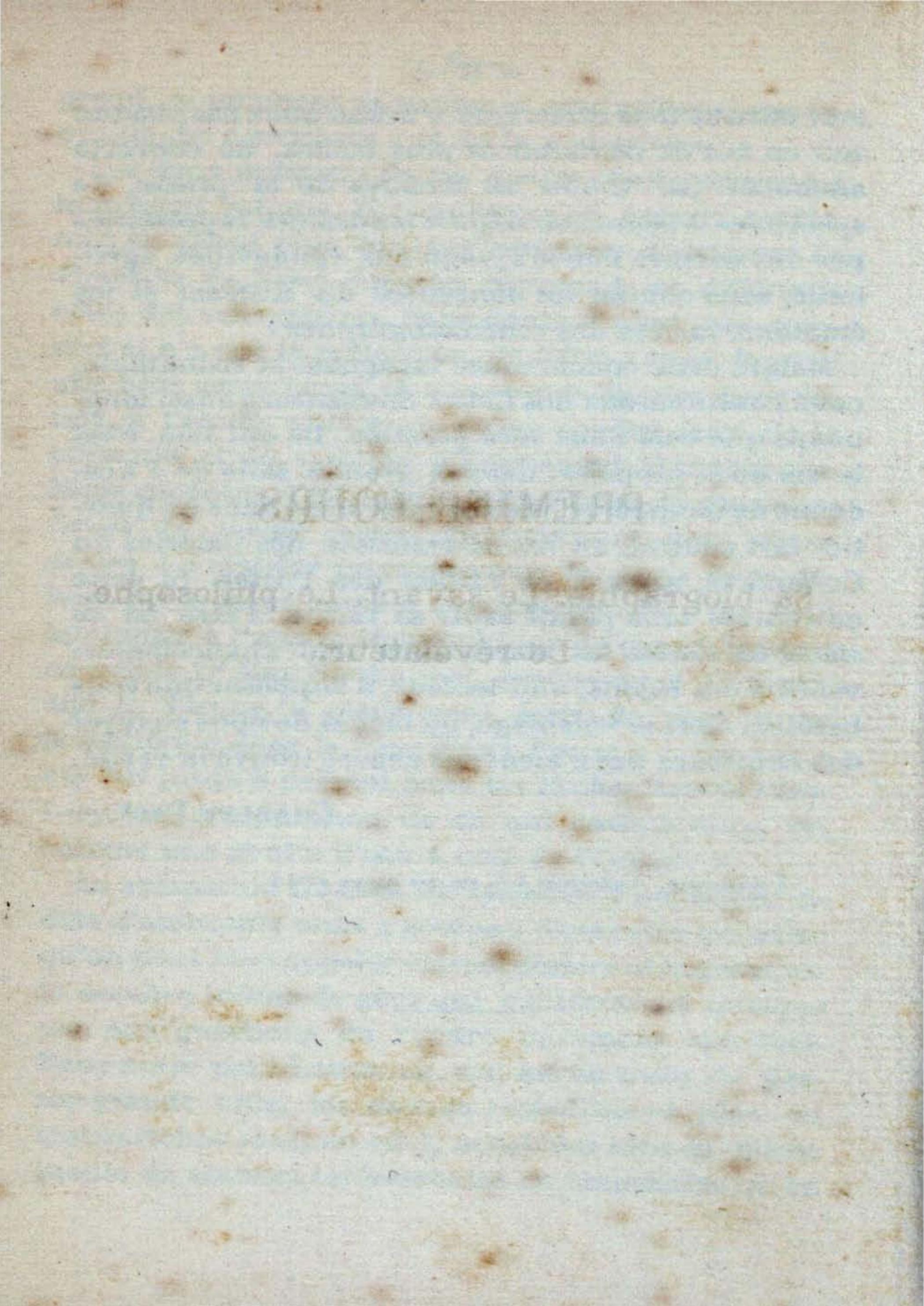
La sympathie éclairée et sérieuse d'un noyau fidèle d'assistants nous a soutenu dans cette tentative qu'on peut bien appeler extraordinaire et ingrate, vu le nombre infime de gens qui s'intéressent quelque peu aux questions de l'ordre purement spirituel. Dans notre petit Lausanne, qui est en train de passer grande ville, les classes instruites et plus ou moins riches sont, en effet, accablées sous la masse inouïe de séances intéressantes ou amusantes qu'on

leur offre de tous côtés. Que n'avons-nous pas chaque soir en fait de conférences plus faciles, de concerts annoncés par toutes les fanfares de la presse, de spectacles à sensation depuis les drames représentés par des acteurs fameux jusqu'aux vaudevilles égrillards, sans oublier les danseuses du Kursaal et les émotions variées des cinématographes !

Malgré cette concurrence tapageuse et redoutable, nous continuerons nos *Cours Swédenborg* aussi longtemps que cela nous sera possible. Ils ont lieu, c'est le cas de le rappeler, dans la grande salle de l'Académie de Commerce, établie elle-même dans un quartier fort central, au rez-de-chaussée des Galeries du Commerce, au midi de l'Hôtel des Postes. Si cette entreprise vous paraît avoir sa raison d'être en ce siècle où toutes les convictions sont chancelantes, venez à ces leçons, ami lecteur, à supposer que vous habitiez dans le voisinage, ou tâchez de nous envoyer des auditeurs qui n'aient pas encore trouvé la vérité.

CHARLES BYSE.

Lausanne, Valentin 23, ce 20 mars 1911.



PREMIER COURS

Sa biographie. Le savant. Le philosophe.
Le révélateur.

PREMIERE PARTIE

Il est fait mention de l'ouvrage de l'auteur dans le catalogue de la bibliothèque de la ville de Paris, sous le n. 10000. On y voit que cet ouvrage a été imprimé à Paris chez la Citoyenne, l'an 4 de la Liberté, et que le nombre de copies est de 1000. On y voit aussi que cet ouvrage a été traduit en anglais par M. de la Harpe, et en allemand par M. de la Harpe, et que le nombre de copies de ces traductions est de 1000.

Il est fait mention de l'ouvrage de l'auteur dans le catalogue de la bibliothèque de la ville de Paris, sous le n. 10000. On y voit que cet ouvrage a été imprimé à Paris chez la Citoyenne, l'an 4 de la Liberté, et que le nombre de copies est de 1000. On y voit aussi que cet ouvrage a été traduit en anglais par M. de la Harpe, et en allemand par M. de la Harpe, et que le nombre de copies de ces traductions est de 1000.

PREMIÈRE LEÇON

Quatre faits récents : 1. Découverte des manuscrits de Swédenborg et publication de ses œuvres scientifiques. 2. Swédenborg à l'Exposition universelle de Saint-Louis. 3. Les restes de Swédenborg transportés d'Angleterre en Suède. 4. Le Congrès Swédenborg. — Jasper Swedberg. Enfance d'Emmanuel. Etat religieux de la Suède. Cléricisme et superstition. Upsal, la ville et l'Université. Etudes et doctorat. Premier voyage. Correspondance avec Eric Benzélius. Londres. Hollande. Paris. Inventions diverses. Charles XII. Retour de Swédenborg dans sa patrie. Ce qu'il était à vingt-sept ans.

Mesdames, Messieurs,

Un financier parisien, auquel je dois beaucoup de reconnaissance, m'a signalé un danger il y a quelque trente ans. Il m'a prévenu que, si je parlais ouvertement de Swédenborg, je risquais de passer pour fou. Malgré ce prudent avis, j'ai consacré à ce « Grand Inconnu » de nombreuses séances et un volume dès longtemps épuisé, *Le Prophète du Nord*, sans m'inquiéter de ce qu'on pouvait penser de l'état de mon cerveau. Dès lors la terre a tourné, et, en commençant aujourd'hui une série de conférences sur Swédenborg, je crois n'avoir plus rien à craindre au point de vue de ma réputation. Le danger qui m'était signalé a disparu grâce à quatre faits généraux qui n'ont pu passer inaperçus, et que je demande la permission de vous rappeler.

* * *

Premier fait. — Le 26 août 1903, un journal populaire, la *Feuille d'Avis de Lausanne*, contenait l'article suivant :

« SUÈDE. — *Les manuscrits de Swédenborg.*

» L'Académie de Suède, ayant fait la revision des manuscrits inédits du philosophe Swédenborg, qui se trouvent dans ses archives, y a découvert des travaux d'une grande valeur et jusqu'ici inconnus. Il s'agirait notamment d'une étude sur l'anatomie du cerveau qui, écrite vers la fin du dix-huitième siècle, se trouve contenir la plupart des découvertes faites récemment sur le cerveau par la médecine moderne.

» L'Académie a décidé de publier les manuscrits inédits du philosophe suédois. Le premier volume contiendra les travaux de géologie et de cosmologie de Swédenborg. »

Depuis plus de 50 ans, les Suédois étaient revenus à l'étude des œuvres scientifiques d'Emmanuel Swédenborg. Anders Retzius, grand anatomiste et fondateur de l'anthropologie moderne, avait, dès 1845, relevé ses mérites plus qu'ordinaires, et affirmé qu'il n'y avait qu'Aristote à qui on pût le comparer.

Son fils, le professeur Gustave Retzius, président du Congrès des anatomistes, convoqué à Heidelberg, et de l'Académie des sciences de Stockholm, se prononça dans le même sens. Dans plusieurs rapports présentés à cette Académie, on parla avec admiration des contributions de Swédenborg à l'anatomie, aux

mathématiques, à la géologie, à la minéralogie, à la paléontologie, à la physique, à la cosmogonie. Surtout le Dr Max Neuburger, de Vienne, mit en lumière des manuscrits de notre auteur sur la physiologie du *Cerveau*, véritable mine à exploiter qui se trouvait à la bibliothèque de Stockholm¹.

En décembre 1902 Gustave Retzius fit la proposition, qui fut admise, de nommer un comité d'enquête ; le 8 avril 1903 il fit lui-même un rapport, et obtint qu'on entreprît la publication des ouvrages scientifiques à ses propres frais (on se leva en témoignage de gratitude) et sous les auspices de l'Académie suédoise. On publia d'abord *Les Principes Mineurs*. C'est le premier livre où l'origine des planètes ait été expliquée par l'hypothèse des nébuleuses. Il s'y trouve encore une remarquable théorie de la lumière, reposant sur l'idée de mouvements ondulatoires et d'une pression de l'éther, ainsi que d'autres théories d'un vif intérêt. Retzius montra que Swédenborg avait devancé de cent ans son époque, et soutint que la publication des manuscrits inédits et des travaux épuisés serait un événement important dans l'histoire de la science.

* * *

Deuxième fait. — Une Exposition swédenborgienne faisait partie de la brillante Exposition universelle qui eut lieu, en 1904, à Saint-Louis (Missouri). Une reproduction de la maison de Swédenborg

¹ L'Académie avait déjà examiné un ouvrage de Swédenborg sur *Le cerveau*, traduit en allemand par le Dr Tafel. Il s'agissait maintenant d'autre chose.

était une des attractions de cette *World's Fair*, et le centre d'une propagande consistant à faire connaître les doctrines du prince des théosophes. Son buste, dû à un sculpteur de Lausanne (M^{me} Fanny Byse) et moulé en bronze à Paris, y occupait une place d'honneur ; commandé pour la circonstance, il est resté aux Etats-Unis.

(Le conférencier fait voir quelques illustrations relatives à Swédenborg, ainsi qu'un petit buste de plâtre sculpté par M^{me} Byse, un peu différent de celui de Saint-Louis pour lequel il a servi de modèle, mais peut-être meilleur encore quant à l'expression. Nous reproduisons dans le présent volume la photographie de ce buste primitif, qui n'est pas connu, n'ayant jamais été exposé.)

* * *

Troisième fait. — Les restes mortels de Swédenborg avaient été enterrés obscurément en 1772 dans l'église luthérienne suédoise de Prince's Square à Londres. En 1908 un vaisseau de guerre⁽¹⁾ alla les chercher et les rapporta en Suède aux frais de l'Etat ; ils y furent déposés en grande cérémonie dans la cathédrale d'Upsal, vis-à-vis du tombeau de Linné. Ces honneurs exceptionnels rendus à un Suédois mort sur terre étrangère 136 ans auparavant répandirent au loin l'idée que ce devait être un grand homme. Les journaux du monde entier en parlèrent. Ce fut un concert de louanges. On appela Swédenborg « une des plus fortes têtes que la nature humaine eût jamais produites. » Même la *Children's*

1. "Le Flygja".



PETIT BUSTE DE SWÉDENBORG,
sculpté par Mme Fanny Byse.
(Plâtre.)

Voir p. 16.



GRAND BUSTE DE SWÉDENBORG,
par Mme Fanny Byse,
moulé en bronze à Paris pour l'Exposition universelle
de Saint-Louis en 1904.

Voir p. 46.

Encyclopaedia publica son portrait, le rangeant parmi les seize plus grands penseurs de l'humanité, et reproduisit en partie une lettre du philosophe Kant sur un épisode frappant de sa carrière, l'incendie de Stockholm. Ce transfert du cercueil de Swédenborg renforça l'impression des événements que je viens de rapporter et augmenta la réputation du savant.

J'en dirai autant de deux faits de moindre importance qui concernent spécialement la Suède :

a) On peut voir dans la capitale du royaume, au *Musée du Nord*, une intéressante « Exposition Swédenborg, » ouverte en permanence, pour laquelle le gouvernement a fait des frais considérables.

b) Dans son *Livre Bleu*, Auguste Strindberg, qui passe pour l'écrivain le plus distingué de la Suède contemporaine, cite de nombreux passages de Swédenborg, à la gloire duquel il prétend élever un monument littéraire.

* * *

Quatrième fait. — Du 4 au 8 juillet de la présente année (1910) eut lieu à Londres un *International Swedenborg Congress*, qui a fait époque pour ses membres et ses visiteurs, et dont ils attendent des résultats considérables. La première journée fut consacrée à la science, la seconde à la philosophie, la troisième et la quatrième à la théologie et à la morale. Tous les rapports, lus en anglais par leurs auteurs, étaient remarquables ; ceux des deux derniers jours ont été appelés *eight separate mountain tops*

of excellence. Le congrès se composait de 405 membres proprement dits et de 900 auditeurs; total 1305 personnes. Dix-huit pays étaient représentés, notamment le Canada, l'Australie, l'Inde, l'île Maurice, l'Espagne et la Russie; d'autre part certains ouvrages de Swédenborg ont été traduits en dix-huit langues, y compris l'espéranto. Le capitaine Gustave Ed. Em. Swédenborg envoya un télégramme du « Cercle arctique »; il a épousé une fille du baron Nordenskiöld, « le plus célèbre des explorateurs du pôle Nord. » Cette famille avait aussi un représentant au congrès.

Parmi les inventions faites par Swédenborg on releva une *machine à voler*, dont une esquisse nous a été conservée. C'était un cadre léger, couvert d'une forte étoffe et pourvu de deux larges ailes, ou rames, se mouvant sur un axe horizontal et arrangées de telle sorte que le coup en haut ne rencontrait pas de résistance, tandis que le coup en bas provoquait l'élévation de la machine. Swédenborg savait que l'engin ne pourrait pas voler, mais il pensait que le problème serait résolu tôt ou tard; il espérait qu'un autre le perfectionnerait, et accomplirait ce qu'il ne pouvait que suggérer. Il lui manquait la force du pétrole. « La nature, disait-il, nous démontre par assez d'exemples que de pareils vols peuvent avoir lieu sans danger, quoique, lors des premières tentatives, vous puissiez avoir à payer l'expérience et à faire sans sourciller le sacrifice d'un bras ou d'une jambe. » L'orateur, M. Rendell, raconta que cette anticipation des aéroplanes était regardée par le

Dr Maudley, il y a une cinquantaine d'années, comme une des preuves de la folie de Swédenborg. « Nous voyons aujourd'hui, ajouta-t-il, lequel des deux était le plus intelligent. »

Le Dr Max Neuburger, professeur d'histoire de la médecine à l'Université de Vienne, lut un rapport sur *Swédenborg et la Moelle épinière*. « Quiconque, dit-il, a la plus légère connaissance des deux principaux ouvrages anatomico-physiologiques de l'Aristote suédois sait qu'on n'y trouve guère un seul chapitre qui ne surprenne le lecteur par d'habiles anticipations de la science moderne. Partout où l'on pénètre dans la mine de la physiologie de Swédenborg, on rencontre une si riche veine de précieux métal que les efforts énergiques et réunis de plusieurs savants seraient nécessaires pour en extraire la totalité. Jusqu'à présent l'attention s'est concentrée presque uniquement sur les succès obtenus par ce grand homme dans le domaine de la physiologie du cerveau. Une raison de ce fait, c'est que, dans sa recherche de l'âme, il attachait lui-même une grande importance à cette physiologie; une autre raison peut-être, c'est que dans aucun autre département on ne voyait aussi clairement de combien Swédenborg s'élevait au-dessus de ses contemporains, et dans quelle large mesure ses idées scientifiques concordent avec les résultats des investigations les plus modernes. L'impression générale produite par ses études sur le cerveau était si fascinante qu'on avait peu remarqué que cet habile philosophe comprenait aussi la construction et l'office de la moelle épi-

nière beaucoup mieux que les savants de son époque.

» Ceux qui sont au courant de la merveilleuse imagination constructive que Swédenborg a déployée dans d'autres domaines ne seront pas étonnés que ses vues sur le rôle physiologique joué par la moelle épinière soit en harmonie avec les dernières recherches sur la construction de cet organe. Ils seront donc obligés de voir un phénomène des plus remarquables dans le fait que Swédenborg, par le simple emploi de sa vision mentale, a reconnu si correctement quelques sections fondamentales de la moelle épinière, faculté qui n'a été accordée à aucun de ses contemporains. Nous avons ainsi la démonstration que dans ce département aussi il fut un voyant. »

Ce témoignage est d'autant plus impressif que le professeur Neuburger est évidemment un Israélite.

Relevons encore quelques observations faites par le Dr Rabagliati, de Bradford, qui présida d'une façon distinguée la séance du soir consacrée à la science. Je les emprunte à son étude sur *Le Mouvement du cerveau, en rapport spécial avec les vues d'Emmanuel Swédenborg*. D'après le Dr Rabagliati, Swédenborg montra, 140 ou 150 ans avant que la science en fit la découverte, que le mouvement du cerveau est synchronistique avec la respiration, et non avec l'action du cœur et la circulation du sang. Quelque précieuse que fût cette constatation, toute sa portée est loin d'être comprise de nos jours, et probablement elle ne le sera pas avant bien des années. Si les dernières conséquences en étaient tirées, il se trouverait qu'en modifiant notre conduite phy-

siologique, pour la mettre en harmonie avec ce fait démontré, nous ajouterions un bon nombre d'années à notre vie. Par l'admirable méthode qui a dirigé ses investigations dans le domaine de la nature, Swédenborg est parvenu à l'intuition du mouvement du cerveau ; donc en employant la même méthode ses successeurs pourraient arriver à une intuition encore plus profonde, à laquelle ils n'osent pas même rêver aujourd'hui, et qui, selon la ferme conviction du savant de Bradford, permettrait à l'humanité de gagner au moins vingt-cinq années de vie saine, heureuse, active et utile.

Rappelons enfin le discours de clôture prononcé par le vénérable président du congrès, M. E. J. Broadfield, Dr en droit, dont le sujet était justement : *Acceptation croissante des enseignements de Swédenborg*. Cet excellent et spirituel vieillard attira notamment l'attention sur Carlyle, un des penseurs anglais les plus originaux et les plus puissants du milieu du siècle dernier. Je laisse parler M. Broadfield : — « Il n'existe peut-être pas d'exemple plus frappant du changement d'attitude à l'égard de Swédenborg que les différentes opinions exprimées sur lui par Thomas Carlyle à différentes périodes. Beaucoup d'entre nous furent peinés, il y a longtemps de cela, par la façon méprisante dont Swédenborg était traité dans l'Essai de Carlyle sur *Cagliostro*, écrit en 1833, et par d'autres commentaires non moins hostiles ; mais, écrivant au Dr Wilkinson à une époque postérieure, Carlyle disait de Swédenborg : « J'ai été accoutumé à le regarder comme un

visionnaire aimable, mais fou, dont on ne pouvait absolument rien apprendre. Toutefois on m'a fait changer d'avis. Un petit livre d'un certain Sampson Reed, de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, qu'un ami m'envoya, m'apprit qu'un swédenborgien peut avoir des pensées de l'espèce la plus profonde ; bref que je ne connaissais pas Swédenborg, et que je devrais être prêt à le connaître. » Longtemps après, écrivant à une dame de la Nouvelle Eglise, — elle lui avait exprimé son regret de la manière dédaigneuse dont il avait mentionné Swédenborg dans son *Essai sur Cagliostro*, — Carlyle disait :

« Depuis lors, j'ai fait quelque peu connaissance avec cet homme ; j'ai lu plusieurs de ses livres, ainsi que celles de ses biographies dont j'ai pu entendre parler, et j'ai réfléchi pour moi-même sur la singulière apparition qu'il fait dans le monde et sur l'important message qu'il fut chargé d'apporter à ses frères en humanité à l'époque où il vécut. Un homme de grande et indiscutable culture, une forte intelligence mathématique, et l'âme la plus religieuse, la plus séraphique ; un homme beau, aimable et tragique à mes yeux, avec beaucoup de pensées en lui qui, lorsque je les interprète à mon usage, me paraissent appartenir à ce qu'il y a de haut et d'éternel dans les choses humaines. »

Par parenthèse, l'ami qui envoya le livre susmentionné ¹ à Carlyle n'était autre que Ralph-Waldo

¹ Publié originairement en 1826, cet ouvrage, *Observations on the Growth of the Mind*, est très connu et très apprécié, de nos jours encore, en Amérique.

Emerson. Celui-ci le désigne comme le « petit livre de mon droguiste swédenborgien, dont je vous ai parlé. » Carlyle répondit : « C'est un sincère penseur que votre droguiste swédenborgien. Il a vraiment des idées profondes, qui me forcent aussi de m'arrêter et de penser, ne serait-ce que pour me demander quelle espèce d'homme il est, et quelle espèce de chose, après tout, le swédenborgianisme doit être. »

* * *

Les quatre faits généraux que je viens de relever me suffiront provisoirement. Ils montrent que les actions de Swédenborg sont en hausse. Si jusqu'alors quelques centaines de petites Eglises professaient ses doctrines, surtout aux Etats-Unis et en Angleterre, la plupart des Américains et surtout des Européens ne savaient presque rien de lui. C'était un nom, un nom fameux, qui recouvrait une personnalité mystérieuse et une existence inconnue. Ces événements, se succédant à brève échéance, ont intéressé la presse, du moins les grands journaux, dans un grand nombre de pays. L'opinion publique est éveillée. Beaucoup de gens savent en gros ce qu'a été Swédenborg et sont disposés à en apprendre davantage. Je ne m'exagère pas ces bonnes dispositions, à Lausanne en particulier. Je sais que la résurrection à laquelle nous assistons est plutôt celle du savant encyclopédique et génial que du réformateur de la théologie chrétienne, celle de l'Aristote du Nord que du Prophète du Nord. Néanmoins ce mouvement des esprits me fait espérer que, dans mes efforts pour faire connaître

et apprécier ce Suédois si grand à tant d'égards, je rencontrerai désormais plus d'intelligences ouvertes et de cœurs bien disposés.

* * *

Les observations que je viens de faire ont pour but de légitimer mon sujet et de montrer qu'il est à l'ordre du jour. Ce sujet, tel que je le comprends, se divise naturellement en deux parties : 1° Swédenborg lui-même, c'est-à-dire sa personnalité qui se dégage de sa biographie ; 2° ses doctrines ou son système. Toutefois je ne m'astreindrai pas strictement à cette partition.

* * *

Pour donner d'un individu quelconque une idée juste, il est nécessaire de le replacer dans le cadre où il a vécu, d'étudier, comme le veut Hippolyte Taine, la race, le milieu et le moment à l'influence desquels il a été soumis. Pressé par le temps, je ne construirai pas ce cadre d'avance, en une seule fois ; je le dessinerai peu à peu, c'est-à-dire j'indiquerai, à propos des circonstances et des œuvres de Swédenborg, ce qu'on était avant lui et autour de lui, et dans quelle mesure l'atmosphère qu'il respirait a contribué à son développement.

Emmanuel Swedberg naquit à Stockholm le 29 janvier 1688. Son père, Jasper Swedberg, alors chapelain du roi de Suède et de la garde royale, fut plus tard professeur et recteur de l'Université d'Upsal, doyen de la cathédrale de cette ville d'étude, enfin évêque de Skara en Westrogothie. En effet, la Suède est res-

tée épiscopale, quoique devenue protestante ; elle a un seul archevêque, celui d'Upsal. Jasper Swedberg était un homme distingué par le caractère comme par le talent, et mériterait lui-même l'honneur d'une biographie. Entreprenant et original, il avait le goût d'écrire et la plume extrêmement facile.

« De tous les Suédois, dit-il, il n'en est peut-être aucun qui ait autant écrit que moi, car il faudrait au moins dix charrettes pour porter ce que j'ai publié à mes propres frais ; il me reste néanmoins presque autant de manuscrits qui n'ont pas été publiés. » Il a laissé une autobiographie de plus de mille pages, et en avait fait une copie pour chacun de ses enfants.

Jasper Swedberg ne manqua pas d'occasions de se montrer bon époux et père affectionné, car il eut trois femmes et neuf enfants ; tous ces derniers, sauf une fille, étaient nés le dimanche, comme du reste c'était le cas pour lui et pour leur mère. D'une piété vivante et d'une véritable charité, il fut tenu en haute estime par les divers souverains auxquels il eut successivement affaire, malgré la franchise et la hardiesse rares dont il usait à leur égard. Charles XI lui ayant dit un jour : « Demandez tout ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez, » l'évêque de Skara ne se prévalut pas de cet engagement ; il eut au contraire la délicatesse de ne réclamer du roi aucun avantage ni pour lui-même, ni pour les membres de sa famille. Il fut le premier évêque de la Mission coloniale que la Suède entreprit aux Etats-Unis, ainsi que des Eglises suédoises de Lisbonne et de

Londres. Ce pasteur infatigable et dévoué, qu'on a appelé non sans raison « un saint, » s'éteignit en 1735 à l'âge de quatre-vingt-un ans.

* * *

Ce que nous venons de dire d'un ecclésiastique exceptionnel ne suffit pas pour caractériser la religion de cette époque. Voyons rapidement ce qu'elle était. La Réformation introduite dans le royaume par Gustave Vasa et par ses fils, régularisée par deux prédicateurs suédois et plus tard brillamment défendue par Gustave-Adolphe, fut complètement autonome. Elle dut notamment très peu de chose à l'Allemagne. Les principes dont elle s'inspira furent : 1° le rejet de toute loi humaine en matière de foi ; 2° l'adoption pure et simple de la sainte Ecriture comme règle de doctrine. On n'opposa jamais que la Bible aux erreurs romaines, et on n'admit qu'une « Eglise catholique » conformément au Symbole des Apôtres. On préférerait Mélanchton à Luther. Gustave I^{er} alla jusqu'à donner pour précepteur à son fils Eric un calviniste, qu'il éleva à la dignité de sénateur. Un synode convoqué à Upsal, en 1572, discuta le projet d'une confession de foi sans penser à celle d'Augsbourg, sur laquelle on ne s'appuyait en aucune occasion.

D'ailleurs, loin de formuler un credo dont on se serait infailliblement servi comme d'un instrument de persécution, cette assemblée décida sagement d'en rester au christianisme primitif, tel qu'il est contenu dans les écrits des prophètes et des apôtres.

C'est ainsi qu'il régna longtemps en Suède une grande largeur de vues. A son tour, le synode de Stockholm vota en 1673 ce qui suit : « Pour toutes choses on s'en tiendra à *la Parole*, et si des opinions contraires à celles de l'Eglise ancienne viennent à surgir, on devra les justifier par les Pères de l'Eglise. Mais, comme ces derniers peuvent différer entre eux sur certains points, leurs livres ne seront pas regardés comme articles de foi. » Il était donc permis de penser librement sans avoir peur d'exposer son salut.

Cependant une liturgie qui ressemblait trop au culte catholique fut adoptée par la diète en 1577, et, des troubles en étant résultés, la Suède se crut obligée, à la fin du seizième siècle (en 1593), de signer la Confession d'Augsbourg. Elle devint par ce fait luthérienne. Charles IX protesta longtemps, mais finit par céder en 1607. La tolérance à l'égard des différentes conceptions de la foi protestante, le respect pour l'autorité de la Parole de Dieu, l'indépendance vis-à-vis des chefs religieux, ces qualités qui avaient distingué l'Eglise suédoise avant qu'elle acceptât le type doctrinal de la Réforme allemande, et qui vivaient en Jasper Swedberg, son fils Emmanuel en fut imprégné dès ses jeunes années. Ajoutons que l'évêque de Skara fut le seul pasteur suédois qui prit fait et cause pour les *piétistes* persécutés, et qui se montra favorable à l'action bienfaisante de Spener.

Emmanuel n'avait que huit ans lorsqu'il perdit sa mère, dont nous savons peu de chose, notamment quant à la manière dont elle l'élevait. Fille d'un assesseur au Collège des Mines, Sara Behm avait épousé en premières noces un doyen d'Upsal. La fortune qu'elle laissa, à sa mort, fut d'une grande utilité à son second mari et à leur commune famille.

Swedberg, qui regardait les enfants comme une bénédiction, en eut neuf, dont Emmanuel était le troisième. Il n'avait pas de plus vif désir que de les voir grandir dans la crainte et l'amour de Dieu ; aussi n'épargnait-il rien pour qu'ils fussent instruits et bien élevés. Cependant il laissa chacun de ses fils suivre ses goûts particuliers, et il eut la sagesse de n'en pousser aucun à embrasser la carrière pastorale, de peur que l'Eglise de Dieu et le saint ministère eussent à en souffrir. Quant à ses filles, il ne voulut pas les mettre en pension à Stockholm, où beaucoup de jeunes filles allaient à cette époque pour y apprendre les belles manières, mais où, disait-il, elles apprennent également beaucoup de choses mondaines qui nuisent à leur âme.

Les prénoms qu'il choisit pour ses enfants avaient pour but d'éveiller en eux des idées nobles et des sentiments de piété. « Le nom de mon fils Emmanuel, écrivit-il un jour, signifie *Dieu avec nous* pour qu'il se rappelle toujours la présence de notre Dieu si bon et si miséricordieux, et cette alliance intime, sainte et mystérieuse avec lui dans laquelle nous entrons par la foi. Aussi, que le nom du Seigneur

en soit loué ! Dieu a été avec lui jusqu'à cette heure¹ ; et puisse-t-il continuer à être avec lui jusqu'à ce qu'il se soit uni à lui pour l'éternité dans son royaume ! »

Nous avons peu de renseignements sur l'enfance de Swédenborg. Il avait certainement des qualités aimables, car il gagna l'affection de la seconde femme de son père au point qu'elle voulut en faire son héritier. Il dut fréquenter d'abord une école à Upsal, où Swedberg fut nommé successivement professeur et recteur de l'Université, puis doyen de la cathédrale ; et quand celui-ci, élevé à l'épiscopat, s'établit à Brunsbo près de Skara, Emmanuel, âgé déjà de quinze ans, ne l'y suivit pas, mais resta pour suivre les cours de l'Université d'Upsal, où les étudiants ont l'habitude de passer de longues années. Heureusement pour lui, sa sœur Anna, qui avait été jusqu'alors sa compagne de jeu et qu'il aimait beaucoup, se maria la même année et vint demeurer dans cette ville ; elle n'avait que seize mois de plus que lui. Son mari, Eric Benzélius, était un homme à tous égards fort remarquable ; docteur en théologie, il devint archevêque d'Upsal, c'est-à-dire primat de la Suède. Emmanuel conçut un vif attachement pour ce beau-frère si aimable et si distingué. Il partagea sans doute la vie de ce jeune ménage, où il trouva l'atmosphère de tendresse et les conseils éclairés dont il avait besoin. Ajoutons qu'il eut avec le D^r Benzélius une active et très intéressante correspondance².

¹ Swédenborg avait alors quarante ans.

² On possède une cinquantaine de lettres écrites par Swédenborg à Benzélius entre 1709 et 1726.

* * *

Les lignes suivantes, écrites beaucoup plus tard par Swédenborg à l'un de ses amis, jettent du jour sur les préoccupations qui marquèrent la première portion de sa vie : « De ma quatrième à ma dixième année je pensais continuellement à Dieu, au salut et aux expériences spirituelles des hommes ; à plusieurs reprises je révélai des choses dont s'étonnaient mon père et ma mère, et qui leur faisaient dire que des anges parlaient sans doute par ma bouche. De ma sixième à ma douzième année je prenais plaisir à m'entretenir au sujet de la foi avec des membres du clergé, leur disant que la vie de la foi, c'est l'amour, et que l'amour qui communique la vie est l'amour pour le prochain. Dieu, ajoutais-je, donne la foi à tous, mais celui-là seul la reçoit qui pratique l'amour. A cette époque la seule foi que je connusse consistait à croire que Dieu est le créateur et le conservateur de la nature, et qu'il accorde aux hommes l'intelligence et de bonnes dispositions, avec différentes autres choses qui en résultent. Je ne savais rien alors de cette foi savante d'après laquelle Dieu le Père impute la justice de son Fils à qui et quand il le trouve bon, même à ceux qui ne se sont pas repentis et n'ont pas réformé leur vie. Si j'avais entendu parler de cette foi-là, elle eût été alors, comme elle est aujourd'hui, au-dessus de ma compréhension. »

C'était donc un enfant pieux et un théologien en herbe, sans qu'il y eût du reste dans sa religion naïve

rien d'extraordinaire ni de particulièrement mystique. Mais, comme nous le verrons, sa ligne de pensées et ses croyances principales ne firent que se confirmer et se développer par l'étude et les tentations.

Si dans son enfance et sa première jeunesse Swédenborg pensa beaucoup à la Bible et au christianisme, cela pouvait tenir à son milieu autant qu'à sa tendance individuelle. Ayant un père et un beau-frère tels que les siens, vivant au milieu d'ecclésiastiques, d'évêques et de professeurs, dans une ville qui était le centre religieux et théologique du royaume, il devait assister et prendre part à beaucoup de conversations roulant sur les matières de foi.

Par malheur la simplicité des croyances primitives de la Réformation avait fait place à une orthodoxie étroite et tracassière. En 1627, après l'adoption de la Confession d'Augsbourg, le clergé demanda à la reine Christine de soumettre les Suédois aux autres livres symboliques des Eglises luthériennes d'Allemagne; elle refusa, mais la régence et la diète prirent la résolution désirée (en 1663 et 1664). Cette mesure permit aux ecclésiastiques intolérants de faire du zèle en accusant d'hétérodoxie les évêques les plus excellents et les plus distingués. Celui-ci, disait-on, était papiste, celui-là syncrétiste, un troisième infidèle à la « Formule de Concorde »; ces deux derniers furent contraints de renoncer à leurs sièges épiscopaux. Si un théologien osait penser par lui-même et soutenir des vues particulières, il se voyait destitué. En un mot, l'esprit qui vivifie était rem-

placé par la lettre qui tue, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Comme nous aurons l'occasion de nous en rendre compte, Swédenborg sut admirablement choisir ce qu'il y avait de bon dans le christianisme de son temps, tout en se préservant de ses éléments mauvais.

On est surpris et peiné de voir à quel obscurantisme la noble Suède était alors descendue. J'emprunte ici quelques renseignements à un académicien suédois, qui n'a certainement aucune intention de dénigrer sa patrie¹. « Le libre usage de la raison était considéré comme une faute grave, même en philosophie. Le clergé proposa à la diète de 1686 de supprimer l'enseignement de la philosophie de Descartes, et la faculté de philosophie d'Upsal fut soumise à la censure de la faculté de théologie. Une superstition fanatique commençait à s'emparer même de la partie civilisée de la nation ; les procès, déshonorants pour la raison et l'humanité, concernant la magie, les courses des sorcières à la montagne, celles de Satan, en offraient des preuves extrêmement affligeantes. Des lecteurs avouèrent qu'ils avaient été conduits à la montagne des sorcières. Des professeurs et des assesseurs étaient évidemment possédés du démon. Des sénateurs disaient en pleine séance qu'ils avaient vu la trace des dents du diable sur leurs servantes. »

C'est ainsi qu'une vague de fanatisme passa sur la Suède avant la naissance de Swédenborg. Par

¹ C. A. Agardh, traduit par Mlle R. Du Pujet. *La Suède depuis son origine jusqu'à nos jours*, p. 190.

bonheur un jeune médecin, qui devait être un grand naturaliste¹, fut nommé membre de la commission chargée des affaires de sorcellerie, et réussit à mettre fin à cette déplorable crise (1676).

Cette disposition universelle à croire au merveilleux, cette crédulité superstitieuse n'explique pas sans doute les traits extraordinaires de la carrière de Swédenborg, mais elle les rend moins surprenants. Nous verrons du reste qu'il ne tomba jamais dans le matérialisme religieux et condamna sévèrement la magie.

D'où provenait en Suède cet obscurcissement de la raison ? Les ecclésiastiques en étaient certainement responsables pour une grande part. A ce que nous avons déjà dit ajoutons que les écoles élémentaires étaient avant tout destinées à la préparation des pasteurs, et qu'elles étaient placées sous la seule direction des évêques. Sous le ciel du Nord l'esprit clérical avait conservé les neiges du moyen âge. Tandis que les sciences nouvelles florissaient dans tout le reste de l'Europe et commençaient à pénétrer de leur sève vivifiante les diverses classes de la société, leurs semences étaient incapables de pousser des racines dans le sol suédois, glacé par une civilisation rétrograde. Ce qu'on enseignait dans le pays après le latin et le grec, disciplines préliminaires des hautes études, c'étaient la théologie, le droit, la politique, les antiquités et une philosophie surannée.

Nous sommes étonnés d'apprendre que les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles y

¹ Urbain Hierne.

étaient presque totalement inconnues. Un professeur ayant osé faire quelques expériences de physique, il fut regardé comme un magicien et obligé, pour sa défense, de dire quelle était sa profession de foi. Un autre savant, Arvid Horn, chassa de sa table et de sa maison un convive trop éclairé, ou trop sincère, pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil, contrairement aux apparences. Or ceci se passait cent ans après la dérisoire abjuration de Galilée. Ainsi la culture vraiment scientifique faisait défaut et le niveau général de l'instruction était déplorablement bas ; cela nous fait d'autant plus apprécier l'ardeur de Swédenborg pour toutes les branches d'études et le savoir encyclopédique qu'il emmagasina dans son cerveau.

* * *

Upsala ou Upsal, où nous avons laissé Swédenborg, avait alors 5000 habitants¹. C'est une ville fort ancienne, qui fut longtemps la résidence des rois de Suède, appelés pour cette raison « rois d'Upsala » jusqu'au dixième siècle. Située à 62 kilomètres nord-ouest de Stockholm, dans une vaste plaine ondulée, elle se composait de maisons basses en pierre et en bois, et devait offrir aux étudiants la plus paisible des retraites, comme ils en trouvent de nos jours à Erlangen ou à Tubingue. Au centre de la petite cité s'élève la cathédrale, où les rois étaient couronnés anciennement et où reposent encore les os de plusieurs d'entre eux ; elle passe pour la construction

¹ Elle en compte 16 000 aujourd'hui.

gothique la plus remarquable de la Scandinavie. Autour de cette « belle maison de Dieu, » dans un large square qui fournissait aux enfants une splendide place de jeu, s'élevaient les bâtiments académiques dont deux maisons furent assignées à Jasper Swedberg, d'abord professeur et recteur de l'Université, puis (en 1696) doyen de la cathédrale. Il y passa dix années (1693-1703) et y eut beaucoup de succès. A l'occasion d'un grand incendie qui détruisit son habitation et attaqua la cathédrale même, il fut promu par Charles XII à l'épiscopat de Skara, et s'établit à Bronsbo. Là, sept ans plus tard, un second incendie lui infligea une perte très douloureuse en consumant tous ses livres et manuscrits. Enfin un troisième incendie l'atteignit en 1730. C'était trop pour ses soixante-dix-sept ans ; il mourut, après quelques années d'affaiblissement, en 1735.

Emmanuel Swedberg profita on ne peut mieux des ressources que présentait Upsal, où se trouve la plus ancienne des deux universités scandinaves, fondée en 1477 ; celle de Lund, au sud de la presqu'île, vis-à-vis du Danemark, n'existait que depuis 1668. Il avait vingt et un ans lorsqu'il obtint le titre de docteur en philosophie. C'était en 1709, date à laquelle, après avoir accompli des prodiges de valeur contre la coalition de l'Est et du Nord de l'Europe, Charles XII fut vaincu par Pierre le Grand dans la fameuse bataille de Pultava. Je vous dirai bientôt quelle influence le monarque suédois, revenu dans son royaume, exerça sur la carrière du jeune savant. Avec l'autorisation de la faculté de philoso-

phie, le nouveau docteur imprima, en la dédiant à son père, la thèse qu'il avait présentée dans l'aula de l'Université. C'était une simple collection de morceaux choisis empruntés à des auteurs grecs et latins, principalement à Sénèque, avec plusieurs passages de l'Écriture, le tout accompagné de réflexions morales et religieuses. La même année, l'évêque de Skara publia une paraphrase poétique du chapitre XIII de l'Écclésiaste, ainsi qu'une traduction de ce chapitre faite en vers latins par son fils. Ce talent pour la poésie latine, développé durant sa période d'Upsal, fournit à Emmanuel une agréable distraction au milieu de travaux plus fatigants.

Il fit alors un court séjour à Brunsbo, dans la maison paternelle, mais en juillet déjà il écrivait à Eric Benzélius, le priant de lui donner des recommandations pour des collèges anglais ; car, conformément à l'usage, il voulait voyager afin de compléter son éducation, et premièrement de se perfectionner dans la physique, l'histoire naturelle et surtout les mathématiques. Les lignes suivantes de la lettre adressée à son beau-frère vous feront voir comme il procédait méthodiquement : « Désirant retirer quelque utilité des études que j'ai choisies selon votre conseil et avec votre approbation, j'ai trouvé convenable de me décider de bonne heure pour un sujet que je pourrais élaborer plus tard, et dans lequel je pourrais introduire beaucoup de choses que je lirais et noterais dans les contrées étrangères. Jusqu'à présent j'ai toujours suivi cette méthode dans mes lectures. Et maintenant, au moment de partir,

je me propose, quant aux mathématiques, de collectionner graduellement ce qui a été découvert et ce qu'il reste à découvrir dans cette science; ou, ce qui revient à peu près au même, de marquer les progrès faits dans les mathématiques depuis un ou deux siècles. »

Singulièrement adroit et pratique pour un docteur en philosophie, il ajoute en passant que, depuis son départ d'Upsal, il s'est mis à relier des livres. Au mois de mars de l'année suivante, son voyage ayant été retardé, il raconte qu'il a fait assez de progrès dans la musique pour pouvoir occasionnellement remplacer l'organiste au culte public.

* * *

Il fallait, pour quitter la Suède, la permission du souverain. L'ayant obtenue en 1710 à la sollicitation de son père, Emmanuel se rendit d'abord à Gothenbourg, la seconde ville du royaume, et de là s'embarqua pour l'Angleterre où il arriva sain et sauf, non sans avoir été quatre fois en danger de mort.

En octobre il écrit de Londres au Dr Benzélius : « Cette île possède aussi des hommes de la plus grande expérience dans la science dont je m'occupe, mais je ne les ai pas encore consultés, attendu que je ne suis pas suffisamment maître de leur langue. J'étudie chaque jour Newton, que j'ai le plus grand désir de voir et d'entendre. Je me suis procuré un petit stock de livres de mathématiques, et aussi un certain nombre d'instruments.... La magnifique cathédrale de Saint-Paul vient d'être terminée, il y a

peu de jours, dans toutes ses parties.... La ville est déchirée par les dissensions intestines entre les anglicans et les presbytériens ; ils sont enflammés les uns contre les autres d'une haine presque mortelle....

» Si vous me demandiez, cher frère, des nouvelles de moi, je vous répondrais que je suis vivant, mais que je ne suis pas heureux, car vous me manquez, vous et mon *home*.... Je ne vous aime pas simplement plus que mes autres frères, mais je vous aime et vous vénère comme un père.... Dieu veuille vous conserver en vie afin que je puisse vous retrouver ! »

Ces lettres de Londres sont précieuses. Elles nous montrent ce qu'était Swédenborg dès son premier voyage loin de son pays, que de sujets sérieux hantaient sa pensée, et combien il utilisait les occasions qui lui étaient offertes pour enrichir son intelligence au contact des hommes et des choses.

On était au milieu du règne de la reine Anne, qui fut brillant au point de vue militaire. Les victoires du duc de Marlborough, — le fameux *Malbrouck* de la chanson, — étaient toutes récentes, ainsi que l'union si désirable de l'Angleterre et de l'Ecosse. Les lettres florissaient avec Pope, Adison et Swift. Cette année même Haendel, arrivant d'Italie, trouva dans la Grande-Bretagne une atmosphère artistique qui lui permit de concevoir et d'exécuter son oratorio *le Messie*. C'était donc une période intéressante et Swédenborg sut en profiter, tout en s'occupant de science avant tout.

Chargé par Benzélius de lui acheter des livres, un microscope et même un télescope de vingt-quatre pieds de long, il s'acquitta très volontiers de ces commissions et lui écrivit : « Je visite journellement les meilleurs mathématiciens de la ville. J'ai conversé avec Flamsteed qui est regardé comme le plus grand astronome de l'Angleterre ; il fait sans cesse des observations qui, avec celles de Paris, nous donneront quelque jour une théorie correcte sur le mouvement de la lune et sur son rapprochement des étoiles fixes¹.... Newton a posé dans ses *Principia* une bonne fondation pour corriger les irrégularités de la lune....

» Vous m'encouragez à progresser dans mes études, mais je pense qu'il faudrait plutôt me décourager ; car j'ai pour elles un goût immodéré, spécialement pour l'astronomie et la mécanique. Je tire aussi parti de mes chambres garnies et j'en change souvent. J'ai logé premièrement chez un horloger, puis chez un ébéniste et je suis maintenant chez un fabricant d'instruments de mathématiques ; je leur dérobe leurs divers métiers qui, un jour ou l'autre, me seront utiles. Dernièrement j'ai examiné, pour mon plaisir personnel, plusieurs excellentes tables afin de savoir la latitude d'Upsal, et toutes les éclipses de soleil et de lune qui auront lieu entre 1712 et 1721.... Quant à l'astronomie, en essayant de faciliter le calcul des éclipses et de corriger les tables pour les mettre d'accord avec les observations ré-

¹ Dans le champ du télescope.

centes, j'aurai suffisamment de travail.... J'aurais beaucoup à vous dire sur ce qui se passe parmi les savants, mais le temps et le papier me font défaut. »

Swédenborg répondit en détail aux questions scientifiques que lui posaient Benzélius et la Société littéraire d'Upsal. Il avait l'intention d'expédier en Suède plusieurs globes terrestres ; mais, une fois montés, ils coûtaient fort cher ainsi que le transport, et il tenta vainement d'en obtenir les gravures, les Anglais ne voulant pas les vendre de peur qu'on les copiât à l'étranger. Ces obstacles ne l'arrêtèrent point. Il apprit à graver sur cuivre, et fut bientôt en état de dessiner et de graver les plaques de deux globes de dimension habituelle. En envoyant un spécimen de ses gravures, il dit qu'il avait assez appris de son propriétaire, quant à la fabrication des instruments de laiton, pour en avoir déjà fait plusieurs à son propre usage, ajoutant que, s'il était en Suède, il n'aurait besoin de personne pour déterminer les méridiens de la terre et ce qui s'y rapporte. Je le cite encore :

« Pour ce qui concerne l'astronomie, j'ai fait de tels progrès que j'ai découvert beaucoup de choses qui serviront à son étude. Au commencement ce travail me causait des maux de tête, mais à présent les longues spéculations ne me semblent plus difficiles. J'ai examiné soigneusement toutes les théories proposées pour la fixation de la longitude, mais pas une seule ne m'a satisfait ; en conséquence j'ai inventé une méthode qui a rapport à la lune. Elle est infail-

libre, c'est assurément la meilleure qu'on ait avancée jusqu'à ce jour. Dans peu de temps j'informerai la Société Royale que j'ai une proposition à faire à ce sujet, en lui indiquant mes arguments. Si ces messieurs accueillent favorablement ma proposition, je la publierai ici, sinon en France.

» J'ai découvert également plusieurs méthodes pour observer les planètes, la lune et les étoiles. Dès que j'en aurai l'occasion, je publierai celle qui concerne la lune, ses parallaxes, son diamètre et son inégalité. Pour le moment je me fraie un chemin à travers l'algèbre et la géométrie supérieure de manière à pouvoir, en son temps, continuer les découvertes de Polhammar. »

Dans la même lettre Swédenborg mentionne quelques livres anglais et nomme les principaux poètes, qu'il vaut selon lui la peine de lire, quand ce ne serait qu'à cause de leur imagination. Il se plaint, en termes doux et respectueux, de la négligence de son père à lui envoyer l'argent dont il a besoin. « Il est dur, ajoute-t-il, de vivre sans manger ni boire. » Ses réclamations étaient justifiées, car pendant seize mois il n'avait reçu que 200 rixdalers (1125 fr.) de l'évêque de Skara, qui, empruntant l'héritage laissé à ses enfants, — ce que nous ne saurions approuver, — le faisait servir à ses entreprises personnelles, d'ailleurs désintéressées, nobles et religieuses.

Quoique sa méthode pour trouver la longitude fût reconnue par une autorité, le Dr Halley, comme la seule bonne, Swédenborg rencontrait sur ce point une incrédulité générale. Les Anglais lui faisaient

l'effet de « gens polis, mais froids, » et il n'aimait plus à discuter cette matière avec eux ; aussi la mit-il de côté, quitte à la reprendre ailleurs. Remarquant, en outre, que ses spéculations scientifiques le rendaient insociable et se sentant un peu découragé, il se réfugia momentanément dans la poésie. « Je compte, écrivit-il alors, acquérir cette année un peu de réputation par cette étude, et j'espère y faire autant de progrès qu'on peut en attendre de moi ; mais le temps et d'autres personnes en jugeront. Un peu plus tard je veux me remettre aux mathématiques, et, si je suis encouragé, je compte faire dans ce domaine plus de découvertes que nul autre n'en a fait à l'époque actuelle. Mais sans encouragement tous mes efforts n'aboutiraient à rien ; ce serait, pour ainsi dire, *non profecturis litora bobus arare*, labourer le rivage avec des bœufs rétifs. »

« Je serai, Dieu voulant, en France dans trois ou quatre mois, car j'ai le vif désir d'en comprendre la langue si commode et si élégante¹.... Votre grande bonté à mon égard, dont j'ai reçu tant de preuves, me fait espérer que, par vos lettres et vos avis, vous déciderez mon père à me donner les fonds qui sont indispensables à un jeune homme, et qui m'infuseront une nouvelle ardeur pour la continuation de mes études. Croyez-moi, je m'efforce d'être un honneur pour la maison de mon père et pour la vôtre, et cela avec beaucoup plus d'énergie que vous ne pouvez vous-même l'ambitionner. »

¹ Il arriva même à écrire en français à Benzélius, parce qu'il pensait alors en français.

» J'ai vu chez un horloger une curiosité que je ne puis m'empêcher de mentionner ici. C'était une pendule qui n'allait pas ; elle était surmontée d'une chandelle. Allumait-on celle-ci, la pendule se mettait à marcher régulièrement et à marquer l'heure ; éteignait-on la chandelle, le mouvement cessait à l'instant. Il en était toujours ainsi. Personne, à ce que me dit l'horloger, n'avait encore découvert comment la chandelle pouvait faire marcher la pendule. »

* * *

Après avoir séjourné près d'une année en Angleterre, surtout à Londres et à Oxford, il revient sur le continent, fait une assez longue visite à la Hollande et, passant par Bruxelles et Valenciennes, arrive à Paris, où il s'arrête également un an. La prochaine lettre que nous avons de lui est datée de cette capitale en août 1713.

« J'ai quitté la Hollande, écrit-il, pour faire de plus rapides progrès dans les mathématiques, et aussi pour terminer tout ce que j'avais entrepris dans ce domaine. Depuis mon arrivée ici j'ai été entravé dans mon ouvrage par une maladie qui dura six semaines ; mais je me suis enfin remis et je commence à faire la connaissance des hommes les plus savants de cette ville. J'ai fait visite à De La Hire, qui est présentement un grand astronome, et qui était précédemment un géomètre bien connu. J'ai eu aussi fréquemment affaire à Varrignon, qui est le plus grand géomètre et algébriste de Paris, et peut-être de toute l'Europe. Il y a une huitaine de jours, je

suis allé chez l'abbé Bignon et lui ai présenté vos compliments, grâce auxquels j'ai été reçu par lui avec beaucoup de bienveillance. Je lui ai soumis, pour qu'il les examinât et les fît connaître dans sa société, trois découvertes dont deux concernant l'algèbre. »

« Ici en ville j'évite de causer avec les Suédois, et je fuis tous ceux qui pourraient interrompre le moins du monde mes études. Ce que j'entends dire par les hommes distingués, je le note tout de suite dans mon journal ; il serait trop long de le copier pour vous le communiquer. »

« Durant mon séjour en Hollande je suis resté la plupart du temps à Utrecht, où siégeait la diète¹. J'y étais en grande faveur auprès de l'ambassadeur Palmquist, qui me recevait chaque jour dans sa maison ; chaque jour également j'avais des discussions avec lui sur l'algèbre. C'est un bon mathématicien et un grand algébriste.... A Leyde j'ai appris à polir les verres de télescopes, et je possède à présent tous les outils et instruments nécessaires pour ce travail. »

C'est à Paris ou à Versailles, — car il se partagea entre ces deux villes, — qu'il semble avoir renoncé à l'ambition de parvenir à l'éminence dans les mathématiques pures, et s'être tourné du côté de leurs applications. De Paris il se rend par le coche public d'abord à Hambourg, puis en Allemagne, et écrit de Rostock (Mecklembourg) à Benzélius le 8 septembre 1714 : « Je suis bien aise d'être parvenu à un endroit

¹ C'était le Congrès des Ambassadeurs.

où j'ai le loisir de rassembler mes œuvres et mes pensées, qui ont été jusqu'à ce moment dispersées sans ordre, ici et là, sur des morceaux de papier. J'ai commencé ce travail et il sera bientôt achevé. J'ai promis à mon cher père de publier une thèse académique, pour laquelle je choisirai quelques inventions en mécanique qui sont toutes prêtes. J'ai en outre les inventions mécaniques suivantes, soit là sous ma main, soit entièrement écrites, savoir :... »

Ici viennent, sous quatorze numéros, une vingtaine au moins de projets dont je voudrais vous lire la liste ; je me contenterai d'en donner l'idée. C'est un bateau qui doit aller sous l'eau avec son équipage et causer de grands dommages à la flotte ennemie ; c'est un siphon pour élever rapidement l'eau d'une rivière en grande quantité ; ce sont diverses machines pour lever des poids, rejeter l'eau, construire des écluses, condenser et faire disparaître l'air ; c'est un fusil à vent ; c'est « un instrument universel de musique, au moyen duquel une personne qui ne connaît pas du tout la musique peut exécuter toute sorte d'airs écrits en notes sur le papier ; » c'est « une méthode mécanique pour dessiner par le feu des gravures de toute espèce sur une surface quelconque ; » c'est une pendule à eau qui représente le mouvement des corps célestes ; c'est une voiture volante, démontrant la possibilité de rester suspendu en l'air ; c'est une méthode pour reconnaître par l'analyse les désirs et les affections des hommes, etc.

Tous ces projets et d'autres travaux encore, Swé-

denborg voudrait pouvoir les soumettre à son beau-frère ainsi qu'au professeur Elfvius. « Mais, puisque je ne puis pas vous montrer les machines elles-mêmes, je veux au moins, dans peu de temps, vous en faire parvenir les dessins, dont je m'occupe journellement. J'ai aussi du temps à présent pour mettre à jour mes essais poétiques. Ce ne sont que des fables, à l'instar de celles d'Ovide, sous le couvert desquelles je traite des événements qui sont arrivés en Europe depuis quatorze ou quinze ans; ce qui me permet de plaisanter avec les choses sérieuses et de jouer avec les héros et les grands hommes de notre pays. » Swédenborg fait ici allusion à « la grande guerre du Nord, » que le célèbre Charles XII avait commencée quatorze ans auparavant, en 1700.

Il continue : « Mais, en attendant, j'éprouve une certaine honte à me rendre compte que j'ai tant parlé de mes idées et de mes plans, et que je n'ai encore rien exhibé : mon voyage et ses inconvénients m'en ont empêché. J'ai maintenant un vif désir de retourner en Suède et de prendre en main toutes les inventions de Pollhammar, d'en faire des dessins et d'y joindre des descriptions. Je désire aussi les éprouver par la physique, la mécanique, l'hydrostatique, l'hydraulique, et pareillement par le calcul algébrique. Je voudrais les publier en Suède plutôt que dans toute autre contrée, et de cette façon créer chez nous une société pour la culture de la science, société pour laquelle nous avons déjà une excellente base dans les inventions de Pollhammar. Je souhaite que les miennes puissent servir au même but. »

A Greifswald, où Swédenborg passa quelques mois, il poursuivit ses études austères, embellies alors par des préoccupations poétiques. C'est là en effet qu'il imprima ses fables latines, décrites plus haut. Il les intitula : *La Muse du Nord jouant avec les exploits des héros et des héroïnes*¹.

Peu de mois auparavant, par une nuit de neige, l'intrépide Charles XII, retenu longtemps en Turquie dans une pénible inaction, frappait, presque seul, à la porte de Stralsund en Poméranie. En réponse aux prières de ses sujets, il revenait battu, mais non pas abattu, dans ses Etats. Après une éclipse de cinq ans, il réapparaissait, inattendu, sur la scène où sa folle et glorieuse histoire avait commencé, pour de là continuer à menacer le monde.

Des environs de Stralsund, où le roi de Suède fut assiégé par les Russes et les Danois, Swédenborg s'échappa juste à temps, et, traversant les troupes ennemies, atteignit sain et sauf Brunsbo, résidence épiscopale de son père. C'était au commencement de l'été de 1715.

* * *

Swédenborg a terminé sa préparation à la vie pratique où il va maintenant entrer. Cette préparation a été longue et complète. A notre point de vue, il lui a manqué peut-être les sports, auxquels on donne aujourd'hui tant d'importance et auxquels les étudiants d'Oxford et de Cambridge consacrent chaque

¹ Ce recueil patriotique fut suivi, peu après, par un petit volume de poèmes, latins également, *Le jeu de l'Hélicon*.

jour leur après-midi. Cependant il n'en a pas souffert, peut-être grâce au travail manuel et varié qu'il savait allier au travail cérébral. En tout cas, s'il a eu à Paris quelques semaines de maladie, il possède une robuste constitution et se distinguera jusqu'à la fin de sa carrière par une excellente santé. Il n'a pas fait d'excès de veilles, ni de table, ni de boisson. Privilégié par la naissance et par l'éducation, il a vécu dans un milieu comme il faut, très cultivé, même savant, et dans la ville la plus intellectuelle du pays. Son père est un des ecclésiastiques les plus estimés, les plus pieux et les plus influents ; naguère chapelain du roi, professeur, recteur et doyen d'Upsal, il est maintenant évêque de Westrogothie ; Swédenborg lui-même est extrêmement bien doué ; il aime passionnément l'étude et s'assimile avec une remarquable facilité tout ce qu'il apprend. Surtout il sait profiter de privilèges aussi rares. Il emploie fidèlement, sans en rien gaspiller, ces précieuses années de la jeunesse. Nous ne le voyons pas perdre une seule journée, tandis que d'autres s'amuse des semestres entiers. Aussi a-t-il acquis, à vingt-sept ans, une somme incroyable de connaissances diverses ; il sait au moins huit à dix idiomes : le grec, le latin, le suédois, l'allemand, le hollandais (?), l'anglais, le français, et, d'après son père, plusieurs langues orientales. Il apprendra plus tard l'hébreu et l'araméen.

Versé dans les langues anciennes et modernes, comme dans les lettres (prose et vers), il l'est également dans les mathématiques, dans les sciences de

la nature, dans la mécanique et les arts manuels, même dans la musique, puisque, comme Milton, il sait jouer de l'orgue. Et dans la plupart de ces branches il est non seulement réceptif, mais productif; il a le génie de l'invention et se signale par toute sorte de découvertes. Comme nous le verrons de plus en plus, c'est une intelligence créatrice.

C'est en même temps un esprit philosophique, aussi remarquable dans la synthèse que dans l'analyse. Il aime à écrire, à publier; ses productions juvéniles sont le prélude d'une immense littérature, supérieure à celle de son père tant par la qualité que par la quantité¹. Quant au caractère, il est sérieux, appliqué, mais sociable, affectueux, plein de respect pour tout ce qui est supérieur. Il aime le foyer, ses proches, l'enfant de sa sœur Anna. Patriote, il chante les gloires de la Suède, se propose de lui faire honneur et de lui rendre des services.

L'inspiration de tout cela, c'est une religion personnelle en accord avec les influences auxquelles il a été soumis tant à la maison familiale que dans ses rapports avec Benzélius. Pas de mysticisme précoce, nulle trace d'exaltation, pas de songe significatif, comme en eut son père; mais une foi vivante, plus éclairée et plus tolérante que la simple orthodoxie, foi qui est une communion avec Dieu et qui a pour essence la charité.

D'une taille plutôt au-dessous de la moyenne, Swédenborg est vigoureux et bien pris; ses traits

¹ Ses publications s'échelonnèrent sur une période de soixante et onze ans.

sont réguliers, ses yeux limpides ; son front est haut et large ; la forme de sa tête dénote un admirable ensemble de facultés bien équilibrées. Aucun de ses talents développés par de fortes études ne frappe en effet autant que leur harmonie. Son intelligence vaste et puissante, servie par la mémoire la plus sûre, paraît à la hauteur de tous les efforts et de toutes les tâches. Sa volonté énergique et persévérante, asservie au devoir, ses ambitions hautes et généreuses, si ce n'est tout à fait pures, son cœur vierge et chaleureux ouvert à l'amour et à l'amitié, en un mot toutes les cordes de son être mental vibrent à l'unisson. Nous avons là un jeune homme à tous égards bien réussi, aussi complètement préparé que possible aux luttes de la vie, au service de son Dieu et de son pays, et dont l'âme n'a été déformée par aucune spécialité exclusive.

Quand l'évêque de Skara le voit revenir, à vingt-sept ans, de son premier voyage, quand il le serre dans ses bras à Brunsbo, il peut être heureux et fier d'avoir un pareil fils et concevoir pour son avenir de belles espérances. Nous verrons que la carrière qui va commencer pour Emmanuel Swédenborg sera plus extraordinaire, plus brillante et plus féconde qu'il n'était alors possible de le prévoir.

DEUXIÈME LEÇON

Après le littérateur le savant. Rois et noblesse en Suède. *Le Dédale hyperboréen*. Polhem, l'Archimède suédois. Le Collège royal des Mines. Assesseur extraordinaire. Poésies et humour. Petits romans. Flotte roulante. Mort de Charles XII. Son éloge. Swédenborg anobli. Second voyage. Assesseur ordinaire. *Mémoires* lus à la diète. Swédenborg et la liberté. Il refuse la chaire de mathématiques. 3^e voyage. Flatteuses distinctions. Contraste moral avec Voltaire. 4^e voyage. Paris et l'Italie. 5^e voyage. *Le Règne Animal*. Raisons de ces voyages. Enorme production. Forme et fond. Principaux ouvrages scientifiques. Méthode. Génie inventif. Quelques découvertes de Swédenborg.

Nous avons vu le littérateur, nous parlerons aujourd'hui du savant.

La Suède eut des souverains remarquables au xvii^e et au xviii^e siècle. Swédenborg vint au monde au temps de Charles XI, qui fut mineur de 1660 à 1672 et régna de 1672 à 1697. Gustave-Adolphe est le plus illustre de tous (1611-1632). Au dire de notre historien Jean de Muller, « il fit des Suédois un peuple de héros, étonna le monde par les entreprises qu'avec eux il mena à bonne fin... La nation qui se forma de la sorte devint grande par la simplicité de ses mœurs, puissante par ses vertus et respectable par son amour de la patrie. »

Après le règne néfaste de sa fille, la reine Christine, qui cependant accueillit Descartes et Grotius,

et le règne victorieux de Charles-Gustave, ou Charles X, qui conquiert la Pologne et le Danemark et qu'on surnomma le « César du Nord », Charles XI compléta l'œuvre intérieure que, dans la première portion du xvii^e siècle, Charles IX et Gustave-Adolphe avaient commencée. Ce grand organisateur rétablit les finances ruinées par de longues années de guerre ou de gaspillage, mais il dut pour cela rendre la royauté absolue comme elle l'était dans les autres pays de l'Europe, et abaisser notablement l'aristocratie. Les nobles jouissaient en effet de privilèges, tant matériels que personnels, qui entravaient la bonne marche des affaires et blessaient profondément la population. Ils avaient accaparé selon les uns les $\frac{4}{5}$, selon d'autres les $\frac{5}{6}$ du sol, et, gâtés par la richesse, affichaient un luxe insolent, tandis qu'une très grande proportion de leurs concitoyens n'avaient pas de quoi vivre. On avait créé des barons et des comtes. Les sénateurs se considéraient comme les égaux des princes d'Empire en Allemagne, des ducs français et des grands d'Espagne ; que dis-je ? ils arrivèrent à se croire les vrais souverains de la Suède. Même leurs cousins et leurs frères leur donnaient le titre de « Votre Seigneurie », « Votre Magnificence, » et finirent par les appeler *Excellence*, mot que pourtant on ne jugea pas à propos de traduire en suédois.

Les privilèges exorbitants de la noblesse et les abus qui en furent le résultat nécessitèrent la réforme intérieure que Charles XI accomplit. Les trois classes roturières — clergé, bourgeoisie et paysans

— s'étaient coalisées contre elle; la noblesse inférieure (car la noblesse elle-même était partagée en trois ordres) se joignit à ce mouvement d'émancipation, et c'est pour le faire aboutir qu'on eut l'idée de confier au roi la puissance absolue. La haute noblesse dut céder et la Suède entra dans une ère meilleure.

La révolution pacifique qui se produisit sous Charles XI ressemble à la Révolution française de 1789. Des deux côtés l'abolition des privilèges, l'égalisation des positions, la réalisation des vœux légitimes du peuple eurent pour conséquence l'élévation d'un chef au pouvoir absolu. Charles XI correspond à Napoléon I^{er}.

C'est ce roi qui donna à Jesper Swedberg tant de marques de son estime ; il ne se fiait qu'à lui et s'offrit à être avec son épouse le parrain et la marraine de la fille de son chapelain. Mais depuis 1697 son fils Charles XII lui avait succédé. Cet intrépide guerrier, dont la carrière aventureuse et romantique a tenté la plume de Voltaire, « est probablement l'homme le plus extraordinaire qui ait existé. » Je corrige ces mots d'un académicien suédois¹ en ajoutant que Swédenborg me paraît encore plus extraordinaire que son roi. N'importe !

Pour citer maintenant Voltaire : « Charles XII a éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. C'est

¹ C. A. Agardh, auteur de *La Suède depuis son origine jusqu'à nos jours*.

peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse. Une seule de ses grandes qualités eût pu immortaliser un autre prince, mais il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté. »

Ce souverain, dans une glorieuse bataille, sauva la vie d'un de ses sujets en exposant la sienne. Par des traits de ce genre il se faisait adorer. Son principal adversaire, Pierre-le-Grand, l'appelait « mon frère d'armes Charles » et le déclarait « invincible ». Les Turcs eux-mêmes, les sauvages janissaires, ne pardonnaient qu'à Charles XII d'avoir du sang chrétien dans les veines ; ils lui donnèrent à Bender, après sa défaite de Pultava, des témoignages touchants de sympathie.

Nous allons voir par quelles circonstances l'attention de ce grand roi fut portée sur Swédenborg, lorsque l'un et l'autre, en 1715, étaient rentrés dans leur patrie.

* * *

Sans perdre du temps, l'évêque de Skara cherche une position pour son fils. « J'espère, écrit-il à un haut fonctionnaire, qu'on le jugera digne d'entrer dans quelque Académie. Il possède les langues orientales aussi bien que celles de l'Europe, mais il est surtout versé dans la poésie et les mathématiques.... S'il y a, ici en Suède, quelque vacance

dans une Académie, Votre Excellence aura-t-elle la bonté de le proposer pour la remplir ? Avec l'aide de Dieu, il fera honneur à sa place. »

En attendant, Emmanuel se recommande lui-même par des travaux qui mettent en évidence son esprit d'entreprise et ses talents. « Après-demain, écrit-il de Stockholm à son beau-frère le Dr Eric Benzélius, je veux aller à Kinekulle (montagne de plus de 900 pieds, située près du lac Wetter) et y choisir un endroit pour un petit observatoire. Quand l'hiver viendra, j'ai l'intention d'y faire quelques observations relatives à notre horizon, qui pourront confirmer mon invention sur la longitude. »

Revenu à Upsal, il s'occupe surtout d'une revue qu'il désire publier et que Benzélius lui conseille de dédier au roi. Quoiqu'elle doive être écrite en suédois, elle portera un nom latin : *Dædalus Hyperboreus*. On ne craignait pas alors les allusions mythologiques, que nous accusons volontiers de pédantisme. Dédale était, on le sait, un ingénieur-mécanicien d'Athènes d'où il fut exilé par suite d'un crime. Retiré dans l'île de Crète, il construisit le fameux Labyrinthe sur l'ordre du roi Minos ; mais ce prince, dont il avait encouru la colère, l'enferma ainsi que son fils Icare dans ce vaste édifice. Cependant son génie lui fournit le moyen de s'échapper. Il fabriqua, pour lui et son fils, des ailes avec des plumes d'oiseau et de la cire. Ils traversèrent ainsi les airs. L'enfant, par son imprudence, tomba dans la mer qui dès lors fut appelée Icarienne ; le père arriva sain et sauf à Cumes, en Italie. Comme substantif

commun, *dédale* est devenu synonyme de labyrinthe. *Hyperboréen* est un adjectif qui signifie de l'extrême Nord. Swédenborg, qui ambitionnait de porter la théorie et la pratique des sciences dans les régions les plus septentrionales du globe, et qui avait inventé une machine à voler plus perfectionnée que celle de l'ingénieur grec, pouvait bien appeler son nouveau journal *Le Dédale hyperboréen*. Cette modeste publication, de format carré, avec quelques gravures sur cuivre à la fin, valut à son auteur les chaleureux encouragements du célèbre Christophe Polhammar, qui mérita d'être appelé « l'Archimède suédois. »

Polhammar comprend tout de suite la valeur de son jeune collègue, l'appelle déjà : « Noble et très savant Monsieur, ami très honoré, » désire s'entretenir fréquemment avec lui et lui offre la plus franche hospitalité. Les premiers numéros du *Daedalus* se succèdent rapidement. A propos du quatrième numéro, le rédacteur écrit à Benzélius : « Si vous honoriez notre petit ouvrage d'une vie de Stierniellm, ou de quelque autre chose tirée de l'histoire des savants, je sais que notre publication en deviendrait plus intéressante ; car dans ce cas la matière un peu lourde serait égayée par des sujets plus agréables. Je sais aussi que cela nous gagnerait la faveur et l'approbation de bien des gens, car le monde littéraire reconnaît en vous son membre le plus distingué ; aussi j'espère que vous ne nous refuserez pas cet honneur. Dieu veuille vous accorder une longue vie, quoique j'aie peur

que toutes vos études ne nous privent de ce bienfait en abrégeant vos jours. Je sais, en effet, que nul n'a plus de considération pour ses diverses études et moins pour sa personne. Tous les savants et les Muses vous supplient de vous épargner vous-même, et les Muses en même temps. Sans doute il est digne de toute louange de s'offrir soi-même aux Muses, mais pas jusqu'à l'autel inclusivement ; il n'est que trop facile d'être une victime prématurée.... Je pense insérer dans le numéro 4 quelques spéculations dédaliennes sur une machine à voler. »

Quant à ce dernier projet, Polhammar se permet plusieurs objections très intéressantes, après avoir dit à son jeune collègue : « Quant à la question de voler par des moyens artificiels, il y a là peut-être la même difficulté que pour obtenir un mouvement perpétuel ou pour fabriquer de l'or, quoique au premier abord la chose semble aussi facile qu'elle est désirable. Car tout ce qu'un homme approuve fortement, il a d'habitude un désir égal de le réaliser. »

A cette époque, Polhammar fut anobli par le roi, et son nom changé en celui de *Polhem*, que nous lui donnerons désormais.

Sur ces entrefaites, Charles XII, après s'être défendu à Stralsund comme un lion jusqu'à la reddition de la ville, s'était évadé sur une barque fragile, avait été recueilli par un navire suédois et avait débarqué en Suède. Le monarque indomptable qui revenait en fugitif dans ses Etats savait qu'il les avait plongés dans un abîme de misères. Démembrée et ruinée, la Suède se voyait en outre assiégée par la

famine et la peste. Trop fier pour rentrer dans sa capitale autrement qu'en vainqueur, Charles se résolut à d'importantes réformes et les mit à exécution avec sa promptitude ordinaire. S'il n'était pas très instruit, il avait l'esprit remarquablement ouvert et dit un jour : « Celui qui ne connaît pas les mathématiques ne mérite pas le nom d'homme raisonnable. » Un tel roi devait apprécier Polhem, alors Conseiller du Commerce. Il en fit son bras droit, l'éleva à la noblesse, et, toutes proportions gardées, eut avec lui les mêmes relations que l'empereur Napoléon III avec le baron Haussmann. Tout naturellement il apprit à connaître Emmanuel Swedberg, dont le grand ingénieur s'était assuré la collaboration. Frappé de la vive intelligence du jeune savant, il s'informa de ses études, de sa conduite et de son caractère, et, satisfait de ce qu'il avait appris, il lui accorda également sa pleine confiance. Après avoir examiné son *Dédale*, le premier journal scientifique qui parut en Suède, il l'encouragea vivement à en poursuivre la publication.

A mainte reprise, il s'entretint avec lui d'une idée qui lui était venue. « J'ai été en outre occupé, écrit Swédenborg, d'une nouvelle méthode pour calculer sur laquelle Sa Majesté a mis la main : à savoir de laisser la numération atteindre soixante-quatre avant de tourner, de la même façon que la méthode ordinaire de compter tourne à dix. Le roi a inventé lui-même à cette intention de nouveaux caractères, de nouveaux noms, etc. ; il a aussi écrit et changé un certain nombre de points de sa propre main. Ce

papier, que j'ai en ma possession, méritera plus tard une place distinguée dans une bibliothèque. Cette méthode de calcul est difficile pour la multiplication, mais utile et rapide pour la division, et pour l'extraction du carré, du cube et des racines biquadratiques, — qui tous se terminent à 64, — ainsi que pour la solution de nombres plus petits. Sa Majesté est douée d'une grande pénétration. »

Swédenborg paraît avoir pensé que 8 vaudrait mieux que 64 et à plus forte raison que 10; mais il était déjà trop tard pour remplacer le système décimal par un système nouveau, fût-il plus pratique et plus simple.

Swédenborg voyagea plus d'une fois avec Polhem pour établir des docks, des écluses, etc. Mais il n'eut pas à attendre longtemps un poste fixe et honorable. En décembre 1716 il écrit à Benzélius : « Depuis que Sa Majesté a gracieusement regardé mon *Dédale* et ses plans, elle m'a élevé à la charge d'Assesseur extraordinaire au Collège des Mines, mais de manière à ce que j'assiste pendant quelque temps le Conseiller du Commerce Polheimer. » Le roi lui donna en effet l'option entre trois positions, et Swédenborg choisit celle-là, qui convenait à ses goûts et lui laissait un certain loisir. Il en reçut le brevet de la part du souverain. Mais, ses ennemis intrigant contre lui et ayant écrit ce brevet en termes ambigus, Swédenborg le renvoya avec quelques explications au roi lui-même, qui en fit faire immédiatement une rédaction plus satisfaisante, et l'adressa au nouvel assesseur. Charles XII écrivit en même temps au

Collège des Mines une lettre très flatteuse pour Swédenborg. « Mon adversaire, dit celui-ci, dut s'asseoir à la propre table du roi et écrire cela en duplicata sous deux formes, dont Charles XII choisit la meilleure. Ainsi ceux qui avaient essayé de me nuire furent heureux d'échapper sans avoir perdu leur honneur et leur réputation. Ils avaient risqué de se brûler les doigts. »

* * *

Le Collège royal des Mines se composait d'un président, qui appartenait toujours à la plus haute noblesse, de deux conseillers et de six assesseurs. C'était non un établissement d'instruction, mais une grande administration officielle, une sorte de ministère dont dépendaient tous les intérêts miniers de la Suède, c'est-à-dire une partie très importante de ses ressources. Swédenborg entra en fonction le 6 avril 1717, après avoir, la main sur la Bible, prêté le serment de fidélité. Il devait conserver cette place pendant trente ans. A l'exception des mois d'été, dont les membres du Collège profitaient pour visiter les mines, il y avait à Stockholm des séances journalières, auxquelles Swédenborg prenait part ponctuellement quand il n'était pas appelé ailleurs pour affaires de service.

Emmanuel avait vingt-neuf ans lorsqu'il devint Assesseur extraordinaire. Si les deux années environ qu'il passa en Suède après son retour de voyage sont rattachées à sa période de préparation, qu'on peut appeler aussi sa période littéraire, sa vie en-

tière se partage en trois périodes qui sont presque d'égale longueur. Sa carrière active, en effet, se compose de deux phases extrêmement différentes, la première consacrée à la science et à ses travaux professionnels, la seconde à la religion et à la théologie, en un mot à la théosophie. Nous parlerons d'abord du savant, du théosophe ensuite.

* * *

Mais, avant de nous occuper du savant, revenons un instant sur la personnalité de Swédenborg, telle qu'elle nous est apparue jusqu'ici. Permettez-moi de relever un trait de caractère qui n'est pas très en relief et que j'ai dû laisser de côté. Je veux parler de la gaîté, de l'humour, qui ressort sur l'austérité habituelle de ses préoccupations, de ses lettres et de ses entretiens. En voici quelques exemples.

Non seulement, pour récréer et lui-même et les autres, il se plaît à représenter, en vers latins imités d'Ovide, *La Muse du Nord jouant avec les héros et les héroïnes*, mais, à peine revenu à Skara, il publie ses *Jeux de l'Hélicon*, poésies latines dont plusieurs roulent « sur des thèmes légers, par exemple sur un jeune homme qui épouse une vieille, sur les noces d'un vieux couple, sur un homme très savant qui épouse une femme très belle, et d'autres frivolités¹. » Il aimait à mêler ainsi le plaisant au sévère.

C'est à propos d'une entreprise très importante que nous le voyons se livrer à un badinage un peu risqué. Il élabore le projet d'une faculté de mécanique

¹ *Emmanuel de Swédenborg*, par M. Matter, p. 14.

à fonder à l'Université d'Upsal, faculté dont il rêve sans doute d'être l'un des professeurs. Il en parle dans plusieurs lettres à Benzélius et il émet, en riant sous cape, la singulière espérance que les professeurs actuels abandonneront un septième de leurs appointements en faveur de leurs futurs collègues. Le sérieux beau-frère ne comprit pas la plaisanterie et n'approuva point cette manière inusitée de se procurer des fonds pour une institution nouvelle ; mais il discuta le projet et Swédenborg lui répondit :

« J'ai été content de savoir votre opinion sur mon projet. Je n'ai jamais été et ne serai jamais si oublieux de moi-même et de ma position à Upsal pour compter que les professeurs m'entretiennent à leur propre préjudice ; mais j'espérais que, par cette exécration et désespérée proposition, je forcerais votre prudence et votre imagination à découvrir pour moi quelque chose de mieux. Tout cela devait être entendu comme une simple plaisanterie, et je puis très aisément réparer la chose en disant la vérité.... Cependant la création d'une telle faculté serait fort désirable ; si la chose n'est pas praticable pour le moment et que nous devions attendre, on pourrait y arriver avec la plus grande facilité en supprimant quelques chaires professorales, celles qui sont les moins nécessaires ».

* * *

Les seules aventures romanesques qu'on ait à relater dans une biographie de Swédenborg se placent au début de la période à laquelle nous sommes parvenus. Les relations entre le Conseiller du Commerce

et son assistant devinrent toujours plus intimes ; ils ne formaient, pour ainsi dire, qu'une seule famille. Or Polhem avait deux filles charmantes, et il ne devait pas craindre d'avoir un jour pour gendre le brillant assesseur, qu'il avait lui-même présenté au souverain et dont il attendait de grandes choses. Ce qu'on pouvait prévoir arriva : Emmanuel s'éprit d'abord de l'aînée, Maya, qui avait vingt et un ans ; ils furent même quelque temps fiancés. Mais, la promesse ne répondant guère à ses sentiments et n'étant pas ce qu'il avait supposé, l'engagement fut rompu à l'amiable. Elle épousa un chambellan du roi.

Ce fut le tour de la sœur cadette, la brillante Mrensa ou Emerentia, dans toute la fraîcheur de sa seizième année, d'éveiller l'amour, et cette fois un amour plus profond et plus décidé, dans le cœur de Swédenborg. Charles XII se chargea de demander pour son jeune protégé la main de la fillette. Le Conseiller remit à ce dernier la promesse écrite que le mariage aurait lieu à une époque déterminée : promesse téméraire qu'Emerentia avait signée par soumission filiale et qui lui laissa des regrets. Swédenborg s'en aperçut et, bien qu'il fût toujours plus amoureux, il ne recula point devant la douloureuse résolution que lui dicta sa délicatesse : ne voulant pas se prévaloir d'un engagement qui n'avait pas été vraiment libre de la part de la belle Emerence, il lui rendit sa parole et quitta la maison de Polhem, en faisant le vœu solennel de ne plus s'occuper des femmes et de n'en aimer aucune. De fait il resta toujours célibataire et ne songea plus à se marier.

On peut différer d'avis sur la valeur relative du mariage et du célibat; mais tout le monde doit reconnaître que, par rapport à Swédenborg, ces deux mariages manqués eurent les plus heureuses conséquences. Il put ainsi consacrer tout son temps, sans être distrait par des préoccupations domestiques et des soucis matériels, à la recherche et à la propagation de la vérité. Jamais, époux et père de famille, il n'aurait pu produire tout ce qu'il a produit dans l'intérêt de sa patrie et laisser une si forte trace dans l'histoire de l'humanité. Quant à la jeune fille qui avait dédaigné le futur prophète, montrant par là qu'elle n'était pas à sa hauteur, elle épousa plus tard un Conseiller de la Cour d'appel et lui donna neuf enfants.

* * *

Touché de l'extrême bienveillance du roi à son égard, Swédenborg fit tout ce qu'il put pour s'en montrer digne.

Dans l'espoir de rétablir à la fois sa fortune et sa renommée par une alliance avec la Russie contre le Danemark, l'Angleterre et la Pologne, l'inflexible Charles XII voulut entrer sur le territoire danois par la Norvège, et commencer la campagne par la prise de Frederickshalden, près de la frontière suédoise. Il s'agissait de transporter sa grosse artillerie au pied des remparts. Mais la voie de mer était périlleuse et la voie de montagne semblait impraticable. Swedberg triompha de ces difficultés par son génie inventif. Il improvisa des machines garnies de cylindres

qui roulèrent par monts et par vaux, sur un espace de vingt et un kilomètres, deux galères et cinq chaloupes chargées de lourds canons. On n'a jamais vu sans doute une pareille « flotte roulante ». Cet exploit d'ingénieur militaire, qui aurait pu être décisif, ne servit malheureusement à rien ; car, avant qu'il eût pu faire usage de son artillerie, Charles XII tomba obscurément, la tête fracassée par une balle suédoise, en visitant les tranchées de Fredericks-halden. (Fin novembre 1718.)

Parlant plus tard du vrai courage provenant d'une âme qui aspire à la gloire d'avoir fait du bien à la société, Swédenborg ajoute : « Cette véritable valeur, nous la trouvons illustrée dans la personne de Charles XII, le feu roi de Suède, ce héros du Nord qui ne connut pas ce que les autres appelaient la peur, ni cette valeur fausse et téméraire qui est produite par les boissons enivrantes ; car il ne goûta jamais d'autre liquide que l'eau pure. Nous pouvons dire de lui qu'il mena une vie plus éloignée de la mort — et que de fait il *vécut* plus — que les autres hommes. » Charles XII était donc un abstinent total ! Voilà un exemple dont nos sociétés de Tempérance feront bien de profiter davantage : il n'y en a pas de plus convaincant.

Sa sœur Ulrique-Eléonore, qui par élection lui succéda sur le trône, se hâta de récompenser le service rendu à l'illustre capitaine par le jeune assesseur, et en même temps les services d'un autre genre rendus depuis longtemps par l'évêque de Skara, en conférant à ce dernier et à ses enfants la

noblesse héréditaire et en donnant à leur nom la forme aristocratique de *Swédenborg* (1719).

On a souvent attribué à notre héros les titres de baron et de comte qu'il n'eut jamais, pas plus que Saint-Martin, le « Philosophe inconnu, » n'eut celui de marquis ; mais il appartint dès lors à la Chambre des Nobles et eut le droit de siéger à la Diète (trien-nale) des Etats de Suède parmi les nobles du troisième degré ou de l'Ordre équestre. Ajoutons que la reine Ulrique-Eléonore avait été élue à la condition de restituer à l'Ordre équestre l'autorité et les privilèges dont il avait été dépouillé, et de mettre fin au despotisme monarchique. Swédenborg avait trente et un ans à peine lorsqu'il fut anobli ; or cette haute distinction était, comme le remarque le chimiste Dumas, accordée très rarement à cette époque.

Malgré ces royales protections, nous trouvons Swédenborg peu satisfait de l'accueil fait généralement à ses travaux. Il a envie de ne plus rien publier, « car, dit-il, les spéculations et les inventions comme les miennes ne rencontrent pas d'appui et ne procurent pas de pain en Suède. Nombre de politiciens imbéciles les considèrent comme une espèce d'exercices d'écolier, qui devraient rester tout à fait à l'arrière-plan, tandis que leur prétendue finesse et leurs intrigues occupent la première place. » Plutôt que de se ruiner inutilement, il songe à aller faire fortune à l'étranger sans abandonner sa spécialité d'ingénieur des mines. « Je regarde comme un fou celui qui demeure irrésolu, et qui, voyant sa place dans un autre pays, reste dans l'obscurité et la mi-

sère (la nuit et le froid) ici, où les Furies, l'Envie et Pluton ont établi leur demeure et disposent de toutes les récompenses, et où toute la peine que j'ai prise est rémunérée aussi chichement.... Je n'ignore pas que les longs projets, comme les hautes toitures, sont susceptibles de s'écrouler ; car l'homme propose, mais Dieu dispose. Toutefois j'ai toujours pensé que l'homme doit savoir quel but il a devant les yeux, et suivre constamment un plan raisonnable pour accomplir le plus possible dans sa vie et dans sa profession. »

A ce propos une courte explication ne sera pas superflue. Aucun émolument n'était attaché à la place d'Assesseur extraordinaire ; aussi, pendant plusieurs années, Swédenborg ne fut-il rétribué, et très modestement encore, que lorsqu'il avait à s'acquitter d'une mission spéciale ; or ces cas devinrent moins fréquents après la mort de Charles XII. Et non seulement il gagnait fort peu, mais il dépensait beaucoup ; car à ses propres frais il publiait des traités scientifiques et travaillait à son développement intellectuel, pour être capable de rendre à sa patrie des services plus importants. L'avenir démontra qu'il ne se trompait point dans ses prévisions.

Cette situation précaire dura quatre ans environ, tant que Swédenborg ne fut qu'Assesseur extraordinaire. Elle s'améliora sans doute par le fait d'un héritage qui lui incomba en 1720, à la mort de sa mère ; elle semble néanmoins avoir contribué à le décider à se remettre en route.

* * *

Les voyages jouent un rôle considérable dans l'histoire de Swédenborg. Nous avons raconté avec quelque détail le premier, qui dura quatre ou cinq ans et par lequel il termina ses études proprement dites ou sa période littéraire. Il en fit quatre ou cinq autres pendant sa carrière de savant et six ou sept pendant le reste de sa vie. Je dois vous raconter brièvement les grands voyages durant lesquels il publia la plupart de ses œuvres scientifiques, avant de vous faire connaître ces œuvres elles-mêmes.

Reparti au printemps de 1721 pour son second voyage qui dura quinze mois, Swédenborg se rendit en Hollande par Copenhague et Hambourg, puis à Aix-la-Chapelle, à Leipzig, et il explora un certain nombre de mines. Il raconte en ces termes les encouragements qu'il trouva auprès d'un prince intelligent : « Le beau-père d'un fils de l'Empereur et d'un fils du Czar, Louis-Rodolphe duc de Brunswig, qui résidait à Blankenbourg, défraya gracieusement toutes mes dépenses ; et, quand je pris congé de lui, il m'offrit une médaille d'or et une grande cafetière en argent, me donnant en outre mainte autre marque de sa faveur. »

Non content d'avoir en quelques mois visité tant de villes, de mines et de savants, il avait édité 5 traités à Amsterdam, 3 à Leipzig et 1 à Hambourg, 9 volumes en tout. A peine rentré à Stockholm, il en publia un autre (1722), si remarquable qu'on le réimprima quarante ans plus tard. A la même

époque il s'adressa par lettre au roi Frédéric I^{er}, à qui Ulrique-Eléonore avait remis sa couronne, pour lui proposer un moyen d'augmenter d'au moins dix pour cent le produit des mines de cuivre.

Dès que, s'y étant suffisamment préparé, il fut nommé Assesseur *ordinaire* du Collège royal des Mines, c'est-à-dire membre responsable de cette importante administration, — en 1723, — nous le voyons jouer également son rôle dans les délibérations de la diète suédoise. S'il n'y brilla pas par l'éloquence et ne se fit pas une place parmi les chefs politiques de son pays, il était au moins toujours au clair sur les grandes questions qu'on y débattait et sur la solution qu'il convenait de leur donner, et il y lisait de très remarquables *Mémoires*, dans lesquels il exposait son opinion raisonnée.

Le premier de ces rapports, présenté à la diète le 7 février 1723, examinait l'état financier de la Suède et proposait une ligne de conduite digne des hommes d'Etat les plus avisés du temps actuel. Huit jours après, Swédenborg lisait devant la diète un second Mémoire, au mois de mai un troisième plus approfondi, et à la même époque un quatrième ; il y parlait de ce qu'il connaissait le mieux, je veux dire qu'il y traitait la question des mines de fer, de cuivre et d'argent, et conseillait des mesures d'une extrême importance pour le rétablissement de la prospérité nationale. Malheureusement il fut peu écouté par l'assemblée, et ses collègues mêmes du Comité des Mines semblent lui avoir fait opposition. Cela suffit à nous démontrer qu'il ne se plaignait

pas tout à fait sans raisons de l'indifférence que rencontraient ses efforts, si judicieux pourtant et si bien intentionnés.

* * *

Permettez-moi de mentionner ici, par anticipation, d'autres *Mémoires* qu'il lut plus tard à la diète, et qui nous montrent, soit dit en passant, qu'au beau milieu de sa période religieuse il se préoccupait encore des affaires de sa patrie et n'avait nullement baissé dans l'estime de ses concitoyens. Dans un rapport qu'il présenta en 1755, il montra la nécessité de limiter la distillation du *whiskey*, « si du moins, disait-il, sa consommation ne peut pas être absolument supprimée. Cette interdiction, ajoutait-il, vaudrait beaucoup mieux pour le pays que tout le revenu qu'on peut tirer d'une boisson aussi pernicieuse. » En 1760 il revint sur ce sujet dans un nouveau Mémoire et proposa d'affirmer la distillation du *whiskey*, puisqu'il semblait impossible d'en interdire la consommation. Il réclamait en même temps d'autres mesures destinées à relever la situation monétaire de la Suède, et il adressait au roi un rapport dans le même sens, protestant par exemple contre l'exportation du cuivre. Il faisait alors partie de la Commission des Finances et y était, dit-on, très influent.

Un homme d'Etat suédois, qui occupa les plus hautes positions, le comte André Høepken, lui a rendu ce témoignage : « Il avait en toutes circonstances un jugement sain ; il voyait clair en tout et

s'exprimait bien sur tous les sujets. A la diète de 1761 les Mémoires les plus solides et les mieux écrits, en matière de finances, furent présentés par lui. Dans un de ceux-ci il réfuta un grand ouvrage in-4° sur le même sujet, citant tous les passages correspondants, et cela en moins d'une feuille d'impression. »

« C'est là, dit M. Matter, un éloge complet, car les finances de la Suède se trouvaient dans l'état le plus déplorable, à la suite de ces guerres insensées, de ces glorieuses folies auxquelles s'étaient livrés Charles XI et Charles XII, et sur lesquelles le silence des peuples ne fut pas une leçon assez éloquente pour les rois¹. »

« Le troisième discours de Swédenborg, ce travail sur les finances dont nous avons parlé, valut à son auteur un redoublement d'amitié et d'admiration de la part du premier ministre d'Etat, le comte Hœpken.

» Ce qui prouve de la part du pays un haut degré de lumières et un progrès bien digne du siècle, c'est que la réputation de Voyant, ou, pour mieux parler la langue du temps, de Visionnaire, ne fit aucun tort à l'homme politique, et qu'on l'écouta sur les affaires de ce monde avec autant de déférence que s'il ne se fût jamais mêlé de celles de l'autre, dont il s'occupait chaque jour et qu'il visitait sans cesse². »

Finalemment en 1762, provoqué par le chef du parti opposé à ses vues, le Conseiller du Commerce Nor-

¹ *Emmanuel de Swédenborg*, p. 23.

² *Ibidem*, p. 167.

dencrantz, il lut à la diète un énergique Mémoire de quelques pages seulement, dont les conclusions furent adoptées l'année suivante.

» Swédenborg, — dit un de ses historiens ¹, — parlait en homme de grande expérience ; car plusieurs rois lui avaient successivement accordé leur faveur, il était depuis trente ans fonctionnaire du gouvernement comme membre du Collège des Mines, il appartenait enfin au parti politique qui avait limité la puissance royale et remis à la diète l'autorité suprême. »

Je ne résiste pas au plaisir de transcrire encore, en la traduisant, cette belle page d'un auteur suédois :

« Jusqu'à son extrême vieillesse Swédenborg s'intéressa aux affaires administratives, financières et politiques de sa patrie. En sa qualité de membre de la Chambre des Nobles, il fut indépendant, soutenant tout ce qu'il regardait comme juste et généralement utile, sans se laisser influencer par la droite ni par la gauche. Comme tout véritable ami de la liberté, il était également opposé au despotisme et à l'anarchie. Son entrée à la Chambre des Nobles fut contemporaine du rétablissement de la liberté en Suède. Pendant son enfance et sa jeunesse il avait été témoin des malheurs dans lesquels une monarchie sans limites avait précipité son pays. Il avait vu lui-même la misère et la détresse causées par une guerre de dix-huit ans avec des victoires chèrement

¹ B. Worcester, *Life and Mission of Em. Swedenborg*, p. 278. Boston, 1883.

payées et de sanglantes défaites, avec des armées décimées et des finances ruinées, et par surcroît avec la peste et la famine. Nous étonnerons-nous que Swédenborg fût favorable à une constitution qui, de fait, mit des bornes à l'arbitraire du pouvoir et aux caprices d'une monarchie jusqu'alors sans freins, qui prévint la dissolution du pays et changea peu à peu le mécontentement en satisfaction, au moins pour la majorité des citoyens ?

» Swédenborg eut la bonne fortune de pouvoir durant un demi-siècle influencer par son vote les résolutions prises pour la prospérité de son pays, et de ne pas quitter sa place à la Chambre avant l'année 1772 ; la mort ferma ses yeux aux sombres perspectives dont, en ce moment-là, un changement dans l'administration menaçait l'indépendance de la Suède. Il appartint de la sorte à toute cette période de liberté qui est si hautement appréciée par un grand nombre de Suédois, mais dépréciée par d'autres. Avec cette période sa carrière politique commença et finit. »

Mais reprenons le fil de notre histoire, en disant quelques mots de la position pécuniaire de Swédenborg. C'est en 1730 seulement, après avoir été pendant sept ans Assesseur ordinaire du Collège royal, qu'il commença à recevoir le traitement intégral de ses fonctions, soit 1200 dalers d'argent¹ ou 4200 francs de notre monnaie ; on sait d'ailleurs que cette

¹ Il ne recevait jusque-là que huit cents dalers d'argent ou 3150 francs.

somme vaudrait pour le moins trois fois davantage aujourd'hui. Il était désormais au large, mais il avait déjà quarante-deux ans !

* * *

En 1724 on jeta les yeux sur Swédenborg pour occuper la chaire de mathématiques laissée vacante à l'Université d'Upsal par la mort de Nils Celsius ¹. L'offre était flatteuse et d'autant plus tentante qu'il pouvait, semble-t-il, cumuler ce professorat avec ses fonctions d'assesseur ; cependant il n'hésita point à la décliner, voulant se consacrer tout entier à l'École des Mines, dans le sens élevé et extensif où il comprenait ses devoirs professionnels. Il tenait trop à se rendre activement utile à son pays pour donner une si grande part de son temps à une science exclusivement théorique. Aussi avait-il coutume de dire qu'un seul praticien vaut dix mathématiciens. Nous retrouverons cette tendance pratique dans la manière dont il a compris la théologie et la religion.

* * *

Après dix ou onze ans de résidence à Stockholm, Swédenborg entreprend un troisième voyage. Il se rend en Allemagne, déployant comme dans ses voyages précédents une infatigable activité. Il s'arrête à Berlin, à Dresde, à Leipzig, à Prague, imprimant beaucoup, entre autres un grand ouvrage de trois volumes in-folio. Il y aurait beaucoup d'obser-

¹ Un autre Celsius, astronome suédois, est connu pour avoir inventé les degrés centigrades ; il mourut vingt ans plus tard.

vations intéressantes à puiser dans le journal qu'il écrivit alors, si le temps nous le permettait. Disons seulement que dans les contrées qu'il traverse il ne néglige aucune occasion de voir les « curiosités », pour me servir d'un mot de l'époque. Il visite les bibliothèques, les musées, les collections; il se rend compte de ce que sont les formes du culte, les prédicateurs, les ordres religieux; il étudie les mœurs et coutumes des habitants, leur situation politique et sociale, jugeant de tout avec une hauteur de vues et une sagacité extraordinaires. Quelquefois il mentionne les ouvrages qu'il lit, en donne même des extraits, ou note les progrès qu'il fait dans la composition et la publication de ses propres livres.

En juillet 1734 il rentra à Stockholm pour participer à la diète triennale qui y était précisément convoquée. C'est au cours de cette année-là qu'il fut nommé membre correspondant de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, qui avait été fondée par Pierre-le-Grand à l'instigation du philosophe Leibniz; le même titre lui fut conféré plus tard par l'Académie des Sciences de Paris, qui fit traduire et publier son traité sur le fer. Mais il appartenait depuis cinq ans à la Société des Sciences d'Upsal, et « quand l'Académie royale de Stockholm fut créée, — ainsi s'exprime Sandel dans son *Eloge*, — elle s'empessa d'enrôler parmi ses premiers membres un homme qui occupait déjà un rang si distingué dans d'autres sociétés savantes. » Ces titres exceptionnels, si ardemment convoités par d'autres, ont ici d'autant plus de valeur que Swédenborg n'avait

rien fait pour les obtenir, ses principes lui défendant de les rechercher. Il aimait l'étude pour elle-même d'abord, ensuite pour les services qu'elle permet de rendre à l'humanité; quant aux honneurs, s'ils sont mérités, ils doivent, pensait-il, en être la conséquence naturelle. Aussi ne fut-il nullement enivré par ses brillants succès, mais resta-t-il toujours simple, modeste et avenant.

Permettez-moi d'indiquer à ce sujet un contraste qui s'impose à mon esprit¹. Voltaire, qui naquit et mourut six ans après Swédenborg, fut loin de mépriser comme lui les titres et les dignités. Il s'efforça deux fois, mais inutilement, d'entrer à l'Académie des Sciences de Paris, et, malgré ses grands talents littéraires, ne fut admis à l'Académie française que grâce à M^{me} de Pompadour qui lui devait la faveur de Louis XV. Il n'avait alors pas moins de 51 ans.

Nous lisons, en effet, dans un article posthume de Ferdinand Brunetière qui vient de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*² : « On dispute même sur le point de savoir si ce fut lui qui « tint la plume », comme on disait alors, entre le roi et M^{me} d'Etioles³, ou si c'est le futur cardinal de Bernis. Mais en associant le premier dans ses vers le nom de la favorite au nom glorieux de Fontenoy, mais en s'intéressant, comme il disait, « à son bonheur » et en y intéressant tous ses amis de cour, mais en achevant enfin l'éducation mondaine et politique de la première

¹ Ceci est ajouté pour l'impression.

² 1^{er} décembre 1910, p. 617, 618.

³ Antoinette Poisson était devenue M^{me} Lenormant d'Etioles.

maîtresse qu'un roi de France eût choisie dans le Tiers-Etat, Voltaire lui rendit tant de services qu'après avoir été des parties d'Etioles et de Brunoi, il méritait bien d'être aussi du bagage que la « divine marquise » allait introduire avec elle à Versailles. Et c'est ainsi qu'au mois d'avril 1746, non seulement avec l'agrément, mais sur l'ordre du roi, qui « fit écrire » à cette occasion, Voltaire était élu de l'Académie française, que l'on augmentait bientôt sa pension et qu'au mois de décembre de la même année il recevait le brevet de gentilhomme ordinaire de la chambre. On trouvera dans la péroraison de son *Discours de réception* le témoignage éloquent de sa reconnaissance, dont quelques-uns de ses biographes sont encore confus pour lui. »

Comme le dit Brunetière, « c'était surtout des femmes qu'il excellait à se servir, de toutes les femmes, et notamment des favorites.... Bien jeune encore, toutes les maîtresses du Régent, l'une après l'autre, la piquante M^{me} d'Averne ou la superbe Parabère, l'avaient vu tourner autour d'elles. Du temps de « Monsieur le Duc, » on l'avait connu parmi les plus assidus courtisans de la dangereuse marquise de Prie. » Et nous venons de rappeler comment le titre envié de membre de l'Académie française, qui lui avait été refusé par deux fois, fut, avec d'énormes honoraires, le prix de la protection qu'il avait accordée à l'une des créatures les plus dépravées, M^{me} de Pompadour. Quelle différence entre cette atmosphère morale et celle où vivait Swédenborg, et quelle opposition de caractère entre les deux philosophes !

* * *

Nous sommes parvenus au quatrième voyage de Swédenborg, le plus lointain de tous et le second au point de vue de la durée ; il ne l'entreprit pas, cela va de soi, sans l'expresse autorisation de son « très auguste souverain ». « Le 3 juillet (1736), lisons-nous dans ses notes, je fus reçu aimablement par le roi et par la reine ¹ dans le palais de Carlberg et je leur fis mes respectueux adieux. Entre le 3 et le 10 du même mois je pris congé des conseillers et autres dignitaires du royaume, et le 9 des assesseurs du Collège. » Durant son absence il ne devait toucher que la moitié de ses émoluments, soit 600 dalers d'argent ou 2 100 fr. de notre monnaie, et il proposa lui-même qu'on ne lui rendît son traitement intégral que lorsqu'il se produirait une vacance dans son comité.

Malgré les très intéressantes observations consignées par Swédenborg au cours de ce voyage, nous nous bornerons à l'essentiel. Il traverse en premier lieu le Danemark et la Hollande. Il a la chance d'être à Rotterdam pendant la foire, qui est l'exposition industrielle de cette époque-là ; il y fréquente les théâtres, les marionnettes et jusqu'aux funambules. Paris, qu'il connaît déjà, l'attire spécialement ; il s'y arrête dix-neuf mois (de septembre 1736 à février 1738), va au Grand Opéra, mentionne les acteurs et les actrices les plus célèbres, sans oublier même les danseurs.

L'Italie, où il n'est pas encore allé, l'enchanté à

¹ C'étaient Frédéric de Hesse et Ulrique-Eléonore.

différents égards et le retient une année entière. Arrivé à Gênes, il note en ces mots sa première impression : « Je fus dans un jardin ravissant où tout fleurissait au milieu de mars ; les oranges et les citrons mûrissaient ; on cueillait les olives. » A propos du théâtre de Vérone, il compare l'opéra français avec l'opéra italien et donne la préférence à ce dernier, trouvant que la scène française ne représente que des « sornettes » et des « facéties ». Il a le bonheur de passer quatre mois à Venise, six mois à Rome, et de visiter deux fois Florence. Les paroles lui manquent pour exprimer son admiration à la vue des chefs-d'œuvre de l'art accumulés dans ce pays merveilleux, en particulier dans la Ville éternelle ; et nous le laissons en contemplation devant un portrait de Christophe Colomb à Gênes, où il est revenu et où son journal se termine brusquement à la date du 17 mars 1739.

Parmi les réflexions que ce fructueux voyage suggère à Swédenborg, il y en a sur la politique de si remarquables pour l'époque et de si profondes que son biographe Matter l'égale, sans sourciller, à Bossuet et à Montesquieu. Ce fidèle sujet des rois de Suède, ce membre de la Chambre des Nobles, parle des diverses formes de gouvernement comme un Français de 1793, et s'élève au libéralisme le plus judicieux et le plus hardi. Il y aurait à citer un magnifique passage sur la Hollande, dont il attribue la prospérité et la richesse au fait qu'elle est républicaine. Il eût certainement admiré nos institutions démocratiques.

* * *

Quatre ans après être revenu de cette immense pérégrination, beaucoup moins facile de son temps qu'elle ne le serait aujourd'hui, notre infatigable savant reprend la mer pour son cinquième grand voyage. Il va surveiller à La Haye d'abord, à Londres ensuite, l'impression de son ouvrage capital sur la physiologie et l'anatomie, les trois volumes in-quarto de son *Règne Animal* (1744 et 1745).

* * *

Swédenborg aimait-il les voyages ? On pourrait le penser en voyant la place considérable qu'ils occupèrent dans sa vie. Pourtant il me paraît les avoir entrepris moins dans le désir d'observer des choses nouvelles, — désir qu'il eut assurément, — que parce qu'il les regardait comme indispensables au but qu'il s'était proposé. Nul plus que lui n'a éprouvé le besoin de communiquer aux autres hommes, aussi largement que possible, les idées qui le préoccupaient et les convictions auxquelles ses études l'avaient amené. Or la presse seule lui en fournissait le moyen. Mais la composition et l'impression de tant de livres érudits et philosophiques réclamaient un loisir que ne lui laissaient pas ses devoirs professionnels, tant qu'il demeurerait à Stockholm. D'autre part les esprits étaient encore assez intolérants en Suède au XVIII^e siècle, avant la Révolution française, pour qu'il fût, sinon tout à fait impossible, du moins difficile et périlleux, d'y éditer

des ouvrages pleins d'idées nouvelles et contestables, comme ceux de Swédenborg. Tout l'engageait donc à se transporter dans les pays plus avancés au point de vue de la liberté, surtout en Hollande et en Angleterre, et de s'y consacrer tout entier, pendant un certain temps, à la publication de ses œuvres.

Il savait d'ailleurs parfaitement que la Suède avait, à ce moment-là, le plus grand intérêt à connaître les autres pays et à être en bonnes relations avec eux ; aussi, loin de l'entraver dans ses projets, ses compatriotes furent-ils toujours reconnaissants de ce qu'il voyageait ainsi, malgré la dépense, la fatigue et les dangers, et le roi lui accorda-t-il chaque fois, sans se faire prier, l'autorisation nécessaire.

Si donc pour d'autres hommes illustres les voyages ont été simplement une occasion d'études préparatoires, ou même un temps de récréation, ceux de Swédenborg dans sa période scientifique, et aussi, comme nous le verrons, dans sa période religieuse, furent des époques d'intense et surprenante production, les époques où ses merveilleuses facultés se manifestèrent avec le plus d'éclat et portèrent leurs plus beaux fruits.

* * *

Ainsi Swédenborg a énormément vu et, qui plus est, bien vu. Je doute qu'aucun savant actuel à Lausanne, en Suisse ou même dans le monde entier, ait observé avec tant de soin et à tant de points de vue les différentes contrées de l'Europe. Mais, s'il a vu énormément, il a en outre énormément écrit. Je ne

songe pas, Mesdames et Messieurs, à vous énumérer tous les livres qu'il a publiés durant sa carrière d'ingénieur, — j'en compte plus de quatre-vingt-dix ; — je ne puis surtout pas vous indiquer toutes les idées personnelles, suggestives, géniales parfois, qui s'y trouvent contenues. Je dois me limiter à quelques réflexions sur cette littérature scientifique qui mérite encore aujourd'hui l'attention des spécialistes, et qui est en train de s'enrichir par l'impression des manuscrits sur le cerveau laissés par le fécond écrivain.

Quelques mots d'abord sur la forme de ces ouvrages. Ils sont écrits les uns en suédois, les autres en latin. Quant au style, il est remarquable par son exactitude, sa clarté, sa logique, souvent orné et poétique, embelli par des comparaisons empruntées à la mythologie et à l'histoire, et s'élevant parfois jusqu'à l'éloquence. Il serait piquant d'établir à cet égard, comme au point de vue des idées, un parallèle entre Swédenborg et son contemporain Buffon, qui fut à la fois un grand naturaliste et un grand écrivain.

Passons maintenant au fond. Après son *Dédale hyperboréen*, qui n'eut que six livraisons, — de forts in-quarto, — Swédenborg composa une quantité de monographies sur le sel, le fer, le feu, les couleurs, la lune, les marées, les docks, les digues, les canaux, l'aiguille aimantée, etc. Par son traité sur l'*Algèbre*, il eut l'honneur d'introduire en Suède le calcul intégral et différentiel.

Mais voici la liste de ses ouvrages principaux :

Le *Prodromus*, ou *Esquisse des Premiers Principes*, qui fut édité plusieurs fois et traduit du latin en anglais.

Les Œuvres Philosophiques et Minérales, trois beaux volumes in-folio qui parurent durant son troisième voyage, en 1734. Le tome premier, intitulé *Principia*, est particulièrement important au point de vue philosophique. L'ouvrage entier fut mis à l'Index par le Saint-Siège.

L'Economie du Règne animal, en 2 volumes, 1740-1741, fut éditée en anglais plus d'un siècle après, en 1845. Cet essai, que l'auteur jugea insuffisant, fut remplacé par :

Le Règne Animal, en cinq volumes, imprimé à l'étranger pendant son cinquième voyage. Son biographe français observe à ce propos : « Cette merveilleuse intelligence compose et publie sans interruption, non pas quelques feuillets légers et isolés, mais des in-quarto et des in-folio, et je ne sais pas si, dans ce siècle si riche en écrivains féconds, il est un écrivain plus fécond que lui. Voltaire lui-même, dont j'admire l'érudition et qui est à peu près de son âge, ne semble pas aussi productif ni aussi ubiquiste. »

Swédenborg a toujours éprouvé le besoin de relier les faits qu'il avait si soigneusement observés, de passer de l'analyse à la synthèse. C'est ainsi qu'il s'élève de bonne heure, et de plus en plus, de la science à la philosophie. De savant il devient *Philosophe*, titre qu'il se donne lui-même. Les questions les plus profondes l'attirent, il les regarde en face et

s'efforce de les résoudre. Il les discute dans des livres spéciaux :

De l'Infini.

Comparaison de ses « Principia » avec l'Ontologie et la Cosmologie de Wolff, successeur de Leibniz.

Le Chemin de la Connaissance de l'Âme.

Les Relations de l'Âme et du Corps.

La Psychologie Rationnelle.

Ajoutons-y des livres plus directement religieux, composés à la fin de cette période qu'ils relient à la suivante :

Le Culte et l'Amour de Dieu, en trois parties.

L'Histoire de la Création d'après Moïse.

* * *

Il vaudrait la peine de nous arrêter sur la question de *méthode*, à laquelle on attache aujourd'hui, dans les domaines les plus divers, une importance capitale. La méthode que Swédenborg suivit dans ses études me paraît essentiellement moderne. Il y a, selon lui, trois moyens à employer pour arriver à la véritable philosophie. C'est premièrement l'*expérience*, c'est-à-dire la connaissance des faits ou les observations expérimentales; c'est ensuite un arrangement organique de ces faits ou phénomènes, arrangement auquel il donne les noms de *philosophie rationnelle* et de *géométrie*; c'est enfin la *faculté de raisonner*, par quoi il entend la capacité d'analyser, de comparer, de combiner ces phénomènes et de les présenter à l'esprit d'une façon distincte.

Je trouve de la méthode aussi, et même une méthode étonnante, dans l'ordre chronologique des études faites par Swédenborg. Il commence naturellement par les éléments ordinaires, continue par l'instruction classique des collèges, puis par les cours universitaires jusqu'au doctorat en philosophie. Ce fondement large et solide lui donne déjà une supériorité marquée sur Voltaire, Rousseau, et tant d'autres auteurs ou philosophes de son siècle et du nôtre. Mais sur cette base il construit un édifice toujours plus haut et plus complet.

Il approfondit d'abord les sciences les plus générales et les plus abstraites, l'astronomie et les mathématiques, sans négliger la mécanique, les arts manuels et les beaux-arts. Il se tourne ensuite vers les connaissances dont il a directement besoin pour sa profession d'ingénieur civil et militaire et d'Assesseur au Collège métallique : la géologie, la minéralogie, la physique et la chimie.

Après avoir scruté ce que nous appelons la nature morte, il entre dans le domaine de la vie et s'arrête longuement à l'examen des animaux. Montant toujours, il arrive à l'homme, le roi de la création terrestre, et l'étudie avec la plus profonde attention. Il observe minutieusement toutes les parties et toutes les fonctions de notre corps, poussé par l'ardent désir de connaître notre âme au moyen de l'organisme qu'elle habite, dont elle est le principe formatif et qui par conséquent doit servir à la révéler. Anatomiste, biologiste, physiologiste, en même temps que psychologue, il s'attache surtout à l'exacte descrip-

tion du *cerveau*, comme de l'organe qui entretient avec notre Moi les relations les plus intimes. Parvenu à ce faite, il ne lui reste plus qu'à s'élaner hardiment dans le monde spirituel, qu'à prêter l'oreille aux révélation divines et à les méditer pour apprendre ce que la science et la sagesse humaines sont incapables de donner.

* * *

Malgré sa vaste érudition et son esprit systématique, Swédenborg n'aurait pas acquis de son vivant une renommée européenne sans le génie entreprenant et inventif dont il a fait preuve en toute occasion. Nombreuses sont les découvertes par lesquelles, ainsi que nous l'avons vu, il a devancé son époque et s'est montré digne de la nôtre. Le grand de Haller, sans rien savoir des manuscrits sur le Cerveau qu'on a trouvés dans la Bibliothèque de Stockholm et qu'on publie en ce moment, le désignait déjà comme « le prince des anatomistes de son siècle. »

Et dans une des charmantes lettres que Swédenborg, jeune encore, adressait au Dr Eric Benzélius, après lui avoir raconté plusieurs découvertes qu'il venait de faire dans le champ des mathématiques, il exprimait lui-même le désir d'avoir pour chaque jour de l'année une pareille nouveauté. Puis il ajoutait ces paroles caractéristiques : « Il ne manque jamais de personnes qui marchent, comme des moutons, dans les vieilles ornières, tandis que dans un siècle entier on rencontre à peine six à dix hommes qui soient capables de produire des nouveautés fondées sur la raison. »

Si Emmanuel Swédenborg a été, sans conteste, un de ces rares novateurs qui font avancer la science de la nature, il l'est bien davantage dans le domaine théologique et religieux. Je vous ai parlé aujourd'hui du savant et du philosophe ; il me reste à vous présenter le théosophe ou le prophète. Nous avons devant nous la partie la plus extraordinaire, la phase vraiment merveilleuse de sa longue carrière. Elle commence par une crise profonde, accompagnée de phénomènes singuliers, mais se déroule normalement par le progrès constant de l'intelligence des choses d'en haut, et par la composition de livres qui les expliquent comme on ne l'avait encore jamais fait. Nous y verrons notre héros atteindre à des hauteurs spirituelles qui semblent incroyables, et qui rejettent dans l'ombre ses mérites et sa gloire de savant. Ce sera le sujet de notre prochaine conférence.

NOTE

lue pour compléter la deuxième leçon.

Quelques découvertes de Swédenborg.

Nouvelle méthode pour trouver, au moyen de la lune, la longitude d'un endroit. Idem pour construire des digues et des docks. Meilleure manière d'extraire le cuivre, et divers autres progrès concernant la métallurgie.

« On n'en finirait pas, écrit le professeur Schleiden, si l'on prétendait énumérer toutes les améliorations que Swédenborg apporta dans l'exploitation des mines de sa patrie, et l'on ne

saurait dire combien il mérita des industries et des arts de la Suède. »

Théorie de la matière subtile, éther ou calorique ; les atomes ne sont pas positifs, mais relatifs. Dumas, le grand chimiste français, lui attribue l'invention de la *crystallographie*. « C'est à Swédenborg, assure-t-il, que nous devons l'idée de faire des cubes, des tétraèdes, des pyramides et les différentes formes cristallines en groupant les sphères. »

Le tome premier des *Œuvres Philosophiques et Minérales*, intitulé : *Principes des choses naturelles* et en abrégé *Principes*, « est une des gloires de son époque ». *Nouvel Essai d'un exposé philosophique du monde élémentaire*, ce volume valut à son auteur des amitiés précieuses, entre autres celle de Wolff, chef de l'école leibnizienne, le diplôme de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg et plusieurs autres distinctions. L'Académie des Sciences de Paris traduisit et publia son traité sur *le Fer*, et le fit insérer dans sa *Description des arts et métiers*, « ce travail ayant été reconnu le meilleur qu'on eût sur cette matière ». Ce sont ses propres termes.

Au dire de M. Patterson, professeur à l'Université de Pennsylvanie, « un grand nombre des expériences et des observations sur le magnétisme rapportées dans cet ouvrage (les *Principes*) sont considérées comme étant de date beaucoup plus moderne, et attribuées injustement à des écrivains beaucoup plus récents. »

Trente ans avant Laplace, Swédenborg a prouvé que le mouvement des planètes est dû à l'action du soleil, qui les entraîne dans son atmosphère éthérée ; et il a parlé le premier de la génération des planètes par le soleil, honneur que le vaniteux Buffon a tâché de lui enlever. Il partage avec Herschel le mérite d'avoir déterminé la place que notre soleil, avec le système dont il est le centre, occupe dans la Voie lactée, et avec Lagrange le mérite d'une magnifique théorie sur le mouvement périodique des planètes. Près d'un demi-siècle avant Priestley et Lavoisier, il a constaté que l'eau se compose de deux éléments. Il a même devancé un des plus grands génies de notre époque, le physicien Faraday, dans la découverte de plusieurs lois du magnétisme terrestre.

Je me permets, en outre, de rappeler ce que j'ai dit à ce sujet dans ma première conférence. J'ai mentionné l'admiration de quelque savants contemporains à propos des innovations de Swédenborg, de celles en particulier qui se rapportent à l'anatomie du cerveau. Pour le moment je laisse de côté ses idées nouvelles en philosophie; j'aurai peut-être l'occasion d'y revenir. Elles sont d'ailleurs éclipsées par le système de sa période théosophique.

TROISIÈME LEÇON

Trois périodes dans la carrière de Swédenborg. Zénith de sa gloire. Ses quatre Règles de vie. Crise intérieure ou seconde conversion. Songes et tentations. Purification et victoire. Résumé de sa foi. Son motto. Il est devenu homme spirituel. Deux apparitions décisives. Mission sacrée. Visions, mystiques et occultisme. Remarques sur les apparitions de Londres. Double vue. Incendie de Stockholm vu de Gothembourg. Témoignage de Kant. Ouverture des yeux de l'esprit.

La vie d'Emmanuel Swédenborg se divise en trois portions de longueur à peu près égale. La préparation ou la phase *littéraire* va de 1688 à 1715, la phase *scientifique* de 1715 à 1745, la phase *théologique* ou *théosophique* de 1745 à 1772. A la fin de la seconde, qui est un peu plus longue que les autres, nous constatons une crise mentale qui sert de transition à la troisième.

Swédenborg est parvenu au zénith de sa gloire. L'œuvre accomplie par lui est immense et géniale. Son développement intellectuel est extraordinaire; car à ses études persévérantes et encyclopédiques il a joint, dans ses longs voyages, les observations qui lui ont fait connaître des cités et des peuples avec leur manière de vivre et de sentir, leur gouvernement et leurs lois. Il sait tout ce qu'on peut savoir de son temps. Bien plus, devançant même ses con-

temporains de plus d'un siècle, nous l'avons vu anticiper les découvertes de notre temps. Enfin il est entré dans le champ de l'hypothèse ou de la métaphysique et a pris rang parmi les philosophes, à côté de Leibniz, de Wolff et de Kant. Tourmenté par le noble besoin de se rendre compte de tout, il a déjà esquissé un système qu'il devra modifier plus tard, mais qui, inspiré par la foi au Dieu créateur révélé en Jésus-Christ, est infiniment plus rationnel et plus fort que la soi-disant philosophie soutenue par les déistes, les matérialistes et les sceptiques de son époque et de la nôtre.

Pourtant il ne doit pas s'arrêter là. Dieu lui réserve des lumières nouvelles, des grâces d'un autre genre, une vocation plus haute et plus réellement glorieuse. Pour en être digne il doit passer par une crise intérieure, une « seconde conversion » qui le dépouillera de son égoïsme, le purifiera comme l'or dans le creuset, et le rendra capable de présenter l'éternel Evangile sous une forme appropriée à l'âge mûr de l'humanité.

* * *

Swédenborg avait accepté personnellement la religion de son père et de son pays ; il la comprenait même dans un sens plus large et plus spirituel que la plupart des luthériens. C'est un chrétien convaincu, honorable, zélé, mais il ne dépasse pas sensiblement le niveau des pasteurs ou évêques les plus estimés et des professeurs en théologie de son entourage. Voici quelques règles de conduite qu'il s'est libre-

ment imposées, auxquelles par conséquent il se soumet :

« 1. Lire et méditer avec soin la Parole de Dieu.

» 2. Etre satisfait des dispensations de la divine Providence.

» 3. Observer les convenances dans les manières et garder sa conscience pure.

» 4. Obéir à ce qui est commandé, s'acquitter fidèlement de ses fonctions et de ses autres devoirs, et se rendre en outre utile à la société en général. »

Ces quatre « Règles de vie » vont plus loin qu'il ne semble au premier abord. Appliquées, comme elles le furent par leur auteur, elles suffisaient alors, et suffisent encore aujourd'hui, pour rendre la vie sérieuse et chrétienne, sereine et paisible, « comme il faut » et morale, enfin correcte, patriotique et charitable. Quelques mots sur chacune de ces Règles.

1. Il lut la Parole de Dieu, c'est-à-dire les Ecritures en reconnaissant leur divine inspiration ; il la lut comme les protestants sont censés la lire, mais ne la lisent plus. Il la médita réellement, cherchant à la comprendre en la comparant à elle-même, sans se préoccuper des dogmes élaborés par la théologie officielle.

2. Croyant qu'une Providence paternelle et toute-puissante, aux yeux de laquelle aucun détail n'est trop petit, se propose le salut et l'éternelle félicité de chacun de nous, il accepta sans murmure les épreuves et les revers, et s'efforça d'en tirer parti pour la purification de son âme.

3. Noblesse oblige. En rapports avec ce qu'il y avait de plus élevé scientifiquement et socialement, il fut dans son langage et dans sa correspondance, dans ses manières, ses allures et ses procédés, un parfait gentilhomme. Ce qui vaut mieux, il se soumit au dictamen d'une conscience exceptionnellement éclairée et délicate, donnant l'exemple du travail opiniâtre, de la tempérance en toutes choses, de la droiture, de la franchise, de la générosité, et se montrant inaccessible aux sentiments mesquins, notamment à la jalousie et à l'envie dont il eut lui-même à souffrir.

4. Malgré l'indépendance de son caractère, il sut obéir, chose si difficile à concilier avec nos mœurs démocratiques ; obéir à son roi et à toutes les autorités légitimes ; obéir à ses engagements professionnels et aux différentes obligations qui lui incombaient. Obéir non en esclave, mais en homme libre ; obéir dans un esprit d'amour, de consécration à sa tâche, à ses souverains, à la Suède et à l'humanité, ennoblissant tous ses actes, même les plus obscurs, par l'intention de rendre aux autres la plus grande somme possible de services désintéressés.

Ces Règles de vie nous le prouvent, la science, qu'il aimait avec ardeur, n'était pas tout pour Swédenborg ; à côté d'elle, et même au-dessus d'elle, il y avait pour lui la religion, une religion essentiellement pratique et morale. Il veillait sur sa conduite, qui était extérieurement exemplaire, s'efforçant de la mettre toujours plus en harmonie avec la loi divine, telle qu'il la comprenait. Il voulait être un disciple

véritable du Christ. La régénération, sans laquelle nul ne verra le royaume des cieux, était assurément commencée chez lui, peut-être même plus avancée que chez la plupart des bons membres de nos Eglises ; mais il était nécessaire qu'elle pénétrât plus profond. Voyons comment s'accomplit cette œuvre nouvelle, qui devait l'élever au rang des chrétiens les plus spirituels et les plus puissants.

* * *

Nous lisons dans son *Journal spirituel* : « Pendant plusieurs années, je n'eus pas seulement des songes me donnant des informations concernant les choses sur lesquelles j'écrivais, mais j'expérimentai aussi des changements d'état ; car je voyais une espèce de lumière extraordinaire dans ce qui était écrit. Après cela j'eus beaucoup de visions les yeux fermés, et la lumière me fut donnée d'une façon miraculeuse. Il y avait également un influx des esprits, aussi sensiblement manifeste que s'il avait eu lieu dans les sens du corps ; il y eut de différentes manières des infestations de la part des malins esprits, lorsque j'étais en tentation ; plus tard, quand j'écrivais quelque chose d'irritant pour les esprits, j'étais presque possédé par eux au point de ressentir comme un tremblement. Je voyais des lumières flamboyantes et j'entendais des conversations de grand matin, outre beaucoup d'autres choses. »

« Durant près de trois ans, dit-il encore, il m'a été permis de percevoir et de noter l'opération des esprits non par une sorte de vue intérieure, mais par

une sensation associée à une vue obscure. C'est ainsi que je remarquais leur présence, qui était variée, leur approche et leur départ, outre beaucoup d'autres particularités. »

Ces songes, qui devenaient toujours plus frappants et significatifs, avaient commencé en 1736. Le récit des plus anciens s'est perdu, mais on a conservé la description détaillée de ceux qu'il eut à Amsterdam et à Londres le printemps et l'été de 1744, époque critique de ses expériences spirituelles, ainsi qu'un court mémorandum des rêves qui lui furent envoyés en décembre de l'année précédente, quand d'Amsterdam il était allé à La Haye. Ces rêves étaient tout personnels, et c'est pour lui seul qu'il voulut en garder la description. Ils impliquaient souvent des tentations douloureuses, et avaient tous un sens symbolique relatif à ses études et à ses états d'âme par des représentations qui, sans l'intelligence de ce fait, eussent été dénuées de sens ou même répulsives.

En décembre 1743 il note déjà : « Je fus étonné de ce que — pour autant que j'en avais conscience — il ne me restait aucun souci de mon propre honneur, et je n'étais plus porté vers l'autre sexe comme je l'avais été toute ma vie. »

Nous n'avons pas remarqué jusqu'ici qu'il fût spécialement préoccupé de sa réputation ; il était au contraire très modeste et s'abstenait de toute recherche directe des honneurs, tandis que tant d'hommes célèbres, poètes, philosophes, savants, trahissent le peu d'élévation de leurs motifs par une

vanité puérile. Mais dès maintenant il se sent débarrassé d'un défaut qu'il se reprochait et qui semblait fort excusable, que le monde regarde même comme une vertu : l'amour de la gloire.

Quant à cette inclination pour l'autre sexe dont il s'accuse si franchement, nous l'ignorions aussi ; car elle ne s'est manifestée par aucun acte coupable ou inconvenant ; et même, depuis la rupture de ses fiançailles avec Emerentia Polhem, la femme a paru ne jouer aucun rôle dans sa vie. En tout cas, nous le trouvons à présent corrigé de tout ce qu'il y avait de charnel et de bas dans cette tendance naturelle, et, s'il continua de se plaire dans la société des femmes intelligentes, ce fut en tout bien tout honneur. Il s'éleva même à la plus splendide conception de l'amour conjugal, auquel il consacra un livre admirable.

Un troisième défaut, plus profond et plus grave que ces deux-là, est confessé et combattu, mais ne sera déraciné qu'avec peine ; c'est ce qu'il nomme : « l'intérêt propre et l'amour propre dans mon œuvre. » Swédenborg ne pouvait en effet se dissimuler l'étendue et la puissance de ses talents ; or de ce sentiment légitime à l'orgueil intellectuel il n'y a qu'un pas, et la pente est glissante, comme l'histoire de la littérature en fait foi. (Malherbe, Buffon, J.-J. Rousseau, Lamartine, V. Hugo.) Il lui fallut une religion singulièrement haute et réelle pour en arriver à ne pas se glorifier en son cœur de ses œuvres et de ses succès. Ce dut être, pour une âme déjà noble comme la sienne, la victoire la plus

difficile et la plus décisive. Dans ses luttes à ce propos, il s'accuse de s'être opposé à l'Esprit de Dieu ; il reconnaît que ce qu'il a écrit dans cette mauvaise disposition était absurde, n'ayant ni cohérence ni vie. Ainsi, ajoute-t-il ingénument : « c'est de moi que viennent les erreurs, mais les vérités ne sont pas de moi. »

* * *

Nous lisons dans ses notes :

« Comment j'ai résisté au pouvoir de l'Esprit saint, et ce qui se passa ensuite. Les spectres hideux et inanimés que je vis ; ils étaient effrayants ; quoique attachés, ils s'agitaient dans leurs chaînes. Auprès d'eux se tenait un animal par lequel je fus attaqué, mais pas l'enfant. Il me sembla que j'étais couché sur une montagne, à côté de laquelle était un précipice ; il y avait là des nœuds. Etendu tout de mon long, je tâchais de me retenir, en saisissant un nœud, sans rien sous mes pieds et un abîme en dessous. Cela signifie que je désire me garantir moi-même du précipice, ce qui pourtant n'est pas possible. »

« La veille de Pâques je n'éprouvai rien de toute la nuit, bien que je me sois réveillé à plusieurs reprises ; je crus que tout était passé, fini, et que j'avais été soit oublié, soit exilé. Vers le matin il me sembla que j'étais à cheval, et qu'on m'indiquait la direction que je devais suivre. Toutefois il faisait encore sombre, et en regardant je trouvai que je m'étais égaré par suite de l'obscurité. Quand la lumière

vi nt, je vis comment je m'étais trompé ; j'observai le chemin que je devais prendre, les forêts et les bosquets que j'avais à traverser ; je vis aussi le ciel derrière tout cela, et je m'éveillai. Mes pensées se fixèrent alors spontanément sur ce rêve, puis sur l'autre vie, et il me sembla que tout était plein de grâce. Je fondis en larmes de n'avoir pas aimé, d'avoir plutôt insulté Celui qui m'avait montré le chemin et qui m'avait conduit au royaume de la grâce ; et aussi de me sentir indigne d'être reçu par grâce. »

« Le jour de Pâques, qui était le 5 avril (44), je m'approchai de la table du Seigneur. La tentation continua, surtout dans l'après-midi, jusqu'à six heures, mais elle n'assuma aucune forme définie. C'était une angoisse à l'idée d'avoir été condamné et d'être en Enfer ; mais dans ce sentiment l'espérance donnée par le Saint-Esprit, selon Rom. V, 5, demeura forte.... J'étais assuré que mes péchés étaient pardonnés ; pourtant je ne pouvais pas contrôler mes pensées errantes de manière à retenir quelques expressions opposées à mon meilleur jugement. J'étais par permission sous l'influence du Malin. La tentation fut adoucie par la prière et la Parole de Dieu : la foi y était dans son intégrité, mais la confiance et l'amour semblaient avoir disparu. »

Après la description d'un terrible conflit qu'il eut en songe avec un serpent, qui se métamorphosa en chien, Swédenborg ajoute : « On peut voir par là la nature de la tentation et, d'autre part, la grandeur de la grâce de Dieu par le mérite du Christ

et par l'opération de l'Esprit saint, auxquels soit la gloire d'éternité en éternité ! Je fus subitement frappé de cette idée : combien grande est la grâce du Seigneur, qui nous impute et nous approprie notre résistance dans la tentation. Pourtant c'est la pure grâce de Dieu, c'est son œuvre et non la nôtre ; il passe par dessus notre faiblesse qui s'y mélange, bien qu'elle doive être multiple. Je pensai également à la grande gloire que le Seigneur dispense après une courte période de tribulation.... Plus tard je m'éveillai et me rendormis plusieurs fois. Tout arriva en réponse à mes pensées, mais de telle sorte qu'en chaque chose il y avait tant de vie et de gloire que je ne puis en faire aucune description ; car tout y était céleste, clair pour moi en ce moment-là, mais ensuite inexprimable. Bref j'étais dans le Ciel, et j'entendais des paroles qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer avec la vie qui y était inhérente, ni avec la gloire et l'intime délice qui en résultaient. En outre, tandis que je restais éveillé, j'étais dans une céleste extase qui est également indescriptible.... Louange, honneur et gloire au Très Haut ! Son nom soit sanctifié ! Saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ! »

Ainsi « j'appris par expérience la signification de tout cela : je ne devais pas aimer les anges plus que Dieu ; car ils avaient failli renverser tout l'ouvrage. En comparaison de notre Seigneur nous ne devons faire aucune attention à eux, j'entends à eux quant à l'aide qu'ils peuvent nous donner, puisque leur amour est bien inférieur au sien. Par quelques

rayons de lumière projetés en mon âme, je compris que le plus grand bonheur serait de devenir un martyr. En effet, en considérant la grâce indicible combinée avec l'amour de Dieu, je sentis s'allumer en moi le désir de subir cette torture, qui n'est rien au prix des tourments éternels; et je pensai que le moins que nous puissions faire, c'est d'offrir notre vie.... Cela se passa dans la nuit entre le dimanche et le lundi de Pâques. »

Il écrit à la date des deux jours suivants : « J'eus dans la soirée une autre espèce de tentation.... Pendant que je lisais les miracles de Dieu accomplis par Moïse, il me sembla que quelque chose de ma propre intelligence s'y mélangeait, de sorte que je n'étais pas en état d'avoir une foi aussi robuste que je l'aurais dû. Je croyais et pourtant je ne croyais pas. Je compris pourquoi Dieu et les anges apparurent à des bergers et non à un philosophe. Celui-ci permettrait à son intelligence d'entrer en scène, et elle l'amènerait à demander pourquoi Dieu se servit du vent pour rassembler les sauterelles; pourquoi il endurcit le cœur de Pharaon au lieu d'agir directement, et d'autres choses semblables. Ces pensées eurent pour effet que ma foi ne demeura pas ferme. En ce moment je regardai le feu et me dis : « Dans ce cas, je ne devrais pas croire non plus que le feu existe; car les sens externes sont plus trompeurs que les paroles de Dieu, qui sont la vérité même. Je devrais donc croire à ces paroles plutôt qu'à moi-même. Ces pensées et d'autres du même genre m'occupèrent une heure ou une heure et demie.

J'avais à faire en mon esprit avec le Tentateur. »

« Je dois observer que le même jour, étant allé à Delft, j'obtins la grâce d'être engagé dans de profondes réflexions spéciales, mes pensées étant plus profondes et plus belles qu'elles n'avaient jamais été précédemment. C'était l'œuvre de l'Esprit qui avait été avec moi.

» A dix heures je me mis au lit, et un peu plus d'une demi-heure après j'entendis sous ma tête un bruit. Je pensai alors que le Tentateur était parti. Je fus aussitôt saisi d'un tremblement qui, commençant par la tête, affecta puissamment tout mon corps ; il était accompagné d'un certain son. Cela se répéta plusieurs fois. Je sentis que quelque chose de saint était descendu sur moi. Je m'endormis alors, et, à minuit ou un peu plus tard, un tremblement des plus violents me secoua de la tête aux pieds, avec un bruit pareil à celui de plusieurs vents déchaînés. A ce bruit, impossible à décrire, je fus renversé sur mon visage ; au moment même je m'éveillai tout à fait et me rendis compte que j'avais été jeté à terre. Je me demandai avec surprise ce que tout cela signifiait, et me mis à parler comme étant à l'état de veille. Je remarquai néanmoins que les paroles suivantes étaient placées dans ma bouche : « Tout-puissant Jésus-Christ, toi qui dans ta grande miséricorde daignes t'approcher d'un aussi grand pécheur, rends-moi digne de cette grâce ! » Tandis que je priais les mains levées vers le ciel, une main vint presser fortement les miennes. Je poursuivis ma prière, disant : « O toi qui as promis de recevoir par compas-

sion tous les pécheurs, tu ne peux autrement que de tenir ta parole. » Je me couchai sur son sein et le regardai face à face. Sa figure avait une inexprimable expression de sainteté; elle était en même temps souriante, et je crois véritablement qu'il devait avoir cette apparence durant sa vie sur la terre. »

« Je pensai : Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce le Christ, le Fils de Dieu, que j'ai vu ? Mais je serais coupable d'en douter ! Toutefois, comme il nous est commandé d'éprouver les esprits, je réfléchis à tous ces faits. Je perçus alors que, pendant toute cette nuit, j'avais été purifié, enveloppé et préservé par le Saint-Esprit, et ainsi préparé pour ce but... J'en conclus que c'était le Fils de Dieu qui était descendu lui-même avec un pareil bruit, par lequel j'ai été prosterné sur le sol.... Je demandai grâce parce que j'avais si longtemps entretenu des doutes à ce sujet, et parce qu'il m'était venu à l'esprit de demander un miracle, ce qu'à présent je ne trouvais point convenable. Là-dessus je me mis à prier, demandant simplement la grâce, — je ne pouvais pas demander davantage ; — mais ensuite j'ajoutai quelque chose à cette prière, et je demandai de recevoir l'amour, ce qui est l'œuvre de Jésus-Christ et non la mienne. »

« J'ai appris au moins ceci quant aux choses spirituelles : c'est qu'il n'y a rien à faire que de s'humilier soi-même, et en toute humilité de ne désirer rien que la grâce de Dieu. Je me suis efforcé par moi-même d'obtenir l'amour ; mais c'est de la présomption....

J'eus à demander pardon par la plus humble prière avant que ma conscience fût apaisée. Le Saint-Esprit m'a enseigné tout cela, mais dans ma faible intelligence je passais par-dessus l'humilité, qui est pourtant la base de tout. »

Parlant d'une autre lutte intérieure, il écrit : « L'infestation fut si forte que, si la grâce de Dieu n'eût été plus forte encore, j'aurais dû soit succomber, soit devenir fou. Pendant ce temps je fus incapable de diriger mes pensées vers la contemplation du Christ, que j'avais vu dans ce court moment. L'action de l'Esprit et son pouvoir m'affectèrent à tel point que j'en perdis presque l'usage de mes sens... Je ne puis comparer cela qu'aux deux plateaux d'une balance, dans l'un desquels est notre volonté propre avec notre nature pécheresse, dans l'autre la puissance de Dieu. Notre Seigneur les dispose de telle sorte qu'ils sont en équilibre ; aussitôt donc que ce plateau-ci descend, il le relève. Notre propre volonté est incapable de le faire, car elle abaisse le plateau, étant opposée à la puissance de l'Esprit, loin de lui apporter sa coopération. Par conséquent, c'est entièrement l'œuvre de notre Seigneur.... La seule chose à faire dans cet état, — je l'ai reconnu, — c'est de confesser notre propre indignité et la grâce infinie de Dieu. »

* * *

« Cette dernière tentation fut plus sévère que la première, car elle pénétra jusqu'au fond de mon âme ; et, pour y résister, je reçus une plus fort évi-

dence de l'Esprit, aussi par moments je transpirais. Ce qui s'élevait alors dans mon esprit n'eut plus pour effet de me condamner, car j'avais la pleine assurance d'être pardonné; mais il s'éleva dans mon cœur le désir de m'excuser et de m'affranchir moi-même. Très souvent je fondis en larmes, non de chagrin, mais de joie intime de ce que notre Seigneur daignait être aussi miséricordieux envers un si indigne pécheur. La somme de tout me parut être que la seule chose nécessaire consiste à se rejeter en toute humilité sur la grâce de Dieu, à reconnaître son indignité personnelle, et à remercier Dieu humblement de sa grâce. »

« Je trouvais que j'étais plus indigne que d'autres, et même le plus grand des pécheurs, pour la raison suivante. Notre Seigneur m'a accordé de pénétrer par la pensée dans certains domaines plus profondément que beaucoup d'autres ne le font; et la source même du péché est dans les pensées que j'exécute, en sorte que mes péchés ont, de ce fait, une fondation plus profonde que ceux de beaucoup d'autres. J'ai reconnu par là que mon indignité et mes péchés sont plus graves que ceux des autres hommes. »

Un matin, il entendit distinctement ces mots :
« Tout est grâce. »

« Enfin, dit-il, il me fut accordé de recevoir la foi sans raisonner à son sujet.... La foi m'apparut comme étant bien au-dessus des pensées de mon intelligence. Alors seulement je trouvais la paix : Dieu veuille m'y affermir ! Car elle est son ouvrage, et d'autant moins le mien que mes pensées, jusqu'aux

meilleures, ralentissent plus qu'elles ne font avancer.... C'est donc un état plus élevé, — je me demande si ce n'est pas le plus élevé, — quand, par un effet de la grâce, l'homme ne mêle plus son intelligence avec sa foi.... Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! »

Je sais par expérience « combien il est difficile pour les savants d'arriver à une foi pareille, et par conséquent de se dominer au point de pouvoir sourire d'eux-mêmes ; car le culte que nous rendons à notre propre intelligence doit tout d'abord être aboli et renversé, ce qui est l'œuvre de Dieu et non de l'homme. C'est aussi l'œuvre de Dieu que l'homme persévère dans cet état. De cette façon la foi est séparée de notre intelligence et réside au-dessus d'elle. Cette foi-là est pure ; l'autre, mélangée avec notre intelligence, est impure. »

Un matin, en s'éveillant, il fut assailli par des doutes et, découragé, songeait (il était en voyage) à retourner en Suède. « Cependant, dit-il, je pris courage et je perçus que j'étais venu là pour faire ce qui valait le mieux, et que j'avais reçu un talent pour l'avancement de la gloire de Dieu. Je vis que tout avait concouru à ce but ; que l'Esprit avait été avec moi depuis ma jeunesse précisément dans cette intention ; en conséquence je sentis que je serais indigne de vivre si je ne poursuivais pas ma course en droite ligne. Je souris alors des autres pensées qui pouvaient me séduire, ainsi du luxe, de la richesse et des distinctions que j'avais recherchées. Je compris que toutes ces choses ne sont que vanité, et je décou-

vril que celui qui vit content sans elles est plus heureux que celui qui les possède. ... Je remarquai, en outre, que la foi est une ferme confiance qui est reçue de Dieu, et qui néanmoins consiste en ce que chacun agisse, conformément à son talent, de manière à faire du bien à son prochain, et cela de plus en plus. »

Des rêves de chiens sauvages, de dragon ailé et d'autres monstres alternaient encore avec des états de paix et de joie. « C'étaient, dit-il, mes infestations et la lutte avec les pensées que j'avais vaincues. Il me sembla que les mots *interiorescit* et *integratur* étaient prononcés (il devient intérieur ; sa guérison ou son renouvellement s'opère). »

Je compris aussi « que je dois employer le temps qui me reste à écrire sur des sujets élevés et non sur les choses mondaines, qui sont beaucoup plus basses ; oui, je dois écrire sur ce qui concerne Christ, le centre même de tout ce qui existe. Que Dieu soit assez bon pour m'éclairer sur mon devoir, car je suis encore dans une certaine obscurité quant à la direction que je dois choisir. »

Quant à l'essentiel, il est heureusement au clair. « Voici, dit-il, le résumé de tout : 1° Nous ne pouvons être sauvés que par la grâce. 2° Il n'y a de grâce qu'en Jésus-Christ, qui est le siège de la grâce. 3° L'amour de Dieu en Christ procure le salut. 4° L'homme se laisse alors conduire par l'Esprit de Jésus. 5° Tout ce qui provient de nous-mêmes est mort, n'est que péché et mérite l'éternelle damna-

tion. 6° Car le bien ne peut découler d'aucune autre source que du Seigneur. »

« Au moment du réveil j'eus une vision : je vis devant moi beaucoup d'or ; l'air en était rempli. Cela montre que le Seigneur, qui dispose de toutes choses, me donne en fait de biens spirituels et terrestres tout ce dont j'ai besoin, pourvu que comme un enfant je me décharge sur lui de tout souci. »

Swédenborg pourchassait dans son cœur l'égoïsme sous toutes ses formes et jusqu'à ses derniers retranchements. Cette tendance coupable qu'il découvrait en lui-même, il l'appelait le « péché héréditaire, » la « racine d'Adam, » la « pomme pernicieuse qui n'a pas encore été transformée, » et il soupirait en disant : « Oui, il reste en moi un nombre infini d'autres racines de péché. »

Il arriva pourtant à la victoire. « Hier, dans la nuit, écrit-il, les plantes de mes pieds m'ont apparu toutes blanches. Cela signifie que mes péchés ont été pardonnés. »

« J'ai pris pour motto : « La volonté de Dieu soit faite ; je suis à toi et non à moi.... » Je t'en prie, ô Dieu tout-puissant, veuille m'accorder la grâce d'être à toi, non à moi ; c'est le privilège de Dieu, non pas le mien, de parler ainsi. Je te supplie de m'accorder la grâce de t'appartenir, et de ne pas être abandonné à moi-même. »

Swédenborg est descendu au fond de l'abîme et il en est remonté. D'homme plus ou moins naturel encore il est devenu homme spirituel. La psychologie contemporaine se met à étudier des cas de conversion ; le professeur Frommel s'occupait de cet examen. Or aucune conversion ne me paraît aussi digne d'attention que celle de Swédenborg ; aucune n'est racontée d'une manière aussi suivie, avec autant de détails exacts et sincères, notés immédiatement par celui dont la vie entière va être transformée, glorifiée. Par une dispensation particulière de la Providence, ce renouvellement intérieur est accordé à l'homme le plus capable de l'analyser, d'en comprendre la nécessité, la nature et les résultats, et de les faire comprendre à d'autres. C'est un observateur soumis aux méthodes les plus rigoureuses, un psychologue qui se fonde sur une science universelle, un philosophe qui a écrit un traité sur les songes, qui exposera aussi sa théorie sur les visions et les extases : il faudrait être bien hardi pour l'accuser de superstition. Au surplus le ton sérieux, humble, ému avec lequel il conte — pour lui seul, ne l'oublions pas — ses expériences d'ordre intime, comme les idées si chrétiennes, si sublimes parfois, qu'il exprime dans son *Journal spirituel*, ne laissent aucun doute sur la profondeur et la valeur extraordinaires de l'œuvre qui s'accomplit alors dans l'âme de Swédenborg.

Ce n'est pas la conversion d'un ivrogne, d'un débauché, ou même d'un mondain, qui se tourne pour la première fois vers l'Évangile et accepte résolu-

ment la loi du Christ, mais en gros seulement, en conservant beaucoup d'erreurs et de défauts qui sont en contradiction avec elle. C'est un des meilleurs chrétiens du XVIII^e siècle qui, reconnaissant tout ce qui lui manque pour être digne de son Maître, passe par une *seconde conversion* et entre dans les rangs des chrétiens conséquents, spirituels, mûrs ou « parfaits », comme les appelait saint Paul : catégorie trop restreinte, que l'on se contente d'admirer — quand on ne l'accuse pas d'exagération — au lieu de l'imiter et de s'efforcer d'y parvenir. Cette purification si radicale et si scrupuleuse se maintiendra-t-elle ? Swédenborg se montrera-t-il beaucoup plus chrétien qu'il ne l'a été jusqu'ici ? Sera-t-il aussi grand dans sa phase religieuse qu'il l'a été dans sa phase scientifique ? Je ne veux pas vous le dire d'avance ; je préfère vous mettre en état de le décider vous-mêmes.

* * *

La crise mentale qui vient de nous occuper dura de 1743 à 1745 ; nous la rattachons à la période scientifique, car, pendant ces deux années, Swédenborg continua ses publications précédentes, mais il imprima également plusieurs ouvrages dénotant ses nouvelles préoccupations et préludeant à sa période religieuse : *Le Culte et l'Amour de Dieu*, *L'Histoire de la Création d'après Moïse*, sans parler d'un manuscrit, qui fut publié plus tard, sur *La prochaine venue du Messie*.

Deux visions décisives marquent le commencement de sa carrière de Prophète du Nord. C'était au

milieu d'avril 1745. Je tire ce récit, en le traduisant exactement, d'un Mémoire laissé par son ami Ch. Robsahm, directeur de la Banque de Suède. Robsahm lui ayant demandé comment et quand il avait reçu le don de voir et d'entendre ce qui se passait dans le monde invisible, Swédenborg répondit :

« J'étais à Londres, et je dînais seul, un peu tard, dans une pension ; j'y occupais une chambre où je pouvais, comme je l'entendais, poursuivre l'étude des sciences naturelles. Ayant faim, je mangeais de grand appétit. A la fin du repas, je remarquai qu'une vapeur, pour ainsi dire, obscurcissait ma vue, et les murs de ma chambre apparurent couverts de reptiles effroyables, tels que serpents, crapauds, etc. Je fus rempli d'étonnement, mais je conservai le complet usage de mes sens et de mes pensées.

» Quand les ténèbres eurent atteint leur point culminant, elles se dissipèrent tout à coup. Je perçus alors un homme assis dans le coin de ma chambre. Me croyant tout à fait seul, je fus terrifié lorsqu'il me parla et me dit : « Ne mange pas tant ! » Le nuage descendit encore une fois sur ma vue, et, quand il disparut, je me trouvai seul dans la pièce. Cet événement inattendu hâta mon retour chez moi. Je ne mentionnai pas le fait aux gens de la maison ; cependant j'y réfléchis beaucoup, et je pensai que c'était le résultat de causes accidentelles ou que cela provenait de mon état physique à ce moment-là. Je rentrai chez moi ; mais la nuit suivante le même

homme apparut de rechef. Et voici ce qu'il dit : « Je suis le Seigneur, le Créateur et le Rédempteur du monde. Je t'ai choisi pour exposer aux hommes le sens spirituel de la Parole sainte. Je t'enseignerai ce que tu dois écrire. » Cette même nuit furent ouverts à ma perception les Cieux et les Enfers, où je vis beaucoup de gens de toutes les conditions que j'avais connus.

» A dater de ce jour, j'abandonnai toute érudition purement mondaine et je n'étudiai plus que les choses spirituelles, conformément à ce que le Seigneur me commandait d'écrire. Journallement il ouvrit les yeux de mon esprit pour que je visse ce qui se faisait dans l'autre monde, et me donna de m'entretenir avec les anges et les esprits en étant parfaitement éveillé. »

A propos de cette seconde apparition, Swédenborg dit ailleurs : « Cette fois je ne fus pas du tout effrayé, et la lumière dont il était environné, quoique brillante et resplendissante, ne produisit sur mes yeux aucune impression pénible. Il était vêtu de pourpre, et la vision dura tout un quart d'heure. »

* * *

Enfants du xx^e siècle, accoutumés à porter sur toute chose le scapel de la critique, nous écoutons les récits de ce genre avec un sourire d'incrédulité. Cependant nous répétons avec Shakespeare : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie. » Les visions abondent dans l'Ancien Testament et même dans le Nouveau ; or

peu de gens osent prétendre que tout cela n'est que mensonge ou superstition. Avant Swédenborg il y eut des mystiques, des visionnaires. Son biographe français ne le considère pas comme unique du fait de ses rapports avec les esprits. Antoinette Bourignon, M^{me} Guyon, Pordage et Jane Leade eurent avant lui des visions et des extases ; l'abbé Fournier en eut après. Même Descartes, le grand démolisseur, dès 1619, vit des choses surnaturelles et entendit une voix du ciel qui lui promettait de lui enseigner le vrai chemin de la science. De nos jours, un des rationalistes les plus hardis et les plus conséquents, Edmond Scherer, eut aussi son apparition. A plus forte raison Matter peut-il dire : « Depuis que Jacques Bœhme avait eu ses trois visites, tout théosophe un peu hors ligne eut les siennes. »

Ajoutons que, depuis le milieu du siècle dernier, un certain mysticisme s'est répandu partout. Le nombre des spirites est devenu considérable. Des journaux, des revues, de gros et savants volumes, ont été consacrés à la télépathie, à la magie, au surnaturel, aux relations mystérieuses des deux mondes¹. Des professeurs de philosophie, W. James, Flournoy, Claparède, s'occupent avec prédilection d'occultisme. Nous sommes donc moins mal disposés à l'égard de la théosophie de Swédenborg qu'on ne l'eût été il y a cinquante ans. Il n'en reste pas moins que nous avons besoin de preuves pour admettre

¹ La théosophie orientale, importée en Occident par M^{me} Blavatski, enseignée et pratiquée aujourd'hui par M^{me} Besant et le D^r Steiner, révèle des forces inconnues qu'elle croit pouvoir maîtriser.

sans sourciller des récits invraisemblables, qui tranchent avec les expériences de notre vie journalière et même avec celles des chrétiens les plus distingués.

* * *

Sans examiner pour le moment l'authenticité des deux apparitions de Londres, je me borne à quelques observations essentielles.

1° Il n'est pas sûr, d'après Swédenborg lui-même, que l'« homme » de la première vision fût « le même » que celui de la seconde. Ce dernier peut d'ailleurs avoir été, comme le premier, un simple ange ; car, d'après *Le Ciel et l'Enfer* et d'après la Bible, le Seigneur choisit parfois un de ses anges pour mettre en lui « son nom » et en faire le représentant de sa divine personnalité.

2° L'auguste apparition exprime très clairement, sans nulle forme dogmatique, les deux doctrines fondamentales de la théologie nouvelle : *a*) l'identité du Christ et de Dieu, du Rédempteur et du Créateur, en opposition avec le trithéisme populaire ; *b*) l'existence d'un sens *interne* ou *spirituel* dans la Bible, sous le sens littéral, seul reconnu par les autorités scientifiques et ecclésiastiques du protestantisme.

3° L'injonction prosaïque et familière : « Ne mange pas tant ! » prouve avant tout la sincérité, la simplicité de celui auquel elle s'adresse. Il ne songe point à poser devant la galerie, à se faire passer pour un être presque immatériel ; il ne craint pas qu'on l'accuse d'être un mangeur et un buveur. Ce commandement, qui est un reproche, nous montre que

Swédenborg, en dépit de sa purification avancée, attachait encore trop d'importance à la satisfaction de ses appétits naturels, et avait une dernière victoire à remporter de ce côté-là. D'autre part, il semble avoir entendu cet ordre de deux manières, selon la lettre et selon l'esprit. Aussi bien que le corps, l'intelligence a son appétit et peut se nourrir avec excès. Jusqu'à cinquante-sept ans Swédenborg a énormément lu, étudié : il importe maintenant qu'il renonce à s'alimenter des idées et des expériences d'autrui. En effet, il se sèvre absolument des ouvrages scientifiques ; il prend même la résolution de ne lire ni les commentaires bibliques, dont se nourrissait Pascal, ni les dogmaticiens et les faiseurs de système, ni les théosophes tels que Bœhme, se rendant compte que ces lectures ne pourraient que l'embrouiller. Le Seigneur, auquel il s'est consacré tout entier, doit seul l'illuminer, lui expliquer sa divine Parole, lui en faire tirer les doctrines qu'elle renferme, le rendre capable de réunir ces doctrines en système logique et complet, en un mot le conduire dans toute la vérité. Désormais nous voyons Swédenborg, laissant de côté tous les livres humains, se plonger tout entier dans l'étude et la méditation de l'Écriture Sainte. Pour la comprendre plus à fond, il rafraîchit son grec, apprend l'hébreu, à un âge où la plupart de nos pasteurs ont oublié le peu qu'ils ont appris de cette langue difficile, et s'initie à la science des correspondances.

4^o Il reçoit une mission personnelle, aussi haute qu'inattendue. Il est élu pour dévoiler aux hommes

le sens spirituel des saintes Ecritures, et le Seigneur promet de lui montrer lui-même ce qu'il doit écrire à ce sujet.

Swédenborg accepte cette mission sacrée, dont l'accomplissement remplira les vingt-sept années qu'il lui reste à vivre ici-bas.

* * *

Les visions que je viens de raconter et la faculté accordée à Swédenborg de vivre en relation consciente avec les habitants du monde invisible semblent avoir pour base physiologique une *double vue*, qui passe pour assez fréquente chez les montagnards écossais.

* * *

L'incendie de Stockholm.

Un exemple frappant de cette clairvoyance est ce qui se passa lors d'un grand incendie à Stockholm. « Le fait suivant, dit le philosophe Kant, me paraît avoir entre tous la plus grande force démonstrative, et certainement il coupe court à tous les doutes imaginables. » Je continue à traduire textuellement : « C'était en 1756¹. Vers la fin de septembre, un samedi à 4 heures après midi, M. de Swédenborg, revenant d'Angleterre, prit terre à Gothenbourg. M. William Castel l'invita chez lui en même temps qu'une société de quinze personnes. Le soir à 6 h. M. de Swédenborg, qui était sorti, rentra pâle et consterné dans le salon. Il dit qu'un dangereux in-

¹ Cette date est inexacte. Il s'agit du 19 juillet 1759.

incendie venait d'éclater à Stockholm, au Södermalm, et que le feu s'étendait rapidement. Or Gothenbourg est situé à cinquante milles (allemands, ou lieues) de Stockholm¹. Il était inquiet et sortit plusieurs fois. Il dit que la maison d'un de ses amis, qu'il nomma, était déjà réduite en cendres, et que sa propre demeure était en péril. A 8 heures, après être sorti de nouveau, il s'écria tout joyeux : « Dieu soit loué ! L'incendie s'est éteint à trois portes de ma maison ! »

« Cette nouvelle agita profondément toute la ville, en particulier la société, et on la communiqua le soir même au gouverneur. Swédenborg fut appelé par celui-ci le dimanche matin. Le gouverneur lui demanda ce qui en était. Swédenborg décrivit exactement l'incendie, comment il avait commencé, comment il avait cessé, et le temps de sa durée. Le même jour le récit en courut par la ville entière, où, comme le gouverneur s'en était occupé, elle causa une émotion beaucoup plus grande encore ; car beaucoup de gens avaient de l'inquiétude soit pour leurs biens, soit pour leurs amis. Le lundi soir arriva à Gothenbourg une estafette que la Chambre des négociants de Stockholm avait expédiée pendant l'incendie. Dans les lettres qu'elle apportait, l'incendie était décrit comme nous venons de le raconter. Le mardi matin un courrier royal se présenta chez le

¹ D'après Bouillet, cette distance est de quatre cents kilomètres ou de cent lieues. Ajoutons que le Södermalm est le quartier méridional de la capitale ; c'est là que Swédenborg avait sa modeste habitation et son beau jardin.

gouverneur avec le rapport concernant l'incendie, les pertes qui en étaient résultées et les maisons qu'il avait atteintes. Il n'y avait pas la moindre différence entre ces indications et celles que Swédenborg avait données à l'heure même ; car l'incendie avait été éteint à 8 heures.

» Que peut-on alléguer — c'est toujours Kant qui parle — contre la crédibilité de cet événement ? L'ami qui m'écrit cela a tout examiné non seulement à Stockholm, mais, il y a deux mois à peu près, à Gothenbourg même, où il connaît fort bien les familles les plus considérables, et où il a pu se faire parfaitement renseigner par une ville entière, d'autant plus que, vu le peu de temps qui s'est écoulé depuis 1756¹, la plupart des témoins oculaires sont encore vivants. »

Ainsi Kant, le prince des critiques, croit à la réalité de ce fait extraordinaire. Quatre ans plus tard, dans une lettre à une des femmes les plus éclairées du XVIII^e siècle², il n'a rien à y objecter. Si plus tard il a changé d'opinion sous l'influence de ses théories rationalistes et attaqué Swédenborg, en même temps que la métaphysique, dans une brochure nuageuse, nous n'avons pas lieu de nous y arrêter. Ecoutez plutôt un auteur contemporain qui a beaucoup étudié l'occultisme, M. Edouard Schuré dans *Les Grands Initiés* : « On peut discuter sur la réalité objective des visions de Swédenborg, mais on

¹ Ou plutôt depuis 1759.

² M^{lle} Charlotte de Knobloch, qui devint, en 1763 ou 1764, M^{me} la baronne de Klingshorn.

ne peut douter de sa seconde vue, attestée par une multitude de faits. »

De nos jours sans doute la clairvoyance ne rencontre plus guère d'incrédules, et la plupart d'entre nous auraient des histoires de ce genre à conter. Mais aucun de ces phénomènes n'a eu tout de suite un si grand retentissement que l'incendie de Stockholm vu de Gothenbourg par Swédenborg. Cet exemple de double vue dans le domaine physique, Swédenborg lui-même ne le regardait pas comme important au prix de la faculté qu'il avait reçue de communiquer librement avec les anges et les esprits. Cette faculté même, il ne la considérait pas comme miraculeuse ; car, selon lui, il ne se fait plus de miracles. Il y voyait simplement le retour à l'état primitif et normal de l'humanité, l'ouverture des yeux et des oreilles de l'esprit, des sens spirituels qui, vu notre déchéance, demeurent en général latents sous nos sens corporels. Il nous donne ainsi l'explication du merveilleux qui tient une si grande place dans la dernière phase de sa carrière, de ce merveilleux qui est encore et sera toujours un problème insoluble, quand on n'accepte pas ses enseignements, si originaux et si rationnels, sur Dieu, sur l'homme et sur l'univers.

QUATRIÈME LEÇON

Phase théosophique. Démission et désintéressement de Swédenborg. Ce qui le distingue des autres docteurs chrétiens. Raisons de ce privilège. Faits surnaturels. La quittance de Mme de Marteville. Le secret de la reine Louise-Ulrique. *Tablettes et Journal spirituel*. Dialogues des morts. Le monde suprasensible. Rétablissement d'un séjour intermédiaire. Résurrection immédiate. Importance décisive de la vie présente. Les anges sont des hommes glorifiés. Rapport et divergences entre les deux mondes. Le Très grand Homme. Les trois Cieux. L'Enfer. Quatre classes de livres écrits pendant cette période.

Nous avons vu la phase théosophique de Swédenborg commencer en 1745 par les visions de Londres ; elle dura vingt-sept ans et ne se termina qu'à son décès. Il conserva pourtant presque deux années ses fonctions d'assesseur au Collège des Mines, sauf à vouer une partie de son temps à ses nouvelles études et à se faire donner les congés nécessaires. En effet, d'un côté il rafraîchit son grec et apprit l'hébreu, afin de sonder nos livres saints dans les langues originales, et se mit tout de suite à l'exégèse de l'Ancien Testament (livres historiques et quelques prophètes) ; de l'autre, comme jadis, il fit de fréquentes absences pour l'impression de ses ouvrages.

En juin 1747 ses collègues prièrent le roi de l'élever au rang de Conseiller, preuve que son commerce

avec les esprits ne l'avait pas compromis à leurs yeux ; mais, au lieu de se joindre à leur requête, Swédenborg écrivit à Frédéric I^{er} qu'il croyait devoir renoncer à son office et qu'il demandait à en être déchargé. Le décret royal qui acceptait sa démission lui accorda, « en signe de satisfaction pour ses longs et loyaux services, » une pension égale à ce qu'il avait reçu pendant ses derniers voyages scientifiques, c'est-à-dire la moitié de ses appointements. Cette retraite, s'ajoutant à ce qu'il possédait déjà par héritage, lui assura dès lors une large indépendance. Rappelons que, dans sa carrière publique, il n'avait rien demandé à l'Etat pour ses frais de déplacement et de publication. En donnant sa démission, il exprima d'ailleurs le désir de ne recevoir « aucune addition de titre ni de rang ; bien que, observe le chevalier Sandel dans son *Eloge*, ce soient des choses qui sont en général non pas repoussées, mais avidement recherchées, et auxquelles on tient autant qu'à l'acquisition des richesses. » Swédenborg avait assez pour vivre simplement, selon sa position sociale, et s'acquitter de la mission divine qui lui était conférée : il ne souhaitait pas davantage. Et il est encourageant de noter que ce fut le gouvernement de la Suède qui fit une partie des frais de cette mission.

* * *

Ce qui distingue Swédenborg de tous les théologiens catholiques ou protestants, et même de tous les docteurs chrétiens depuis les apôtres, c'est la faculté de voir les anges et les esprits et de converser avec

eux. « Ses yeux furent ouverts, » et son anthropologie nous explique cette expression. Notre esprit est notre vrai *moi*; nous sommes un être spirituel avant tout, mais cet être est temporairement revêtu d'un corps naturel afin de pouvoir communiquer avec le monde matériel qui nous entoure. Cependant notre esprit est également organisé, il forme un corps spirituel qui a des yeux, des oreilles, des sens en un mot, comme notre corps matériel. Ce sont les yeux du corps spirituel, ce sont de même les oreilles spirituelles, ce sont ces sens intérieurs qui ont été ouverts chez les prophètes, chez le Christ et ses apôtres, beaucoup plus tard chez Swédenborg. Voilà du moins comment il explique un phénomène d'ailleurs incompréhensible, et cette explication concorde parfaitement avec la Bible. Par une grâce très exceptionnelle, Swédenborg a été capable de vivre pendant vingt-sept années consécutives en relations conscientes avec les habitants de l'au-delà. Il les a vus et entendus comme ils se voient et s'entendent entre eux. Il a reçu leurs visites et visité leur domaine. En un mot, il a vécu en même temps dans les deux mondes, celui de la matière et celui de l'esprit. Sans passer par la mort il a, pour ainsi dire, exploré l'univers invisible, dont nous savons si peu et qui nous intéresse si fort, et il raconte, souvent en détail, ce dont il a été témoin dans ces voyages d'un genre si nouveau.

Pourquoi a-t-il eu ce privilège, — qui dépasse de beaucoup celui de Pierre, de Paul, de Jean même, l'auteur de l'Apocalypse ? Selon lui, c'est pour qu'il

démontre l'existence du Ciel, de l'Enfer, du Monde des esprits, de la rétribution, de la résurrection et de la vie éternelle dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, c'est-à-dire dans une des époques les plus incrédules et les plus mondaines. — C'était le temps de Frédéric II, de Voltaire, de l'Encyclopédie ; ce siècle allait finir par la Révolution française qui abolit le culte chrétien et célébra, à Notre-Dame, celui de la Raison. La présence d'un Voyant dans les hautes sphères de la science, de la philosophie et de la hiérarchie sociale semble avoir été jugée nécessaire par la Providence pour éveiller en un pareil moment la foi aux réalités invisibles.

Du reste, cette ouverture des sens spirituels légitime toute sa théologie, à laquelle elle est intimement liée. La religion, telle qu'il l'a comprise, est une religion de l'esprit, en contraste avec la religion naturalisée ou matérialisée des Eglises catholiques et protestantes d'alors.

Remarquons enfin que Swédenborg n'aurait pas obtenu ce don presque unique, s'il n'était déjà parvenu à un rare degré de sanctification, de spiritualité. Il fait lui-même l'expérience qu'il est moins capable d'accomplir son œuvre quand il fixe son attention sur ses affaires d'argent, ses vêtements, les choses d'en bas, quelles qu'elles soient. Dans la mesure où, pénétrant dans son intimité, nous sentons combien il surpassait en pureté et en noblesse d'âme les chrétiens, même distingués, de notre connaissance, dans cette exacte mesure nous trouvons moins étonnante la faculté — apostolique et pro-

phétique — qui lui fut accordée pendant la dernière période du temps qu'il passa sur la terre.

* * *

Parmi les faits qui attirèrent l'attention générale sur ce don surnaturel, deux méritent particulièrement d'être rapportés : La quittance de M^{me} de Marteville. Le secret de la reine Louise-Ulrique.

* * *

La quittance de M^{me} de Marteville. — Le second fait extraordinaire raconté par Kant, et reproduit ensuite avec toute sorte de variantes et d'embellissements, paraît s'être passé comme suit. La lettre que je vais citer est du général d'Eiben, second mari de M^{me} de Marteville, dont le premier avait été ambassadeur de Hollande auprès de la cour de Suède ; elle était adressée à un pasteur suédois, qui demandait des éclaircissements sur l'histoire de la quittance.

« Environ une année après la mort de M. de Marteville, ma femme eut l'idée de faire visite au fameux baron Swédenborg¹, qui était alors son voisin à Stockholm, afin d'apprendre à connaître une si rare merveille du genre humain. Elle communiqua ses sentiments de curiosité à plusieurs dames de ses amies, et la *partie* fut convenue pour un certain jour. Ces dames furent toutes admises. Swédenborg

¹ Nous avons vu que notre héros n'était point *baron*, pas plus qu'il ne s'appelait *de Swédenborg*, son nouveau nom étant déjà une forme noble de l'ancien nom de sa famille, Swedberg.

les reçut dans un fort beau jardin et un magnifique salon, qui était voûté et muni, au milieu du toit, d'une fenêtre par laquelle, à ce qu'il affirmait, il avait coutume de s'entretenir avec ses amis les *esprits*. Entre autres propos, ma femme lui demanda s'il n'avait pas connu M. de Marteville. Il répondit que non, ayant été retenu à Londres pendant que ce seigneur était ministre de Hollande à Stockholm. Je dois dire, en passant, que l'histoire des vingt-cinq mille florins de Hollande est parfaitement exacte, en ce sens que cette somme avait été réclamée à ma femme, qui n'avait pas de reçu à présenter. Toutefois cette circonstance ne fut pas mentionnée à cette occasion. Il s'agissait d'un service de table en argent acheté à un orfèvre. Homme d'ordre dans ses affaires, M. de Marteville devait avoir réglé cette dette ; sa veuve en était sûre, mais n'en avait pas la preuve. Elle était d'autant plus émue de cette réclamation tardive qu'elle se voyait à peu près ruinée, si elle était forcée de payer cette somme.

» Huit jours après, — continue le général, — feu M. de Marteville apparut en songe à mon épouse et lui indiqua un endroit particulier dans une cassette anglaise, où elle devait trouver non seulement la quittance, mais encore une épingle à cheveux garnie de vingt brillants qu'on croyait définitivement perdue. Cela se passait à deux heures environ du matin. Pleine de joie, ma femme se leva et trouva ces objets à la place désignée. Elle retourna se coucher et dormit jusqu'à neuf heures. Vers onze heures le baron Swédenborg fut annoncé. Avant que ma

femme eût eu le temps de parler, il lui raconta que, la nuit précédente, il avait vu plusieurs esprits, entre autres M. de Marteville. Il désirait s'entretenir avec celui-ci ; mais M. de Marteville s'excusa par la raison qu'il avait à révéler à sa femme une chose importante. Il devait ensuite quitter la société à laquelle il avait appartenu durant une année, pour monter dans une sphère plus heureuse¹.

» Je n'essaie pas de pénétrer ce mystère ; aussi bien n'y suis-je pas appelé. Vous me demandiez simplement de raconter sincèrement les faits. J'ai rempli mon devoir et je m'estimerai heureux, si j'ai répondu au désir de votre Révérence. »

D'après une autre version de cette anecdote, M^{me} de Marteville se serait adressée à Swédenborg pour retrouver sa quittance égarée. Quoi qu'il en soit de ce détail, le fait lui-même — qui a donné lieu à un volume de commentaires et de broderies — est un exemple et une démonstration des rapports que Swédenborg prétendait avoir avec les esprits. Malgré l'incrédulité du siècle, beaucoup de gens éclairés y crurent, comme y ont cru les deux personnes directement intéressées à la perte et à la découverte de la quittance, le général d'Eiben et sa femme. Pour le nier, ou pour n'y voir que coïncidence fortuite et imagination, il faut le parti pris des sadducéens pour lesquels il n'y a ni anges, ni esprits, ni âme survivant au corps.

¹ Selon Swédenborg, les esprits et les anges, dans l'autre monde, sont groupés en *sociétés*, qui diffèrent selon l'état intellectuel et moral de leurs membres.

* * *

Le secret de la reine Louise-Ulrique. — Plus frappant encore est un fait qui, se passant dans le palais même des rois de Suède, jeta plus d'éclat sur Swédenborg que tous ses travaux scientifiques et ce qu'il y avait eu déjà de merveilleux dans sa carrière. Je veux parler de la façon dont il révéla le secret d'une grande reine. Ici encore nous risquons de nous perdre au milieu d'une multitude de récits contradictoires. Voici, fort en abrégé, ce qui paraît être l'histoire vraie. Citons d'abord textuellement la narration de Kant :

« A la fin de l'an 1761, M. Swédenborg fut mandé auprès d'une princesse que sa grande intelligence et sa sagacité mettent presque dans l'impossibilité d'être trompée dans des cas de ce genre. La cause de cette invitation était le bruit public des prétendues visions de cet homme. Après quelques questions ayant pour but de s'amuser de ses imaginations plutôt que de recevoir des nouvelles véridiques de l'autre monde, elle le congédia en lui donnant une mission secrète du ressort de son commerce avec les esprits. Au bout de quelques jours, M. Swédenborg reparut avec une réponse telle qu'elle plongea la princesse, de son propre aveu, dans le plus grand étonnement ; elle affirma que cette réponse se trouvait vraie, et que pourtant aucun homme vivant n'aurait pu la lui donner. Ce récit est adressé par un ambassadeur auprès de la cour de Stockholm, qui était l'un des assistants, à un autre ambassadeur

étranger résidant à Copenhague ; il concorde d'ailleurs exactement avec les renseignements qu'une recherche particulière a pu obtenir. »

Il s'agit de la reine Louise-Ulrique, qui était sœur du roi de Prusse Frédéric-le-Grand et un esprit fort comme son illustre frère. Elle disait avec une juste confiance en son intelligence critique et pénétrante : *Je ne suis pas facilement dupe !* Rien de surprenant à ce que, dix-huit ans plus tard (1779), elle affectât de se railler de Swédenborg, tout en continuant à reconnaître qu'il lui avait dit son secret. En tout cas, sur le moment elle en fut tellement saisie qu'elle faillit s'évanouir.

La reine demanda, paraît-il, à Swédenborg si, dans ses voyages dans l'autre monde, il avait rencontré son autre frère, le prince Guillaume de Prusse, mort en 1758, et elle le chargea d'une commission pour lui. Cette commission lui fut donnée dans l'embrasure d'une fenêtre, « en présence discrète » de deux personnes seulement : le roi Adolphe-Frédéric et le comte Scheffer, sénateur.

Lorsque, peu après, Swédenborg retourna au palais avec son ami le comte Scheffer, la reine en le voyant lui dit : « Vous n'oubliez pas ma commission ». — « Elle est déjà faite, » répondit-il ; puis, l'ayant priée de lui accorder un entretien particulier (elle était au jeu dans un salon ; elle passa alors dans une autre pièce dont le comte de Schwérin garda la porte), il lui répéta ce que lui avait appris le prince Guillaume. Or c'étaient les paroles confidentielles que ce prince avait adressées à sa sœur, dans leur

dernière entrevue à Charlottenbourg, lorsqu'elle allait quitter Potsdam pour épouser Adolphe-Frédéric, roi de Suède. Il y avait là sans doute un secret d'Etat, que la prudente souveraine se serait bien gardée de communiquer à âme qui vive. De là sa stupéfaction et sa quasi-syncope. Revenue à elle-même, elle dit aux personnes qui l'entouraient : *Ce que mon frère m'a dit en cette occasion, il n'y a que Dieu et lui qui puissent le savoir.*

Cette anecdote aussi fit couler des flots d'encre et fut racontée de bien des manières. Le fait essentiel reste indiscutable. Mais quelle en est l'explication ? On en a proposé plusieurs dans le désir de repousser l'idée d'une communication possible entre les vivants et les morts ; mais elles sont inacceptables, car elles convaincraient de fausseté les personnages le plus éminents (les comtes Höpken, Tessin, Scheffer et Schwérin), la reine, Swédenborg lui-même, que le chevalier de Stahlhammer appelle à ce propos « l'homme le plus intègre, ayant en horreur l'imposture et menant une vie exemplaire ». Aussi le baron de Grimm prononça-t-il cette parole caractéristique : *Ce fait est confirmé par des autorités si respectables qu'il est impossible de le nier ; mais le moyen d'y croire !*

* * *

Dans la grâce comme dans la nature, tout est suivi, graduel, rien n'est brusque, subit. Swédenborg le comprenait mieux que personne. Son développement spirituel a été progressif, aussi bien que

son développement scientifique et intellectuel. Ses tâtonnements, ses progrès sont indiqués dans des études et notes diverses qu'il écrivit de 1745 à 1747, et qui ont été publiées sous le titre d'*Adversaria* ou de *Tablettes*. Au bout de deux ans, Swédenborg commence un *Journal spirituel*, qu'il continue jusqu'en 1765, de sorte qu'ensemble *Tablettes* et *Journal* embrassent un espace de vingt ans. Bien qu'il ait été publié en anglais en cinq volumes, le *Journal spirituel* n'était pas destiné à l'impression; le Voyant l'écrivit pour son propre usage. C'est une mine d'où il a tiré une quantité de matériaux pour ses livres, et où nous trouvons aussi de délicats et précieux renseignements sur ce qu'était, au point de vue psychologique et moral, cet homme extraordinaire.

Il y raconte, comme dans son grand ouvrage sur *le Ciel et l'Enfer*, les entretiens qu'il a eus avec une multitude de trépassés de tout temps et de toute catégorie. Nous rencontrons là ses collègues à la diète suédoise comme ses adversaires en philosophie; de grands princes de diverses nations, l'empereur Auguste et Louis XIV, Pierre-le-Grand comme Gustave-Adolphe, la reine Christine et Charles XII; des chefs de secte, des prédicateurs, des prélats, des réformateurs, des moines, des évêques, des cardinaux, des papes, des saints; jusqu'aux apôtres, prophètes et patriarches, sans oublier les poètes, et les philosophes de l'antiquité gréco-romaine. C'est une vaste galerie dont les portraits sont esquissés de main de maître, avec une rare connaissance de l'histoire. Observons en outre que la place attribuée dans

l'autre monde à ces personnages, — fussent-ils Calvin, Luther, Mélanchton, Benoit XIV ou une impératrice, — est parfois inattendue, et que le jugement porté sur eux atteste toujours la parfaite franchise du Voyant, son mépris des opinions reçues et de ce que ses lecteurs pourront penser. Ces anecdotes n'ont rien de frivole : elles ont toujours quelque chose à nous apprendre sur les complications de l'âme humaine et sur le lien de la vie présente avec les rétributions à venir.

* * *

Mais quel est ce monde suprasensible, dont nos Eglises savent si peu de chose ? Swédenborg en a une conception claire et nette, qui contraste avec nos idées vagues et contradictoires, et il le décrit avec autant de certitude et de détail que s'il s'agissait de plantes et d'animaux. Je me borne à l'esquisser à grands traits.

Le monde spirituel est un tout immense, plus réel que l'univers visible ou matériel, plus élevé dans la hiérarchie des êtres. Comme la matière n'y entre point et y est remplacée par l'esprit (notre corps y sera « spirituel », suivant l'expression de saint Paul), l'espace et le temps y sont remplacés par des choses correspondantes, qui y ressemblent, mais appartiennent à un ordre différent. Ces définitions philosophiques sont déjà extrêmement remarquables et je doute qu'on les ait égalées.

Ce monde — invisible pour nous, mais dont les habitants se voient entre eux — est divisé en trois

parties : le Ciel, le Monde des Esprits, ou *Hadès*, et l'Enfer.

Le *Hadès* est une sorte de vestibule. Tous y arrivent, et y restent plus ou moins longtemps avant d'aller définitivement au Ciel ou à l'Enfer. C'est un lieu intermédiaire qui correspond, sauf les erreurs, au Purgatoire de l'Eglise romaine. Quand je dis *lieu*, je parle au point de vue des apparences. Il n'y a pas de lieu dans l'autre monde, puisque c'est la demeure des esprits, mais nous ne pouvons parler longtemps sans retomber dans le langage de la vie présente, qui a pour condition l'espace et le temps. Donc le lieu signifie l'état. Le *Hadès*, le Ciel et l'Enfer sont des états généraux, différents tous les trois de notre état actuel.

Par réaction contre les idées dangereuses du Purgatoire, Luther et les autres Réformateurs ont supprimé ce monde intermédiaire, et enseigné que l'âme humaine allait immédiatement dans son séjour final, suivant qu'elle était croyante ou rebelle, bonne ou mauvaise. Cette doctrine a régné près de quatre siècles. Cependant il y a chez les théologiens une timide réaction, fondée sur l'Évangile, et l'on se rapproche de l'enseignement de Swédenborg sur ce point. On comprend que la plupart des âmes ne sont prêtes ni au Ciel ni à l'Enfer, qu'elles doivent avancer dans le bien ou dans le mal pour mériter une de ces destinées extrêmes¹. Swédenborg le montre d'une manière profondément psychologique. Il dit que notre amour dominant constitue notre personne

¹ Ami Bost.

même, et que cet amour de Dieu ou du prochain, de soi ou du monde, doit soumettre tout le reste, établir l'unité dans le *moi*, pour que chacun soit prêt au Ciel ou à l'Enfer.

* * *

Mais cette préparation dans le monde intermédiaire suppose la résurrection immédiate, doctrine des plus belles et des plus consolantes par opposition à la doctrine considérée comme chrétienne, à savoir que nous ressusciterons à la fin du monde, c'est-à-dire dans dix mille ans ou plus; ou à cette autre doctrine, rivalisant avec le point de vue orthodoxe, que notre âme dormira jusqu'à cette lointaine époque, jusqu'au moment où sonnera la trompette du dernier jugement. Les protestants croient instinctivement à cette résurrection imminente, quand ils ne sont pas sous l'influence des crédos du xvi^e siècle. Ainsi la mort n'est qu'un court passage. On s'endort ici-bas, on se réveille dans le Monde des Esprits, non sans corps, mais avec un corps spirituel, substantiel, analogue et même supérieur à celui-ci. C'est ce que Swédenborg nomme la Résurrection.

Rien de plus sublime et de plus touchant que la manière dont les anges reçoivent l'homme dans ce monde supérieur, président à sa résurrection qui est une seconde naissance, pourvoient à ses besoins, le dirigent et l'instruisent.

Les enfants en particulier, dont l'éducation est toute à faire, sont remis à des anges, mères volontaires et tendres, qui les instruisent mieux qu'ils ne

seraient instruits ici-bas, de sorte que leur bonheur éternel est assuré. Ils seront tous préparés pour le Ciel. C'en est donc fini avec deux croyances dignes du moyen âge : l'idée que les enfants morts sans baptême vont dans les limbes, sorte d'Enfer mitigé, et celle qu'ils sont voués à l'éternelle damnation.

* * *

Quelle est l'importance de la vie présente ? Elle est décisive. D'un côté, ceux qui auront choisi le faux et le mal ne seront pas réformés au delà du voile ; leur volonté s'étant confirmée dans le mal ne peut en être détournée sans un changement de personnalité, car notre volonté, c'est nous-mêmes. Or ce changement n'est réalisable que dans le monde naturel. Ainsi, quand on s'est ici-bas opposé à l'influx divin, quand on a délibérément préféré les jouissances de l'égoïsme à celles du devoir et de l'amour, on ne se convertit pas dans l'autre monde ; au contraire, on ne s'arrête dans le séjour des morts que pour y devenir tout à fait digne de l'Enfer. Quand, d'autre part, on s'est tourné vers Dieu, quand la régénération a été commencée dans cette vie, elle se poursuit dans l'autre jusqu'au moment où l'âme est en état d'entrer au Ciel.

* * *

Qui rencontrerons-nous dans le Ciel ? Nous sommes habitués à croire qu'il renferme deux catégories d'habitants : les anges et les hommes. Les anges, nous a-t-on dit, sont des êtres tout à fait spi-

rituels, qui ont des ailes, mais pas de corps matériel, qui n'ont jamais péché et qui forment une race supérieure à la nôtre, glorieuse, presque divine. D'après cette doctrine, universellement reçue dans la chrétienté, hommes et anges resteront éternellement distincts. D'après Swédenborg, les anges ne sont que des hommes ressuscités et glorifiés, des hommes devenus célestes. Nous sommes destinés à être des anges; Dieu nous a donné tout ce qu'il faut pour que nous le devenions; il n'existe aucune espèce de créatures qui soit supérieure à la nôtre. L'homme est fait pour arriver à la filialité divine, pour participer à la puissance, à la béatitude et à la gloire du Créateur. Il dépend de chacun de nous de monter plus ou moins sur l'échelle des êtres. Le Seigneur nous a tous invités; il nous appelle tous à la place la plus haute, la plus rapprochée de son trône. Quelle pensée encourageante!

* * *

Comprenez bien que le monde invisible pour nous est visible pour les hommes-esprits. Tout y a les mêmes apparences que sur notre terre; tout y semble matériel, car les esprits ont des sens spirituels correspondant aux nôtres, et tous les objets spirituels sont analogues aux objets naturels. On y voit des maisons, des villes, des montagnes, des rivières, des forêts, des arbres de différentes essences, des fleurs, des prairies, des jardins, des animaux doux ou sauvages, le contraste entre la lumière et les ténèbres, le soleil, la lune et les étoiles. Telle est

la similarité que les nouveaux venus se croient souvent encore dans le monde où ils viennent de laisser leur dépouille mortelle.

* * *

Mais plusieurs divergences sont à noter entre les deux mondes. Ici-bas il y a souvent opposition entre notre intelligence et notre volonté. Nous comprenons et professons des doctrines vraies, admettons et admirons une morale pure ; mais nous ne pratiquons pas ces choses, preuve que notre cœur les repousse. Que de gens qui ont ainsi la foi, une foi de tête, sans les œuvres de la charité ! Cette duplicité, cette division intérieure n'existe pas dans l'au-delà. L'intelligence est forcée de se mettre en harmonie avec le cœur. Il devient impossible de parler et d'agir autrement qu'on ne pense, et de penser autrement qu'on ne sent. L'homme devient un. Ainsi la foi, — même celle qui se manifestait par des sermons éloquents et par un ardent prosélytisme — se change en incrédulité là où le cœur est resté jaloux, avare, orgueilleux, froid aux souffrances d'autrui.

Deuxième divergence, qui se rattache à la première. Chaque homme-esprit se montrant tel qu'il est, le sort de chacun se règle en conséquence. En effet, ce qui nous rend heureux ou malheureux, ce ne sont pas les circonstances, les choses extérieures ; c'est ce que nous sommes dans notre for intérieur, c'est notre état mental créé par nos pensées et par nos sentiments. Ceci n'est vrai que partiellement

sur la terre, où il y a souvent contradiction entre l'état spirituel d'un individu et sa position matérielle. Un homme religieux et bon peut avoir à lutter contre la maladie et la pauvreté; un impie dur et cruel peut jouir d'une santé florissante, vivre dans l'opulence et remporter de brillants succès. Il n'en sera pas ainsi dans l'autre vie. Là ce que nous serons devant Dieu, notre vrai *moi*, pleinement révélé, déterminera notre destinée. Nous serons heureux ou malheureux, bien ou mal constitués, beaux ou laids, sains ou souffrants, riches ou pauvres, puissants ou sans influence, princes et rois ou sujets et esclaves, suivant que nous l'aurons mérité. Les hautes fonctions ne seront accordées qu'à ceux qui en seront dignes. Ainsi chacun sera à sa place, et nul n'aura lieu de se plaindre, car le sort de tous sera réglé avec une justice évidente.

* * *

Troisième divergence. Le jugement ne se fera pas, comme dans cette vie, d'après des indices et des témoignages souvent trompeurs; il ne portera pas essentiellement sur les actes extérieurs et sur leurs résultats visibles. Il portera sur les mobiles des actions, sur les sentiments et les pensées qui donnent aux actions leur réelle valeur. Ce jugement sera d'ailleurs facilité par le fait que je viens de relever, l'harmonie qui existera entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'apparence et la réalité. Les examinateurs procéderont en outre avec un soin, une impartialité et une sagesse dépassant celles de nos

juges. Car, ajoutons-le, il n'y aura pas, comme je me le représentais naguère, un jugement universel à la fin de l'histoire humaine, une cérémonie grandiose et solennelle dans laquelle serait proclamé le sort final de tous les hommes de toutes les générations. Mais chacun sera jugé peu après son arrivée dans le Monde des Esprits, et par conséquent acheminé soit vers le Ciel soit vers l'Enfer. Cette conception, beaucoup plus psychologique et plus normale, découle de la résurrection immédiate, tandis que le jugement général à la fin du monde est en harmonie avec la résurrection renvoyée à l'avenir le plus éloigné et le plus obscur.

Quatrième divergence. Le monde futur est le domaine de la liberté, comme il est celui de la sincérité. Dès ici-bas, le Seigneur, qui nous a donné le libre arbitre, le respecte et le maintient scrupuleusement comme la condition de notre salut, au milieu de causes nombreuses qui tendent à le détruire. Dans le monde suprasensible notre liberté sera plus grande encore, comme nous allons le voir; elle sera même complète sauf les restrictions moralement indispensables.

* * *

Du Hadès les esprits justes passent au Ciel, les uns presque immédiatement, les autres au bout de trente ans au plus tard. Mais qu'est-ce que le Ciel, d'après les récits du Voyant scandinave?

On s'en est fait longtemps, comme des Champs Elysées de la mythologie grecque, des idées poétiques, mais insuffisantes, chaque peuple se l'ima-

ginant comme un lieu d'éternelles délices où l'on se livrera à ses occupations favorites, où l'on chassera, banquettera et festoiera sans trêve ni satiété. Peintres et poètes chrétiens le représentent comme un palais ou un paradis où les saints vêtus de longues robes, assis sur des trônes ou debout avec des couronnes sur leurs têtes, au son des harpes et des cantiques, célèbrent aux siècles des siècles, sans se livrer à aucun travail, les louanges de Dieu et de l'Agneau. Swédenborg se donne la peine de réfuter en détail ces représentations naïves, qui dénotent nos diverses erreurs dans la manière de comprendre la vie. Sa conception du Ciel est autrement conforme à ce que nous pouvons attendre d'un Dieu plein d'amour pour ses enfants, conforme aussi à ce que nous ont appris ici-bas d'un côté le livre de la création ou la nature, de l'autre l'expérience de la société humaine.

Etant absolument spirituel, le Ciel est composé d'esprits ou d'êtres personnels n'ayant rien à faire avec la matière. Si l'on y voit des maisons, des cités, des vallées et des monts, des rivières, etc., ces choses ne sont pas matérielles, objectives, indépendantes du spectateur, comme c'est le cas dans cette vie ; elles sont subjectives et d'autant plus réelles, dépendant de l'état actuel des esprits qui les perçoivent, et changeant avec cet état. Ainsi ce qui dans le Ciel a l'air d'être la nature ou les œuvres de la civilisation est une simple projection extérieure des pensées et des sentiments de ceux qui l'habitent. Il n'existe en réalité que des anges, qui tous ont été

des hommes en chair et en os soit sur notre petit globe, soit sur une autre planète; car il y a dans notre système solaire et dans l'univers astral un grand nombre de terres habitées par des êtres analogues à nous. Toutes ces humanités, comme la nôtre, sont destinées au Ciel.

* * *

Quelle que soit leur provenance, les anges forment un tout, organisé précisément comme notre corps actuel, et nommé pour cette raison le « Très grand homme, » *Maximus Homo*. Image de Dieu beaucoup plus que nul d'entre nous ne peut l'être ici-bas, cet homme collectif est pénétré par le divin de sorte que la vie, la force, la félicité, bref tout ce qu'il y a de beau et de bon lui est sans cesse communiqué par le Seigneur.

Cette parfaite unité n'empêche pas la diversité. Le *Ciel* est divisé en trois *Cieux*. Cette partition est biblique. Non seulement, en effet, le mot hébreu désignant le Ciel est un pluriel, *hashamaïm*, les Cieux, mais dans l'Ancien Testament Salomon et Néhémie parlent des « cieux des cieux, » et dans le Nouveau Paul désigne Christ comme étant « monté au-dessus de tous les cieux afin de remplir toutes choses, » et déclare avoir été lui-même « ravi jusqu'au troisième ciel. »

Cette division n'est point arbitraire. Elle s'appuie sur une théorie très profonde et toute nouvelle, celle des trois « degrés discrets » ou « degrés de hauteur, » sur laquelle je me réserve de revenir.

Elle correspond en même temps à trois espèces d'anges, à trois natures spirituelles, à trois états psychologiques essentiellement distincts, ainsi que nous allons le voir. On peut les représenter comme étant l'un dans l'autre et aussi l'un au-dessus de l'autre. En allant de bas en haut, il y a le premier, le second et le troisième, ou l'inférieur, le moyen et le suprême. Le premier Ciel est composé d'anges naturels, qui ressemblent davantage à ce que nous sommes sur la terre, qui sont par conséquent moins purs et moins avancés. C'est de beaucoup le plus vaste des trois. Le second Ciel est composé d'anges spirituels, plus sanctifiés que les précédents, mais chez qui l'intelligence prévaut sur le cœur. Il est notablement moins peuplé. Le troisième Ciel, le plus parfait de tous, est formé par les anges célestes, très supérieurs à tous égards aux autres catégories, et chez qui le cœur ou la volonté prédomine sur l'intelligence. Ces anges puissants et glorieux sont, vous le comprenez, en nombre beaucoup plus restreint ; ils sont les plus rapprochés de Dieu et composent, pour ainsi dire, son Conseil des ministres.

Ces Cieux sont des mondes à part, on ne peut d'ordinaire passer de l'un à l'autre. On peut en revanche progresser indéfiniment dans chacun d'eux ; on se transporte alors de la circonférence, où demeurent les anges moins développés, vers le centre où les meilleurs sont réunis. Chaque Ciel est d'ailleurs subdivisé en sociétés, dont les membres sont unis entre eux par des sympathies spéciales, tant au point

de vue des pensées qu'au point de vue des sentiments. Ici encore le centre est plus avancé que la périphérie. Les sociétés ne sont point opposées l'une à l'autre, mais, associées dans le même esprit et se complétant mutuellement, elles travaillent d'autant plus efficacement au bien de l'ensemble, comme ici-bas les familles sont appelées à coopérer à la prospérité de la commune patrie.

Ainsi d'un côté les anges sont groupés selon leurs affinités individuelles, selon leurs tendances, leurs principes, les buts qu'ils poursuivent et leurs intérêts les plus chers; ils vivent près de ceux qui leur sont spirituellement apparentés, réalisant pleinement cet adage, condition essentielle du bonheur : « Qui se ressemble s'assemble. » D'un autre côté ces familles spirituelles, par leur riche diversité, contribuent à la force et à la félicité de chaque Ciel. Les divers Cieux enfin, dont chacun a sa place marquée dans la hiérarchie totale, agissent en parfaite harmonie sous l'influence de l'Homme-Dieu, à qui toute puissance a été donnée dans le Ciel et sur la terre. Nulle part dans nos Etats politiques nous ne voyons une si grande somme de liberté s'allier à un ordre si admirable, nulle part la liberté ne travaille au profit de l'ordre d'une manière aussi effective et aussi heureuse.

* * *

Calvin envoyait à la félicité céleste une faible minorité des mortels et en assignait l'immense majorité aux tourments éternels, indépendamment de leurs œuvres, en vertu d'une double prédestination.

Ce dogme atroce et terrifiant, qui a longtemps pesé sur la chrétienté réformée, est aboli par l'enseignement de Swédenborg. Les Cieux sont ouverts à tous et il n'est pas si difficile d'y être admis, du moins dans le premier. En outre ils sont immenses, et toutes les humanités existantes ne suffiraient pas à les remplir. Au reste, le bonheur du Ciel dans son ensemble s'accroît à mesure que de nouveaux anges y sont reçus.

Au-dessus du Ciel spirituel le Seigneur apparaît comme Soleil ou comme Lune. C'est dire que de lui procèdent toute lumière et toute chaleur, lumière et chaleur spirituelles qui ne sont autre chose que la Vérité et l'Amour. Tout cela en concordance avec notre terre où tout mouvement, toute végétation, toute vie, tout en un mot provient du soleil naturel, qui nous dispense libéralement la chaleur et la lumière. Ajoutons que notre soleil est une manifestation et un faible reflet du Soleil des esprits.

* * *

Je dirai peu de chose de l'Enfer. Il est exactement opposé au Ciel, composé comme lui de trois régions distinctes. Tous ses habitants, nommés satans ou diables, sont des hommes qui ont fait un usage anormal de leur libre arbitre et se sont volontairement endurcis. Le Diable ou Satan, dont la Bible parle, n'est pas un individu réel, une sorte de divinité révoltée, mais une personnification de l'Enfer. Les damnés sont laids, difformes, monstrueux, d'aspect repoussant, mais non tels que les dépeint la légende.

Ils contrastent avec la beauté, l'air paisible, joyeux et bienveillant des anges. Ils souffrent non du remords qu'ils ne connaissent pas, n'ayant point de conscience, mais de leur égoïsme, qui les isole et les dessèche, de leurs convoitises inassouvies, de leurs passions qui les rongent. Souvent paresseux, ils sont contraints au travail par la privation de nourriture, et ici s'applique absolument cette déclaration de saint Paul : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. » Envieux et cruels, ils cherchent à se nuire les uns aux autres, et pour les empêcher de s'entre-détruire il faut user de châtimens rigoureux. Ils font d'ailleurs eux-mêmes la police, sous le gouvernement suprême du Seigneur, qui fait régner un ordre extérieur dans ce séjour de la haine et de la rébellion, et qui s'efforce de rendre le sort de ces infortunés aussi tolérable que possible.

Malgré leurs souffrances de toute espèce, les damnés sont moins malheureux dans leurs sombres et hideuses demeures qu'ils ne le seraient partout ailleurs. Le Ciel ne leur est pas fermé ; mais, s'ils essaient d'y entrer, ils se sentent suffoqués par cette atmosphère trop pure pour eux, et endurent des douleurs insupportables. Ils se hâtent donc d'en sortir et se précipitent volontairement dans l'Enfer la tête la première.

Je regrette de le dire, pour Swédenborg l'Enfer est éternel comme le Ciel, l'âme humaine étant naturellement et nécessairement immortelle. Le Voyant en est resté sur ce point à la thèse philosophique des anciennes Eglises, et il l'appuie par un raison-

nement dont je crois découvrir l'erreur. Sans doute le moment n'était pas encore venu de voir clair dans cette question capitale. Quoi qu'il en soit, le Prophète du Nord a conçu l'Enfer d'une façon toute nouvelle : il l'a dépouillé non de son horreur, mais de plusieurs circonstances aggravantes qui compromettaient la bonté et même la justice de Dieu.

Ajoutons que le Ciel et l'Enfer influent constamment sur l'humanité terrestre. L'homme, placé entre ces deux influences contraires, est libre de s'ouvrir à l'une ou à l'autre. Selon son option définitive, il aura plus tard sa place ou parmi les anges de l'un des trois Cieux, dans l'harmonie et le bonheur auxquels nous aspirons tous, ou parmi les réprouvés relégués dans les Enfers pour qu'ils ne troublent pas l'harmonie du royaume de Dieu.

* * *

Les ouvrages composés par Swédenborg dans cette dernière période peuvent se ranger sous quatre chefs.

1. La première classe concerne le monde spirituel. *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer d'après ce qui a été vu et entendu*, livre qui ne peut être comparé qu'au chef-d'œuvre de Dante, la *Divine Comédie*, mais qui donne sur ces mystérieux sujets des idées beaucoup plus justes et plus chrétiennes.

Deux traités sur *le Jugement dernier et la Destruction de Babylone*, théorie profonde et originale, dont nos protestants ont perdu le souvenir.

Les *Tablettes* (en latin *Adversaria*), suivies du

Journal spirituel, livres dans lesquels notre auteur consigna durant vingt ans (1745-1765) ses conversations avec les habitants de l'au delà. Le *Journal* est en cinq volumes.

Dans quatre ouvrages de Swédenborg nous rencontrons, au commencement et à la fin des chapitres, des morceaux intitulés *Mémorables*, comme le livre consacré par Xénophon au souvenir de son maître Socrate. Ce sont des descriptions du plus vif intérêt sur la résurrection et la vie à venir, ainsi que des récits plus ou moins détaillés sur ce qui se passe de l'autre côté de la tombe.

Une œuvre plus curieuse encore porte ce titre un peu long : *Des Terres de notre monde solaire qui sont appelées Planètes, et des Terres dans le ciel astral, de leurs habitants, de leurs esprits et de leurs anges, d'après ce qui a été entendu et vu.*

2. La seconde classe est relative à l'exégèse biblique. J'y relève trois ouvrages de longue haleine :

a) Les *Arcanes célestes*, composés en sept ans (49-56), forment dix-huit volumes grand in-8. C'est une étude minutieuse, — s'appuyant sur une version indépendante et admirablement fidèle, — de la Genèse et de l'Exode, étude destinée à en donner le sens interne ou spirituel. Cet ouvrage, un des plus difficiles qu'on ait écrits en aucune langue, suffirait tout seul à la gloire d'un théologien. Les nombreux *Memorabilia* qui s'y trouvent mêlés en sont la portion la plus compréhensible et la plus attrayante, sinon la plus précieuse.

b) *L'Apocalypse Expliquée*, en sept fort volumes, ne va que jusqu'au chapitre XIX, verset 10.

c) *L'Apocalypse Révélée* est complète en trois volumes. Dans ces deux ouvrages, comme dans le précédent, l'auteur applique aux visions de saint Jean son principe d'interprétation, qu'il nomme la « Correspondance, » que nous pourrions aussi nommer le Symbolisme.

On a publié, en outre, des *Notes* laissées par Swédenborg sur plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y a un volume sur Esaïe, un autre sur Jérémie, un sur Ezéchiel, Daniel et les douze Petits Prophètes, un Psautier avec des Index donnant en résumé le sens interne, un gros livre enfin consacré aux quatre Evangiles. Je puis dire en somme qu'il n'y a pas, dans toute la Bible, un passage de quelque importance dont Swédenborg n'ait donné l'explication, et une explication toujours précise, originale et profonde.

3. La troisième classe renferme trois ouvrages de très haut vol et de la plus pure inspiration chrétienne : le premier sur *le Divin Amour et la Divine Sagesse* ; le second sur *la Divine Providence* ; le troisième sur *l'Amour Conjugal*. Celui-ci traite, en deux parties, *les Délices de la Sagesse sur l'Amour conjugal*, puis *les Voluptés de la Folie sur l'Amour scortatoire*. Citons encore le traité sur *les Relations de l'Ame et du Corps*.

4. Dans la quatrième classe enfin se rangent les écrits théologiques ou doctrinaux, qui sont : a) *La Nouvelle Jérusalem et ses Doctrines célestes* ; b) *Les*

Quatre Doctrines principales de la Nouvelle Eglise, traités extrêmement importants sur le Seigneur, l'Écriture Sainte, la Foi et la Vie; c) La doctrine de la Charité, théorie encore nouvelle, qui jette un jour inattendu sur des questions de conduite fort délicates et parfois angoissantes; d) La Vraie Religion chrétienne, contenant la Théologie universelle du Nouveau Ciel et de la Nouvelle Eglise. Cet ouvrage, deux grands volumes français, résume d'une façon systématique toutes les vues du théosophe suédois; c'est à la fois une métaphysique, une dogmatique et une morale. L'auteur le publia dans sa quatre-vingt-quatrième année, quelques mois seulement avant de s'endormir ici-bas pour se réveiller dans un monde plus haut, donnant ainsi la preuve d'une santé physique et d'une force intellectuelle dont nous ne trouvons pas d'autre exemple dans l'histoire de l'humanité. Chose plus étonnante pour qui sait réfléchir, cette géniale conception du christianisme — ignorée parmi nous — n'a point été dépassée; que dis-je? elle devance encore de beaucoup la théologie de nos savants, et je crois pouvoir affirmer que, pour les hommes sérieux ébranlés dans leurs convictions, elle constitue actuellement la meilleure apologétique.

CINQUIÈME LEÇON

Activité étonnamment multiple de Swédenborg. Sa mission la plus haute. *Les Quatre Doctrines* : 1. *Le Seigneur*. 2. *L'Écriture Sainte*. 3. *La Foi*. 4. *La Vie*. Swédenborg intime. Ses témoins : Ch. Robsahm, le Dr Wetterbey, Christian Cuno, le perruquier Shearsmith, le pasteur Férélius, le Rév. Dr Hartley, le Dr Messiter. Swédenborg confirme tout ce qu'il a enseigné. Derniers jours. Conclusion.

Si vous comparez Swédenborg aux autres grands hommes, vous serez surpris de trouver qu'aucun d'eux ne s'est distingué de tant de côtés à la fois. Aussi nous intéresse-t-il à des titres extrêmement divers. Nous pouvons voir en lui le philologue, le poète, le mathématicien, le physicien, le chimiste, le minéralogiste, l'ingénieur civil et militaire, l'anatomiste, le biologiste, le psychologue, le métaphysicien, le prophète, l'exégète, le dogmaticien, le moraliste, le politique, le financier ou le chrétien. J'ai tâché de vous donner, dans ces conférences, une idée de la multiplicité exceptionnelle de ses dons et de son œuvre.

Mais à quelle branche de son activité assignait-il la place la plus haute ? On ne saurait en douter. C'est à la mission qu'il a reçue à Londres en 1745 et dont il s'est acquitté, vous savez avec quelle conscience, les vingt-sept dernières années de sa vie.

C'est son activité théologique qu'il regarde lui-même comme l'aboutissement providentiel et le couronnement de tous ses travaux antérieurs. Tous les livres qu'il a publiés jusqu'à cinquante-sept ans, malgré le génie dont ils font preuve, sont peu de chose au prix des vérités spirituelles qu'il se sent appelé à dévoiler. En dépit de son incontestable humilité, il croit que la première phase de l'Eglise chrétienne, sa phase enfantine et matérialiste, est parvenue à son terme, et qu'il inaugure une ère à tous égards supérieure, qu'il fonde — non de lui-même, mais le Seigneur par son moyen — la « Nouvelle Eglise », la sainte Jérusalem prédite dans l'Apocalypse.

Sans doute les anciennes Eglises ne sont pas encore gagnées à son point de vue ; mais nous sommes en droit d'affirmer que la gloire de Swédenborg comme savant commence à pâlir devant la gloire, plus populaire et plus universelle, qu'il a méritée en présentant au monde une conception rationnelle et scientifique de la religion du Christ. Or, s'il est par-dessus tout théologien novateur, prophète des nations du Nord dans un âge de science et de critique, s'il a été choisi pour un tel apostolat, c'est qu'il était déjà chrétien dans le sens le plus réel de ce mot. C'est comme chrétien conséquent et consacré qu'il conçoit et publie le système que des milliers de croyants ont joyeusement accepté, et que, pour ma part, je mets bien au-dessus de tous les autres symboles.

C'est ce système, dans sa partie proprement reli-

gieuse, que je désire vous faire connaître d'une façon qui sera, par malheur, très superficielle ; car je dois réserver la bonne moitié de cette heure au récit de la fin de la carrière de Swédenborg et à une esquisse plus complète de sa personnalité.

* * *

Les Quatre Doctrines, auxquelles notre auteur a voué une attention toute spéciale, sont pour ainsi dire les colonnes qui soutiennent son édifice théologique. Je me borne à caractériser chacune d'elles par ses traits les plus importants.

Le Seigneur est le sujet de la première de ces doctrines. Pour Swédenborg, « le Seigneur » signifie Jésus-Christ, qui n'est pas l'incarnation d'une seconde personne de la Divinité, mais Jéhova lui-même, Dieu manifesté en chair ou le « Divin Humain. » En effet, pour sauver l'humanité, le Très Haut y est descendu personnellement, s'est revêtu d'un corps terrestre et soumis à nos conditions d'existence, y compris la tentation, s'est conservé pur de tout péché, et, en triomphant pour lui-même de l'empire des ténèbres, nous a rendu la victoire possible. Seul d'entre les humains, il s'est montré Fils de Dieu. Aussi, par sa résurrection et son ascension, a-t-il glorifié son humain ; c'est-à-dire qu'après avoir, en quelque sorte, humanisé Dieu il a divinisé l'homme. Pour nous il est maintenant le Père céleste, aussi bien que le Rédempteur, un seul Dieu béni éternellement, car toute puissance lui

a été donnée dans le ciel et sur la terre, il est le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga.

La Trinité se trouve ainsi transformée. Il ne s'agit plus de trois personnes divines qui forment cependant un seul Dieu. Il s'agit du Dieu véritable, qui, au point de vue de ses trois aspects, nous est révélé comme Père, Fils et Saint-Esprit, mais qui demeure unique en essence et en personne.

La rédemption est également débarrassée de ce qui, dans la théologie officielle, choquait notre conscience et notre raison. Il n'est plus question de la colère de Dieu réclamant une victime, et du saint et du juste se substituant aux pécheurs pour que l'imputation de son mérite les délivre du châtiment éternel et leur ouvre les cieux. Les angoisses et les douleurs du supplice de Jésus ne sont que la dernière et la plus cruelle de ses tentations. Il nous sauve de la façon la plus compréhensible : en détrônant Satan, en d'autres termes en écartant les mauvais esprits qui voulaient perdre l'humanité ; en rétablissant les rapports entre l'homme et Dieu ; en nous apportant la vérité divine et en nous communiquant son esprit d'amour. Tout est là.

La seconde doctrine concerne *l'Écriture Sainte*. Ici nous rencontrons deux idées nouvelles et qui font bondir nos théologiens. C'est d'abord que les Écritures ont un sens multiple, le sens littéral et premier étant l'enveloppe d'un sens *interne*, qui est le plus important et qui seul constitue la « Parole de Dieu ». C'est ensuite que la Bible se compose de

livres qui ont ce sens profond et caché, et de livres qui ne l'ont pas. Au nombre de ces derniers se rangent, ô scandale ! les Epîtres de saint Paul aussi bien que le Cantique des Cantiques et le livre d'Esther.

De ce que Swédenborg ne donne pas aux Epîtres apostoliques la même autorité qu'à l'Evangile, n'en concluez pas qu'il les méprise. Il les regarde seulement comme des essais théologiques, excellents sans doute, mais dépourvus du caractère spécial qu'ont les révélations de Dieu. Ces écrits, secondaires d'après notre écrivain, n'ont pas moins de valeur pour lui qu'elles n'en ont pour nous. Car la théologie actuelle, j'entends celle de nos professeurs les plus savants et les plus estimés, a mis au vieux fer la croyance d'une inspiration spéciale de nos livres saints. Swédenborg au contraire croit fermement à la divine inspiration des Ecritures, et donne une théorie nouvelle, très précise et très remarquable, de cette inspiration. Du reste, en assignant une place inférieure au sens de la lettre, le seul que les protestants veulent reconnaître, il est loin de le dédaigner ; car il le proclame suffisant pour éclairer à salut, et il en fait la source et le fondement de la doctrine. Mais le sens interne, ou spirituel et céleste, nous permet d'aller beaucoup plus loin dans l'intelligence de la vérité.

La troisième doctrine a rapport à *la Foi*, à laquelle je viens de consacrer une Conférence apolo-gétique¹, comme je l'ai fait, il y a trois ans, pour

¹ Salle centrale, 6 octobre 1910 : *La foi et Jésus-Christ*. M. G. Ful-

l'unité de personne dans le trine divin. La foi n'est pour Swédenborg ni l'acceptation formelle d'une autorité extérieure (canon biblique ou symbole ecclésiastique), ni la confiance que Jésus nous a rachetés d'une façon mystérieuse par sa substitution et par sa mort expiatoire. Elle est une intuition de l'âme, une vue spirituelle de la vérité révélée, une reconnaissance tout d'abord intellectuelle, mais qui devient vivante à la condition d'être pénétrée par un souffle d'amour. Ainsi la charité est l'âme, l'essence, la vie de la foi; elle produit les bonnes œuvres, la conduite conforme à l'Évangile, la moralité spirituelle, en la moulant pour ainsi dire dans les formes préparées par la foi. Là où cette transformation du caractère ne s'opère pas, la foi n'a aucun pouvoir salvifique. Notre auteur revient très souvent, avec la plus sérieuse insistance, sur l'impuissance absolue, la nullité de la foi séparée des œuvres de l'amour, ce vice fondamental du protestantisme.

Chose curieuse et caractéristique, Swédenborg fait rentrer la morale dans la dogmatique, car son quatrième traité doctrinal porte sur *la Vie*. Toutes les vérités évangéliques ont en effet pour but de nous régénérer, de changer les hommes naturels en hommes spirituels et célestes, de nous amener à penser, sentir, parler, agir en véritables enfants de Dieu. Notre vie doit devenir chrétienne dans le sens

liquet a traité ensuite : *La foi et la conscience, La foi et la raison*, et M. Frank Thomas : *La foi et la charité, La foi et l'évolution sociale*. Vingtième série des Conférences apologétiques pour intellectuels.

le plus profond et le plus complet de ce terme. Elle doit par conséquent s'inspirer de l'amour, du double amour pour le Seigneur et pour nos frères. Ce sentiment suppose l'exacte connaissance et de Dieu manifesté en Christ, et de notre prochain.

Swédenborg, qui a expliqué d'une manière si convaincante la nature du Seigneur et de la Trinité, donne aussi du prochain, que nous devons aimer, la définition la plus remarquable. Il donne également au Décalogue la plus belle et la plus riche interprétation. La charité elle-même est purifiée des notions superficielles qui l'ont défigurée trop longtemps ; elle ne consiste pas avant tout dans l'aumône et les œuvres pies, mais dans l'accomplissement des devoirs journaliers avec un esprit de piété. La morale de Swédenborg n'est pas ascétique ; elle est profondément humaine, mais pousse l'homme à s'élever sans cesse vers la perfection divine sur l'échelle de la spiritualité ou de l'amour. Aucune littérature humaine n'est, je pense, plus apte à nous amener à la repentance, à nous inciter au bien, à nous encourager dans nos efforts pour l'établissement du règne de Dieu en nous et hors de nous, que les écrits de ce théologien si peu apprécié, et même si peu connu encore.

Je ne m'arrête pas à ses autres doctrines, pas même à celle du Jugement dernier, accompli de son temps dans le monde invisible, ni à sa conception de la *Nouvelle Eglise* dont il a posé les fondements, mais qui ne s'est fondée qu'après sa mort.

Vie intime et mort de Swédenborg.

Il me reste à vous donner quelques détails sur la vie intime et la mort du grand théosophe. Commençons par une observation générale due à l'un de ses biographes. « La manière de vivre de Swédenborg, loin d'avoir le caractère de mysticité bizarre qu'on lui attribue faussement, ne différait en rien de l'existence d'un homme de qualité de son temps et de son pays. Il ne cessa jamais d'aller dans le meilleur monde, où il recherchait la société des femmes intelligentes, honnêtes et aimables, comme la plus agréable des récréations. Il plaisait même aux jeunes gens par sa gaieté et son esprit ouvert¹. » Du reste, « pour ôter tout prétexte à la calomnie, il ne recevait jamais la visite d'une femme sans qu'un de ses domestiques fût présent et sans qu'on y parlât la langue du pays. »

Dans l'intervalle de ses différents voyages, et notamment de ses longs séjours en Angleterre, il habitait la maison qu'il possédait dans le faubourg méridional de Stockholm, nommé Södermalm. Ce quartier s'élève au-dessus de la mer Baltique en rochers hardis et abrupts, et ses blanches habitations y sont cachées à l'ombre de grands arbres. Paisible et retirée au milieu des tilleuls, la modeste demeure de l'assesseur des Mines n'avait qu'un étage outre les mansardes, avec une petite écurie rouge et une

¹ *Emmanuel Swédenborg*. Notice biographique et bibliographique par Un Ami de la Nouvelle Eglise.

serre de couleur jaune. En revanche elle donnait sur un beau jardin qu'il aimait énormément, et où se trouvaient de petits édifices assez originaux. Mais je laisse la parole à l'un de ses meilleurs amis, Charles Robsahm, directeur de la Banque de Suède, me bornant à rendre fidèlement en français quelques fragments du *Mémoire* qu'il a consacré à notre héros.

« Attenant à la maison de Swédenborg était un jardin de forme carrée, de la longueur d'un jet de pierre environ. Son cabinet de travail était également petit et ne renfermait rien d'élégant. C'était tout ce qu'il lui fallait, mais peu d'autres hommes s'en seraient contentés. Bien qu'il fût un homme d'un savoir étendu, il n'y avait dans ce cabinet aucun autre livre que la Bible hébraïque et le Nouveau Testament grec, avec des index de sa propre main pour ses ouvrages, ce qui lui épargnait la peine de parcourir tout ce qu'il avait écrit, lorsqu'il renvoyait à certains passages. Il travaillait souvent toute la nuit, car il n'avait pas de périodes déterminées pour l'étude et pour le repos. Il avait coutume de dire : « Quand j'ai sommeil, je vais me coucher. »

» Il ne demandait pas d'autres services à sa seule domestique, la femme du vieux jardinier, que de faire son lit et d'apporter tous les jours un grand seau d'eau dans son cabinet. Il faisait généralement son café lui-même sur le feu de cette chambre, et il en buvait fréquemment jour et nuit ; ajoutons qu'il l'aimait très sucré. Lorsqu'il restait chez lui, son dîner consistait en un petit pain avec du lait bouilli. Il ne

prenait ni vin ni aucune autre boisson enivrante, et rarement il mangeait le soir. Quand il était en compagnie, il mangeait avec les autres, et buvait du vin, mais toujours très modérément.

» Beaucoup de personnes, curieuses de voir un homme aussi remarquable, venaient lui faire visite. Pour les mieux recevoir, il fit élever en 1767 un beau pavillon à deux ailes. Dans l'une de celles-ci il plaça sa précieuse bibliothèque, dans l'autre étaient arrangés ses outils pour le jardinage. Il construisit plus tard deux autres pavillons¹. L'un d'eux, situé dans le milieu du jardin, était fait sur le modèle d'un petit bâtiment qu'il avait vu dans la campagne d'un noble en Angleterre. Le second avait extérieurement la forme d'un carré, mais se changeait en octogone lorsqu'on en ouvrait les portes. Pour ajouter à l'amusement des visiteurs et de leurs enfants, il fit également établir dans un angle de son jardin un labyrinthe avec une petite porte secrète, qui, en s'ouvrant, découvrait une autre porte avec une fenêtre. Cette porte vitrée semblait donner sur un superbe jardin placé au delà, où l'on voyait un berceau de verdure et une riche cage, qui y était suspendue ; mais la fenêtre était un miroir et ne pré-

¹ La maison de Swédenborg n'existe plus, mais le gouvernement suédois a voulu conserver le petit édifice dans lequel le célèbre Voyant s'entretenait avec les anges et recevait aussi ses visiteurs terrestres. Il en a donc fait l'acquisition au prix de 25 000 francs, et l'a transféré au *Skansen*, « musée en plein air » annexé au *Musée du Nord* de Stockholm. Il s'agit probablement du premier de ces pavillons, celui où se trouvait sa bibliothèque. Ces renseignements m'ont été communiqués par une de mes auditrices, M^{lle} de Swédenborg, arrière-petite-fille d'un frère de notre théosophe.

sentait aux regards que le reflet des objets d'alentour.

» Devant sa maison, Swédenborg avait encore un petit jardin, orné de figures d'animaux et de divers objets taillés dans le buis à la mode hollandaise. L'entretien de ce jardin, auquel il prenait grand plaisir, lui coûtait annuellement une somme considérable : mais dans les dernières années de sa vie il le négligea fort. Il donnait d'ailleurs toujours à son jardinier le revenu complet de sa propriété.

» Du commencement de l'hiver au printemps, il maintenait dans son cabinet d'étude un feu, sur lequel il préparait le café qu'il buvait souvent, tant la nuit que le jour, et sans crème. Cette habitude, ajoutée au fait qu'il n'avait pas de temps régulier pour le sommeil, rendait nécessaire qu'il eût constamment du feu sous la main. Sa chambre à coucher n'était jamais chauffée, et au milieu de l'hiver il mettait à son lit trois ou quatre couvertures anglaises. Mais un certain hiver il fit si froid qu'il fut obligé de faire transporter son lit dans son cabinet.

» A peine réveillé, il passait dans sa chambre d'étude, où il conservait des charbons rouges et avait ce qu'il fallait pour faire rapidement un feu de bois sec et d'écorce de bouleau. Il allumait son feu lui-même et s'asseyait immédiatement pour écrire.

» Dans son salon était la table de marbre qu'il donna plus tard au Collège des Mines. Cette pièce était jolie et convenablement tenue. Son costume,

très simple, était également propre et convenable. Durant l'hiver il portait un habit de peaux de renne et en été un vêtement de bureau, tous deux très râpés comme il convenait à un philosophe.

» Swédenborg ne pouvait parler rapidement sans difficulté ; en essayant de le faire, il lui arrivait de bégayer, surtout lorsqu'il employait un idiome étranger. Car, outre les langues savantes, il connaissait le français, l'anglais, le hollandais, l'allemand et l'italien, voyageant fréquemment dans ces différentes contrées. Il parlait d'une manière très décidée, et c'était un grand plaisir que d'être à table avec lui. Dès qu'il commençait à causer, toutes les conversations s'arrêtaient, et la lenteur de son élocution ne servait qu'à augmenter la curiosité des auditeurs. Au début, il racontait ouvertement ses visions et les révélations qui lui étaient faites du sens spirituel des saintes Ecritures ; mais cela déplut aux membres du clergé, aussi répandirent-ils le bruit qu'il était hérétique et devenu fou. Il fut dès lors plus réservé dans les sociétés mélangées, et plus circonspect en tout temps, de peur de fournir aux personnes mal disposées l'occasion d'abuser des vérités qu'elles n'étaient pas capables de recevoir.

» Il est à remarquer que Swédenborg ne tâchait jamais de faire des prosélytes et n'imposait à qui que ce fût ses interprétations de la Parole. Dans un entretien que j'eus avec lui, je lui demandai une fois s'il serait possible à un autre homme de parvenir au degré de lumière spéciale dont il jouissait lui-

même. Il me répondit : « Faites bien attention à ce point. On s'expose à de périlleuses erreurs, quand on s'efforce de sonder les mystères de la foi au moyen des facultés purement naturelles. C'est pour nous garantir de pareils dangers que le Seigneur nous a enseigné à prier : *Ne nous induis point en tentation*. Cela signifie qu'il ne nous est pas permis, dans l'orgueil et la confiance propre de notre intelligence naturelle, de mettre en doute les divines vérités de la Révélation. Vous savez combien de fois des hommes d'étude, spécialement des théologiens qui avaient fait de profondes recherches pour amasser des connaissances inutiles, ont perdu la raison. Jamais je n'ai songé à être placé dans l'état spirituel où je me trouve ; mais le Seigneur m'a mis à part dans le but de dévoiler la signification spirituelle des prophéties et des révélations adressées à saint Jean. Jusqu'à cette époque mon attention était concentrée sur les sciences de la nature, telles que la chimie, la minéralogie et l'anatomie.

» Swédenborg allait rarement à l'église, en partie parce que ce qu'il y entendait était en désaccord avec les révélations reçues par lui, en partie à cause de la maladie de la pierre qui l'incommodait¹. Il se tenait également éloigné de la sainte cène, et pendant la session de la Diète suédoise de 1760 deux évêques, qui étaient ses parents, lui adressèrent à ce

¹ Je ne sais trop comment concilier cette assertion avec la santé parfaite dont Swédenborg jouit jusqu'à la vieillesse la plus avancée, et dont nous avons divers témoignages. En tout cas, cette indisposition ne paraît pas avoir été grave.

sujet un avertissement amical. Swédenborg leur répondit que les cérémonies religieuses n'étaient pas aussi nécessaires pour lui que pour les autres gens ; car, depuis qu'il avait reçu vocation du Seigneur, il était associé avec des anges et des esprits célestes. Ces ecclésiastiques lui ayant représenté que sa participation aux rites de la religion serait d'un bon exemple, il se laissa persuader et communia dans une église qui, après l'incendie de 1759, fut arrangée pour servir temporairement à la congrégation de sainte Marie.

» Quelques jours auparavant, il questionna ses vieux domestiques afin de savoir à quel pasteur il devait aller pour célébrer cette cérémonie sacrée, car il n'était pas très au courant des prédicateurs. Le plus ancien chapelain ayant été mentionné : « Non, s'écria Swédenborg, c'est un homme passionné et il prêche en fougueux zélote ; je l'ai entendu avec peu de satisfaction tonner du haut de la chaire. » On lui nomma ensuite le suffragant, qui était moins aimé de la congrégation. « Je le préfère à l'autre, repartit Swédenborg, car j'ai entendu dire qu'il prêche ce qu'il pense ; et c'est à cause de cela qu'il a perdu la bienveillance de ses auditeurs, ainsi qu'il arrive d'ordinaire en ce monde. »

* * *

A propos de la remontrance des évêques, je regrette de ne pouvoir citer en entier un récit charmant et caractéristique, dû à la plume d'un écrivain suédois, le *Dr Wetterbey*¹. En voici la substance :

¹ Dans un livre intitulé : *Altartaflan* (Tableaux d'autel).

Le vieux jardinier Andersson et sa femme Marguerite, qui servaient Swédenborg avec beaucoup de vénération, furent profondément troublés, quand de mauvaises langues vinrent leur dire que leur maître n'était pas chrétien, qu'ils devraient par conséquent rompre avec lui. Un jour, au milieu de la semaine, l'assesseur voit ces excellentes gens se présenter devant lui, vêtus de leurs habits du dimanche, et lui annoncer, non sans un grand embarras, qu'ils désirent quitter son service. Swédenborg les interroge avec bonté et sourit en comprenant que le crime dont il est accusé, c'est de ne pas être allé à l'église depuis des années.

« — N'avez-vous jamais lu, répondit Swédenborg avec un grand sérieux, que là où deux ou trois sont assemblés au nom du Seigneur, là est son Eglise ? Pensez-vous que ce soient le clocher et la coupole de cuivre qui fassent la maison de Dieu ? Croyez-vous qu'un temple soit sacré pour quelque autre que pour celui qui a l'Eglise du Christ dans son cœur ? Vous figurez-vous que ce sont les murailles, la chaire et les orgues qui en font la sainteté ?

» — Non, non ; je le sais bien.

» — Alors ici, chez nous, dans cette chambre, dans le pavillon, dans le jardin, partout où un homme ou un esprit vit dans l'espace et le temps, ou sans eux, partout où une prière est lue ou pensée, partout où une action de grâce s'élève vers le Dispensateur de tout bien, là se trouve une église. Elle est donc ici, où je vis à l'abri du monde.

» Les deux fidèles domestiques baissèrent la tête,

en disant : Mais ce n'est pas la manière du monde.

» — La manière du monde, mes amis, riposta Swédenborg, je suppose qu'elle est chrétienne, n'est-ce pas ?

» — Oui, sans doute.

» — Elle l'est nominalement, mais non pas en esprit et en vérité. La foi sans les œuvres est morte. Une fleur qui ne vit pas n'est que poussière ; ainsi la foi qui ne vit pas dans toutes les actions de l'homme est une foi morte, ce n'est plus du tout la foi. Voyez, mes amis, ce que le monde chrétien est au fond. Ces gens-là invoquent le Fils unique dans leurs jours de détresse, mais ils oublient et son enseignement et sa vie.... Ils croient donc que ce sont les gestes extérieurs, le chant des psaumes, les sons de l'orgue, avec le vain bruit des prières récitées, qui pénètrent jusqu'au Seigneur dans le ciel. En réalité, quand le peuple se prosterne dans les églises, il n'y a que la voix d'un petit nombre qui monte jusqu'à Dieu.

» Laissez-moi vous raconter quelque chose. Il y avait aujourd'hui un enfant assis dans la rue, une petite fille aveugle, qui joignait ses petites mains et tournait vers le ciel ses yeux sans regard. Lorsque je la vis et lui demandai : « Qu'est-ce qui te donne l'air si heureux, quoique tu sois aveugle ? » elle répondit : « Je pense à Dieu notre Père, qui un jour me prendra à lui et me montrera toute sa gloire. » En vérité, mes bonnes gens, la petite fille était assise tout simplement au coin de la rue : néanmoins j'ô-

tai mon chapeau et je baissai la tête, car je compris que Dieu était proche et que c'était un lieu sacré.

» Il y a, voyez-vous ? un ver qui ronge le noyau du christianisme, bien que la coque reste intacte. La charité est le noyau, les formes extérieures sont la coque. Où trouvez-vous la charité dans ce monde égoïste ? Tant que la violence prévaut et que l'avarice opprime l'humanité, tant que le bonheur terrestre est le but que nous nous efforçons d'atteindre, le monde n'est pas encore chrétien. Mais quand les hommes reconnaîtront toujours et partout qu'ils sont en présence de Dieu, quand toutes leurs actions seront le reflet de son éternel amour et de son exemple, quand leur but sera placé au delà des atteintes du temps et non plus ici-bas dans la poussière, alors seulement ils seront des chrétiens.

» Savez-vous, mes amis, ce que j'ai fait ? Rien d'autre que ce qui se passait jadis en Palestine. Lorsque les chrétiens étaient sur le point de céder devant l'ennemi, on lançait l'étendard au delà de leur troupe comme un but où ils devaient parvenir ; ils se précipitaient alors en avant avec une nouvelle ardeur et ainsi remportaient la victoire. J'ai de même placé dans l'autre monde le but de l'humanité, le but des actions aussi bien que des pensées des hommes, de manière à leur faire sentir que ce n'est pas assez pour eux de se rassembler, mais qu'ils doivent aussi combattre. Voilà donc quelle est ma foi. Je crois peut-être plus que les autres, mais certainement je ne crois pas moins. Et maintenant,

mes amis, regardez en arrière, et repassez ces trente années pendant lesquelles vous m'avez suivi presque journellement de vos yeux, et puis jugez qui, d'eux ou de moi, est vraiment chrétien. Décidez vous-mêmes, et faites ensuite ce que vous trouverez bon. Je me sou mets à votre jugement.

» — Il les congédia d'un geste de la main, et se remit tranquillement à lire, comme s'il n'était rien arrivé.

» Le lendemain, les deux braves serviteurs se présentèrent de nouveau, cette fois avec leurs habits de travail, devant leur maître, qui leur demanda avec un bienveillant sourire : — Eh ! bien, quel est le résultat de votre examen ?

» — Oh ! Monsieur l'assesseur, dirent-ils tous deux, nous avons cherché en vous une parole ou une action qui ne fût pas d'accord avec ce que le Seigneur nous a commandé, et nous n'avons pu en découvrir une seule.

» — Très bien, répliqua Swédenborg ; pourtant il n'en est pas tout à fait ainsi. Bien des pensées et bien des actions n'ont pas été parfaitement droites, mais j'ai tâché de faire aussi bien que possible. Comme un enfant, qui commence à épeler ses mots et qui s'accroche souvent avant de savoir lire, est déjà aimé de son père, pourvu qu'il continue à travailler joyeusement avec amour, et qu'il s'efforce courageusement de mieux faire, il a pu en être de moi ; du moins j'espère qu'il en est ainsi et je le demande à Dieu. Vous voulez donc rester avec moi ?

» — Oui, Monsieur l'assesseur, jusqu'à notre mort !

» — Merci, mes amis ; je savais que cela finirait comme cela. Laissez les gens dire ce qu'ils voudront de ma doctrine, mais vous, jugez-la par ma vie. Si elles sont en harmonie, tout est bien ; mais s'il existe entre elles le moindre désaccord, l'une ou l'autre doit être à blâmer.

» — Après avoir conté cette histoire les yeux brillants d'émotion, la bonne petite vieille ajouta en guise de conclusion : Dieu devait nous avoir abandonnés, le jour où nous avons pu nous égarer jusqu'à soupçonner notre cher assesseur de n'être pas chrétien ! »

* * *

Christian Cuno, d'abord officier prussien, puis négociant à Amsterdam et en même temps littérateur (ce que Robsahm n'était pas du tout), a laissé une autobiographie dont on a tiré un très intéressant volume de *Souvenirs* concernant Swédenborg¹. L'affection et le respect que lui avait inspirés le noble vieillard ont d'autant plus de prix à nos yeux que l'auteur ne put croire à la réalité des relations de ce dernier avec les esprits, et qu'il combattit sa théologie. Cuno débute en appelant Swédenborg « un des saints les plus singuliers qui aient jamais existé. » Notez cependant qu'il ne lui reproche que deux singularités : a) sa coutume de travailler,

¹ *Aufzeichnungen eines Amsterdamer Bürgers über Swedenborg. Nebst Nachrichten über den Verfasser* (Joh. Christ. Cuno). Ce volume, de 172 pages, est du Dr Aug. Scheler, bibliothécaire de Léopold I^{er}, roi des Belges.

manger et dormir sans se soucier des heures du jour et de la nuit ; b) sa prétention de communiquer avec les trépassés.

Le narrateur fit la connaissance de Swédenborg chez un libraire français d'Amsterdam. Le trouvant très sympathique, il lui demanda et en reçut l'autorisation de le visiter, ce qu'il fit à peu près chaque dimanche en sortant du culte. « Il logeait, dit-il, près de notre vieille église, dans la *Kälberstrasse*, où il avait loué deux chambres confortables. Je lui demandai s'il n'avait pas de valet qui prît soin de lui et l'accompagnât dans ses voyages, vu son âge avancé. Sa réponse fut qu'il n'avait pas besoin d'être soigné et qu'en voyage il n'avait peur de rien, attendu que son ange était constamment présent et conversait avec lui. Si quelque autre eût prononcé de telles paroles, il m'aurait fait éclater de rire ; mais je ne songeai nullement à rire quand cet homme vénérable, âgé de quatre-vingt-un ans, me les adressa ; il avait l'air bien trop innocent. Et quand il fixait sur moi ses yeux bleus souriants, ce qu'il faisait toujours en causant avec moi, il me semblait que la vérité même parlait par sa bouche. J'ai souvent observé, non sans surprise, que des moqueurs, qui s'étaient glissés dans les sociétés où je l'avais conduit, dans l'intention de se moquer du vieillard, oublièrent leurs rires et leurs intentions moqueuses, l'écoutant bouche béante, dès que, sans défiance et avec la simplicité d'un enfant, il se mettait à raconter sur le monde des esprits les choses les plus merveilleuses. On aurait dit que ses yeux

possédaient le pouvoir d'imposer silence à tous les assistants.

» Il demeurerait chez de jeunes bourgeois qui tenaient une boutique et avaient une troupe de jeunes enfants. Je demandai à son hôtesse si elle n'avait pas beaucoup à faire pour le bon vieillard. « Presque rien du tout, répondit-elle ; ma servante n'a qu'à lui préparer son feu chaque matin. Tous les soirs il se met au lit au coup de sept heures et il se lève à huit heures du matin. Nous ne nous inquiétons pas autrement de lui. Toute la journée il entretient lui-même son feu ; même lorsqu'il va se coucher, il veille attentivement à ce que son feu ne puisse causer aucun accident... Il s'habille et se déshabille seul, se sert lui-même, au point que nous ne savons pas si nous avons quelqu'un dans la maison ou non. Je désirerais bien qu'il restât chez nous toute sa vie. Ce sont mes enfants qui le regretteront le plus, car il ne sort jamais sans leur rapporter quelque chose de bon à croquer. Aussi les petits coquins sont-ils tellement fous du vieux monsieur qu'ils l'aiment beaucoup plus que leurs propres parents. »

Comme la marchande d'Amsterdam, Cuno pense que Swédenborg doit être fort riche (il lui attribue dix mille florins de rente), recevant de très grosses traites, faisant imprimer ses livres à ses frais sur de magnifique papier, et n'en retirant pas un sou pour lui-même. On sait, en effet, que le profit des exemplaires vendus — et vendus très cher — allait à ses libraires et aux bonnes œuvres, et que d'ailleurs il

distribuait gratuitement une partie considérable de ses ouvrages. Cuno admire cet homme qui pourrait vivre si largement et si brillamment à Stockholm, et qui, jusqu'à un âge si avancé, voyage de pays en pays pour avoir la liberté de publier ce qu'il estime vrai et utile, en se traitant si austèrement lui-même et en employant sa fortune avec tant de générosité.

« Dans sa chambre, dit-il, le chocolat et les zwiebacks faisaient ordinairement son dîner, dont son hôtesse et les enfants avaient toujours la plus grosse part. S'il avait un peu d'appétit, il allait près de chez lui dans une certaine cuisine populaire¹... »

* * *

Dans son dernier séjour à Londres, Swédenborg était en location chez un respectable perruquier, du nom de *Shearsmith*, où il avait déjà demeuré deux ans auparavant. Il s'y trouvait bien parce que la paix régnait dans cette maison; il y fut lui-même en bénédiction. M. et M^{me} Shearsmith ont témoigné

¹ A ces témoignages et à ceux qui vont suivre, sur la vie privée et le caractère de Swédenborg, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres provenant de personnages haut placés, fort intelligents, parfois célèbres. Je mentionnerai seulement celui du comte André Hoepken, éminent homme d'Etat, l'un des fondateurs de l'Académie des Sciences de Stockholm et son secrétaire pendant plusieurs années; et celui d'un Danois, le général Christian Tuxen, commissaire de la Guerre à Elsenour dans l'île de Seeland. Mais il faudrait toute une conférence pour développer ce sujet qui d'ailleurs en vaudrait bien la peine. Rien peut-être ne donnerait mieux à notre public l'intuition de la valeur extraordinaire de notre écrivain.

par écrit de ce qu'ils savaient de la mort de leur hôte, et ajouté de vive voix différents détails sur son genre de vie. Rapportons-en quelques-uns.

« Swédenborg mesurait environ cinq pieds neuf pouces; il était assez maigre et avait le teint brun; ses yeux étaient d'un gris brun, presque noisette¹, et plutôt petits. On ne le vit jamais rire, mais il avait toujours l'air souriant. Il portait ordinairement un habit et un gilet d'un brun foncé avec une culotte de velours noir, excepté le matin où il était en longue robe de chambre; mais quand il faisait toilette, il n'avait que des vêtements de velours, avec un tricorne et une épée à fourreau d'argent. Il portait des lunettes et, quand il sortait, il tenait à la main une canne à pommeau d'or. » Ajoutons qu'il avait une perruque et prenait du tabac, suivant la mode du temps.

A cette époque il usait rarement de viande, mais se nourrissait principalement de lait, de semoule et de légumes, buvant aussi du thé et parfois du café en mangeant du *gingerbread*, qu'il achetait souvent lui-même et partageait avec les enfants. S'il s'abstenait de nourriture animale, ce n'était pas par motif de conscience; cependant il pensait que l'habitude de mettre à mort des animaux pour en manger la chair ne s'accorde pas avec l'état d'une Eglise vraiment spirituelle.

* * *

En 1771, aux environs de Noël, Swédenborg eut une attaque d'apoplexie qui le priva de la parole,

¹ Ceci contredit Cuno, qui les a vus bleus.

mais pour peu de jours seulement. Il demeura très faible et ne voulut plus recevoir que quelques amis. Un de ces derniers, le pasteur Arvid Férélius, a laissé le récit suivant¹ : « Je lui fis observer que, plusieurs pensant qu'il avait eu pour seul but de se faire un nom ou d'acquérir de la célébrité dans le monde par la publication de son nouveau système théologique, — ce à quoi il avait déjà réussi, — il ferait bien de proclamer la vérité en rétractant, s'il y avait lieu, soit totalement soit en partie, ce qu'il avait avancé, puisqu'il allait quitter cette terre et n'avait plus rien à en attendre. A l'ouïe de ces paroles, Swédenborg se souleva dans son lit, et, plaçant sur sa poitrine celle de ses mains qui n'était pas paralysée, il dit avec beaucoup d'expression et de solennité : *Aussi vrai que vous me voyez devant vous, tout ce que j'ai écrit est vrai ; j'aurais pu même en écrire davantage, si j'en avais reçu la permission. Quand vous entrerez dans l'éternité, vous verrez toutes choses telles que je les ai décrites, et nous aurons beaucoup à nous dire là-dessus l'un à l'autre.*

» Je lui demandai ensuite s'il désirait prendre la cène du Seigneur. Il me répondit avec reconnaissance que mon intention était bonne, mais que, étant un citoyen de l'autre monde, il n'en avait pas besoin ; il la prendrait toutefois avec plaisir afin de nous montrer l'union de l'Eglise du ciel avec l'Eglise de la terre. Avant de lui administrer ce sacrement,

¹ Dans une lettre au professeur Trätgard.

je voulus savoir s'il se reconnaissait pécheur. « Certainement, répondit-il, aussi longtemps que je porte avec moi ce corps de péché. » Avec une profonde et touchante dévotion, les mains jointes et la tête découverte, il confessa sa propre indignité et reçut la sainte cène. »

Le Révérend Thomas Hartley étant venu le voir en compagnie du Dr H. Messiter, et lui ayant aussi demandé s'il maintenait tout ce qu'il avait enseigné, Swédenborg répondit avec un ton de conviction profonde : « Je n'ai rien écrit que la vérité. Cela vous sera confirmé tous les jours de votre vie, pourvu que vous demeuriez étroitement attachés au Seigneur et que vous le serviez fidèlement, lui seul, en évitant les maux de toute espèce comme des péchés contre lui et en sondant soigneusement sa Parole ; car du commencement à la fin elle témoigne d'une manière incontestable en faveur de la vérité des doctrines que j'ai fait connaître au monde. »

Pendant une dizaine de jours, il fut privé de sa vue spirituelle et se sentit tourmenté par de mauvais esprits, mais ce fut sa dernière tentation. Il se montra dès lors en possession de toutes ses facultés et jouit d'une paix complète. Voyant sa fin approcher, il indiqua, un mois à l'avance, le jour où il devait mourir, d'un air aussi joyeux que s'il allait à une fête. Ce jour venu, — c'était un dimanche, le 29 mars 1772, — le malade entendit sonner l'horloge et demanda à M^{me} Shearsmith et à la servante, assises aux deux côtés de son lit, quelle heure il était. On lui dit qu'il était cinq heures. *C'est bien*, répliqua-

t-il, *je vous remercie. Que Dieu vous bénisse l'une et l'autre!* Un instant après, il rendit l'esprit sans douleur.

* * *

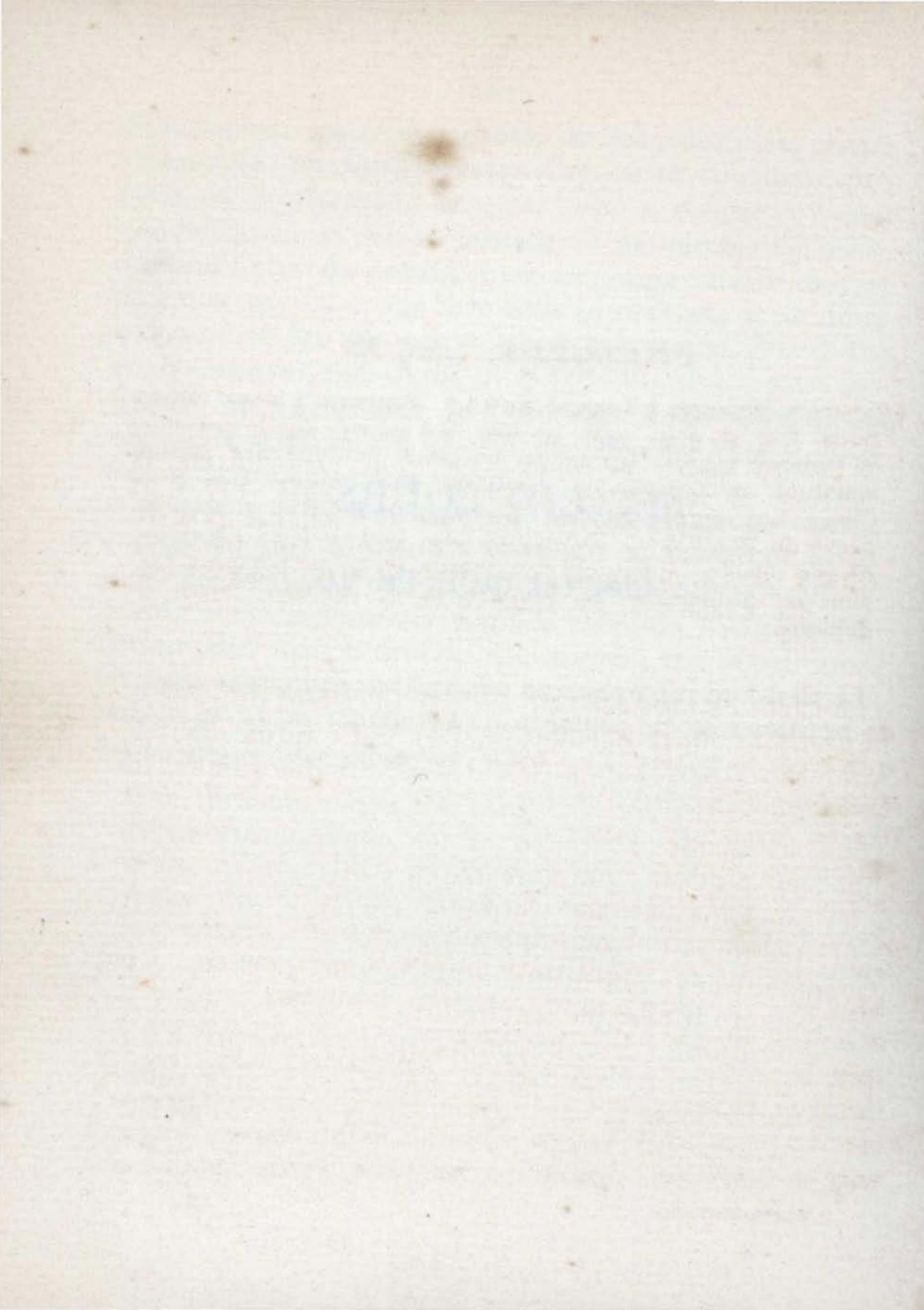
Emmanuel Swédenborg eut, en somme, une des carrières les plus belles et les plus heureuses dont l'histoire fasse mention; je doute qu'il y en ait eu de plus enviable. Aux plus brillants succès du savant et du philosophe il ajouta, durant plus d'un quart de siècle, la féconde activité d'un prophète et d'un réformateur. Indépendant et riche, honoré et glorieux, il ne fut rappelé de la terre qu'au moment où il avait terminé l'ouvrage dans lequel il résumait son grand système. S'il lui manqua les joies de l'époux et du père, il en avait fait joyeusement le sacrifice, comprenant sans doute que les devoirs dont elles sont inséparables l'auraient entravé dans sa haute mission. D'une constitution bien équilibrée et d'une admirable santé, il connut toutes les joies de l'intelligence qui scrute l'univers et découvre la vérité, du génie qui crée des idées lumineuses et leur donne un nouvel éclat en les combinant. Mais tout cela fut dépassé par le privilège inouï qu'il eut de communiquer presque journellement, durant vingt-sept années, avec le monde ~~sup~~rasensible et les anges du ciel.

N'y a-t-il pas quelque chose de vraiment unique dans une telle vie? Et quand nous comparons cet homme aux plus illustres et aux meilleurs de tous les temps, n'avons-nous pas l'impression qu'il les

dépasse tant pour la pureté de la conduite, pour l'humilité, le désintéressement et la droiture que pour la profondeur du sentiment religieux ? Que pourrions-nous raisonnablement demander de plus, comme lettre de crédit, à un messenger divin chargé de nous apporter des lumières plus vives, et de nous ouvrir une ère de convictions solides et d'activité conquérante ? Les titres de Swédenborg à notre confiance me paraissent, je l'avoue franchement, aussi sérieux que ceux des prophètes, des évangélistes et des apôtres que nous tenons pour inspirés. Si vous êtes de cet avis, Mesdames et Messieurs, vous sentirez qu'il vaut la peine d'étudier sa doctrine, qu'il prétend tenir directement de Dieu ; vous voudrez savoir si cette doctrine, dont la sublime simplicité a frappé déjà tant d'esprits distingués, ne serait pas ce dont nos pauvres Eglises et nos pauvres âmes ont besoin pour sortir de leur marasme et connaître enfin la plénitude de la vie.

SECOND COURS

Le Ciel tel qu'il l'a vu.



PREMIÈRE LEÇON

Ignorance générale à l'égard du Ciel. Réponse à deux objections. Pas un lieu, mais un état. La pensée fait la présence et l'amour associe. Le temps remplacé par l'éternité. Monde spirituel et apparences sensibles. Les Anges. Les trois Cieux. Les degrés discrets. Exemple de Phidias et de la Minerve du Parthénon. Ouverture des degrés dans l'homme. Anges célestes, spirituels et naturels. Le Soleil spirituel. Deviné par Lamartine. Sa lumière et sa chaleur. Deux réflexions.

Le Ciel : ce mot résume toutes nos idées de repos, de bonheur et de perfection. Le Ciel : nous savons que c'est la patrie d'en haut, le séjour des justes, la suprême réalisation de toutes nos espérances en contraste avec les douleurs et les désappointements d'ici-bas. Le Ciel : nous désirons y être admis, mais nous ne sommes pas toujours certains de l'être. Peut-être ne nous sommes-nous jamais enquis sérieusement des conditions mises à son entrée. En tout cas on ignore généralement où il est, en quoi il consiste, quelle est son organisation, quelles sont ses lois, les différents états de ses habitants, leurs relations entre eux. Pourtant tout cela nous intéresserait au plus haut degré. Quand nous devons aller voir la Norvège, l'Italie ou la Grèce, nous prenons

la peine de nous mettre d'avance au courant de la géographie, du climat, des mœurs et du gouvernement de ces divers pays ; nous lisons les guides, les récits propres à rendre notre voyage plus facile et plus fructueux. Comment se fait-il que la plupart des hommes, même des chrétiens, cherchent si peu à se renseigner sur le grand voyage, le plus mystérieux, pour beaucoup le plus effrayant, que nous sommes tous forcés d'entreprendre dans quelque temps, peut-être demain, sans avertissement préalable ; sur cet au-delà lumineux, mais inconnu, sur ce pays des âmes désincarnées dont l'existence même nous suggère tant de problèmes inquiétants ?

Vous me direz que l'Évangile jette peu de lumière sur ce glorieux avenir, qu'il nous annonce la « vie éternelle » sans nous expliquer sa nature, que les descriptions du Ciel dans l'Apocalypse sont symboliques, que Dieu paraît vouloir nous maintenir dans l'ignorance, du moins dans une demi-obscurité sur le monde à venir. Je reviendrai dans un instant sur cette objection.

Vous me direz encore que nul n'en est jamais revenu pour nous raconter ce qui s'y passe. — A ceci je répondrai que cette assertion n'est plus de saison depuis plus d'un siècle et demi. Un homme a pendant vingt-sept ans vécu à la fois dans les deux univers, le visible et l'invisible ; il a rempli des volumes de ses récits et de ses descriptions concernant le Ciel, l'Enfer et le *Hadès*. Il est le seul, remarquez-le, qui ait jamais prétendu les avoir visités et nous en apporter des nouvelles *de visu et auditu* ; car ce

qu'il en a écrit, il le donne pour vrai dans l'ensemble et dans les détails, tandis que la *Divine Comédie* de Dante est le produit de l'imagination d'un poète. Or cet homme, qui se pose en Voyant, se trouve n'être pas le premier venu ; c'est le plus grand savant de la Suède, un mathématicien exact jusqu'au scrupule, une tête forte et froide, accoutumée à la rigueur des méthodes critiques, un chrétien avancé dont la sincérité est au-dessus de tout soupçon et qui de plus se montre sévère pour les enthousiastes. En conséquence on reconnaît aujourd'hui, même dans le camp de ses adversaires, qu'il a cru à ses propres visions.

Mais comment pourrait-il y croire si elles n'étaient pas authentiques ? Comment pourrait-il inventer tant de conversations, de discussions, de scènes grandioses, d'idées et d'observations d'une haute portée, sans se douter qu'il est le jouet de la fantaisie la plus étrange et la plus riche ? Comment pourrait-il se faire de telles illusions en donnant journellement la preuve de son calme, de sa raison, de la plus entière domination sur lui-même ? Comment enfin ses élucubrations mystiques formeraient-elles un système plus logique, plus pondéré et plus profondément chrétien que celui d'un Père de l'Eglise, d'un réformateur ou d'un docteur quelconque et seraient-elles présentées avec une double puissance d'analyse et de synthèse qui ne se rencontre nulle part ?

Je vois là des difficultés si considérables que je préfère admettre la réalité objective des visions de

Swédenborg et de ses rapports avec les esprits et les anges, comme j'admets l'authenticité des récits analogues faits, dans notre Bible, par des prophètes et des apôtres. Les sadducéens modernes, ne croyant qu'à cette vie et qu'à la matière, ne peuvent pas croire à Swédenborg, *a priori* du moins; car, s'ils l'écoutent, nul mieux que lui ne peut les guérir de leur incrédulité. Mais les chrétiens n'ont pas de raison pour repousser son témoignage sur un ensemble de faits qui imprime à sa carrière de prophète et de théologien son cachet le plus spécial.

Du reste je ne vous demande point de commencer par un acte de foi, je veux dire d'accepter d'emblée l'absolue harmonie des déclarations de Swédenborg avec la réalité, ni de renoncer en quoi que ce soit à votre propre jugement. Si je le faisais, je serais en contradiction avec Swédenborg lui-même, qui condamne toute soumission servile de l'intelligence, toute foi aveugle, et réclame au contraire l'exercice le plus large de la raison. La seule chose que je vous demande, c'est un esprit sincère, impartial, ouvert à l'influx divin. Si vous êtes chrétien, rappelez-vous que dans la nouvelle alliance il y a encore des prophètes, que ces prophètes doivent être infiniment supérieurs à ceux de l'ancienne, que Jésus n'a pas pu tout dire lorsqu'il était sur la terre, vu le développement trop incomplet de ses disciples d'alors, et que son Esprit doit, de siècle en siècle, nous « conduire dans toute la vérité. »

Peut-être — j'en viens ici à votre première objection — peut-être est-il réservé à notre époque de

faire de grandes découvertes dans le domaine de l'esprit comme dans celui de la matière, de recevoir de nouvelles révélations ou du moins de comprendre d'une façon plus complète et plus vivante certaines portions obscures de nos saints livres. C'est par des personnalités élues et sanctifiées que Dieu inaugure les périodes successives de son règne. Dans un siècle où, quelque nom qu'on lui donne, le scepticisme a envahi et matérialisé l'Eglise à un point vraiment épouvantable, le Prophète du Nord me paraît être le prédicateur qu'il nous faut pour nous réveiller de notre torpeur, nous donner l'intuition des choses suprasensibles et nous faire préférer le Ciel à la terre. Si, par son moyen, nous pouvons acquérir une connaissance religieuse qui contraste avec la théologie traditionnelle comme la science contemporaine contraste avec les ténèbres du moyen âge, je ne puis me figurer que nous contreventions aux intentions du Seigneur. Loin de vouloir nous maintenir dans l'ignorance afin que nous restions toujours mineurs, ce Père sage et généreux doit souhaiter de nous voir sonder toujours davantage les problèmes de notre destinée, parvenir à la maturité spirituelle et avancer indéfiniment dans l'intelligence de ses plans d'amour.

* * *

Où est le Ciel ? — A cette question, que les enfants eux-mêmes se posent, il n'est plus aussi difficile de répondre qu'il y a un siècle ou deux. Sur ce point au moins les explications de Swédenborg, tout en

restant ce que nous avons de mieux, ne vous paraîtront plus aussi singulières, car la théologie protestante s'en est rapprochée à plus d'un égard.

Je me souviens d'avoir vu un atlas où le « Ciel des bienheureux » était marqué au delà du ciel des étoiles fixes. Cette représentation nous semble aujourd'hui bien puérile ; peut-être cependant ne savez-vous pas trop par quoi la remplacer. Dans ce cas écoutez Swédenborg.

L'*espace* est à ses yeux une simple condition de la matière, la relation qu'ont entre eux les objets naturels. Or le monde à venir étant exclusivement spirituel, l'espace n'a rien à y faire ; cet univers invisible n'est pas lui-même localisé, placé dans une région plus ou moins éloignée de notre globe. Pour les esprits, il n'y a pas, à proprement parler, de lieu, d'espace, de distance, de proximité, de changement d'endroit. Toutefois — remarquez bien ceci — ils connaissent des choses qui *correspondent* à toutes ces notions. D'une façon générale, on peut dire que pour eux l'espace est remplacé par l'*état* des individus, j'entends leur état mental, la nature de leurs affections et de leurs pensées. Pense-t-on à quelqu'un, il est aussitôt présent. Aime-t-on une personne, on se sent uni à elle. En d'autres termes, *la pensée fait la présence et l'amour associe*. Diffère-t-on, au contraire, de points de vue et de désirs, on est éloigné, séparé l'un de l'autre. Ainsi la distance et la proximité spirituelles donnent l'impression que les anges et les esprits sont situés dans l'espace. Ce n'est là qu'une *apparence*, mais cette apparence

s'impose à l'imagination. Comme les habitants du Ciel se voient entre eux aussi nettement que s'ils avaient un organisme matériel, de même il leur apparaît des espaces dans lesquels ils ont l'air de se mouvoir. Nous ne pouvons, avec nos facultés actuelles, nous représenter les Cieux autrement que comme s'ils occupaient une place et se divisaient géographiquement. Cela n'a pas grand inconvénient pourvu que nous nous rappelions que ce langage est populaire, inexact, figuré, les termes que nous employons signifiant des réalités spirituelles correspondant à ces apparences. En effet, notre raison peut faire abstraction de la matière et de l'espace, tandis que notre imagination en est incapable.

* * *

De cette première explication ressort déjà une leçon très encourageante. Si le Ciel n'est pas un *lieu*, mais un *état*, il n'est pas situé aux confins de la création naturelle et séparé de nous par des espaces incommensurables ; pour en être près, il n'y a qu'à éviter les pensées et les affections opposées à celles des anges et à développer en nous un « état » semblable au leur. Aller au Ciel n'implique pas un colossal voyage, impossible à concevoir, mais une transformation morale, que notre conscience nous impose.

Ensuite quelle perspective d'incessante joie nous est ouverte par cette courte proposition : *La pensée fait la présence et l'amour associe !* Il en résulte que, dans nos demeures définitives, nous vivrons auprès

de ceux pour lesquels nous éprouverons les plus vives sympathies. Nous serons par conséquent éloignés des gens qui nous plairont le moins, et cela en proportion de nos divergences intellectuelles et morales. Cela ne semble-t-il pas normal ? N'y a-t-il pas évidemment là une condition essentielle, indispensable, du bonheur céleste ? Ajoutons que plus nous ressemblerons à Dieu lui-même, plus nous vivrons rapprochés de lui : pensée stimulante et solennelle entre toutes !

* * *

Nous avons à faire au sujet du *temps* des observations très analogues. En effet, indissolublement uni à la matière et au lieu, le temps est inconnu dans le monde invisible ; il est remplacé dans le Ciel par ce que nous appelons l'*éternité*. Ce n'est pas qu'il n'y ait plus de durée de l'autre côté du voile ; il faut qu'il en existe pour qu'il puisse s'y produire des changements, des modifications, des progrès. Ce qui n'existera plus, c'est le système naturel auquel nous sommes soumis maintenant et par le moyen duquel nous mesurons tout ce qui nous arrive ; c'est l'ordre régulier des jours et des nuits, des semaines, des mois et des années, de leurs divisions et de leurs multiples. Tout cela sera remplacé également par quelque chose de correspondant et de supérieur. Aux changements produits par la course apparente ou réelle des astres dans le firmament, à ces changements objectifs, extérieurs à l'homme, succéderont des *changements d'état*, qui seront subjectifs, personnels, intérieurs, et dès lors beaucoup plus

importants. Aussi chacun des mots faits pour indiquer les divisions du temps est-il employé dans les Ecritures, en vertu de la correspondance, pour signifier un état mental.

La Bible annonce fréquemment, par exemple, le grand jour, le jour du Seigneur des armées ou de Jéhova, le jour grand et redoutable, le jour de la colère et de la fureur, de la vengeance, de la détresse, le grand jour du Dieu tout-puissant, le jour de sa venue, le dernier jour. Entendues dans le sens interne, ces expressions désignent le dernier état de l'Eglise ici-bas, puis l'avènement du Seigneur et le jugement final. Rappelons d'ailleurs que Swédenborg explique ces grandes scènes tout autrement que l'orthodoxie.

Ainsi, pour le lecteur initié à l'acception spirituelle de la Parole sainte, un *jour* et une *année* représentent un état prolongé soit de l'homme en voie de régénération, soit de l'Eglise militante, en tout cas une période dans sa totalité. Par la *chaleur* et la *lumière* sont signifiés le bien et le vrai, ou (ce qui revient au même) l'amour et la sagesse; par le *matin* le degré suprême de l'amour, par le *midi* la vérité dans sa lumière et par le *soir* la vérité dans son ombre, par la *nuit* la privation complète du vrai et du bien.

Remarquons ici que les états intérieurs, symbolisés dans l'Ecriture par nos diverses mesures du temps, se succèdent dans l'autre monde non plus avec la régularité mécanique et inéluctable qui règle la marche des astres, mais suivant la volonté des

esprits eux-mêmes, et aussi, me semble-t-il, suivant les intentions de la divine Providence.

Vous vous étonnerez peut-être qu'il y ait chez les anges, comme chez nous, des variations de sentiments et de pensées, ce que nous appelons des hauts et des bas. Mais un moment de réflexion vous convaincra que ces fluctuations sont nécessaires pour prévenir la monotonie, et l'ennui qui en découlerait, pour faire apprécier à leur valeur toutes les jouissances du Ciel et pour donner aux rachetés la possibilité d'incessants progrès. Nous ne pouvons pas imaginer que, chez des êtres finis, la vie mentale soit jamais arrêtée, immobile, même dans la sainteté et le bonheur.

En somme nous devons penser au Ciel, et en général au monde invisible, non d'après le temps, mais d'après l'état. Envisager l'éternité comme un temps infini, n'ayant ni commencement ni fin, est une conception naïve, enfantine, non pas fausse, mais insuffisante ; l'éternité est, à proprement parler, un état infini, très supérieur à celui de la vie présente. Sans doute, dans son acception suprême, ce mot ne s'applique qu'à Dieu, qui possède seul la vie absolument parfaite ; aussi notre écrivain l'emploie-t-il fort rarement en parlant des hommes devenus esprits, démons ou anges. Mais dans un sens relatif, les Ecritures l'appliquent à notre destinée finale, nous promettant la vie éternelle. Sans doute cette vie ne sera jamais infinie comme celle du Seigneur, et, si elle ne doit pas avoir de terme, elle a eu pour chacun de nous un commencement ; elle n'en est

pas moins une existence spirituelle, glorieuse, céleste, affranchie des limitations de la matière, de l'espace et du temps ; une existence que par conséquent nous avons grand'peine à nous représenter, mais que les descriptions de Swédenborg nous permettent de concevoir dans ses éléments principaux, et même dans certains détails, avec toute la vivacité désirable. Aucune théologie, ni catholique, ni grecque, ni protestante, n'essaie même de rivaliser à cet égard avec la sienne.

Nos pasteurs, catéchistes et docteurs ont la prudence d'être extrêmement brefs sur tout ce qui concerne le monde à venir. Quand l'un d'entre eux ose soutenir une hypothèse quelconque, il est contredit soit par le crédo de son Eglise, soit par des collègues aussi savants et aussi autorisés que lui. La Nouvelle Eglise est unique aujourd'hui par le privilège qu'elle possède d'avancer des idées claires, évangéliques et rationnelles en matière d'eschatologie, c'est-à-dire sur les choses dernières : millénium, fin du monde, résurrection, jugement, sort définitif des méchants et des bons. Je ne vous demande pas d'accepter en bloc cet enseignement si nouveau pour vous ; mais il mérite, me semble-t-il, votre sérieuse attention, et je suis sûr que son étude, si vous l'entrepreniez, vous procurera des jouissances de l'ordre le plus élevé et le plus consolant.

* * *

Les Cieux, avons-nous dit, forment un monde exclusivement *spirituel*. Cela veut dire que le monde d'en haut n'est pas composé d'objets tels que les

pierres, les fleuves, les arbres, les animaux, les maisons et les villes, c'est-à-dire de choses placées à côté des hommes et indépendantes d'eux, mais uniquement d'esprits personnels semblables aux nôtres, d'hommes parvenus à un plan supérieur de l'existence. Pour prévenir un malentendu, je dois ajouter tout de suite que des objets extérieurs, correspondant à ceux qui nous entourent ici-bas, existent aussi dans le Ciel, mais seulement à titre d'*apparences*. C'est du reste de la même façon que la philosophie idéaliste, celle de Berkeley par exemple, explique nos perceptions sensibles sur la terre.

Ces êtres spirituels, que nous appelons les *Anges*, ne sont rien par eux-mêmes et ne s'attribuent à aucun degré leur intelligence et leurs vertus. A ce qu'ils affirment d'un commun accord, tout vrai et tout bien procèdent de Dieu. Mais il y a plus : Dieu est la cause première et l'essence de toutes les créatures ; ce qui ne reste pas attaché à lui se dissipe et retourne au néant. Il y a, disent-ils, une source unique de vie ; la vie de l'ange, comme celle de l'homme, est un ruisseau qui en découle ; si ce ruisseau cessait d'être alimenté par sa source, on le verrait tarir à l'instant. Ainsi les anges sont « dans le Seigneur » et le Seigneur est « dans les anges ; » en d'autres termes, le Ciel est constitué par la *Sphère divine* ou par le *Divin* émanant du Sauveur glorifié, en qui toute la plénitude de la Divinité habite corporellement.

Ainsi compris, le Ciel est nécessairement un, mais à cette unité totale s'allie la plus riche diversité.

DIVISION TERNAIRE DU CIEL

DIAGRAMME N° 1.

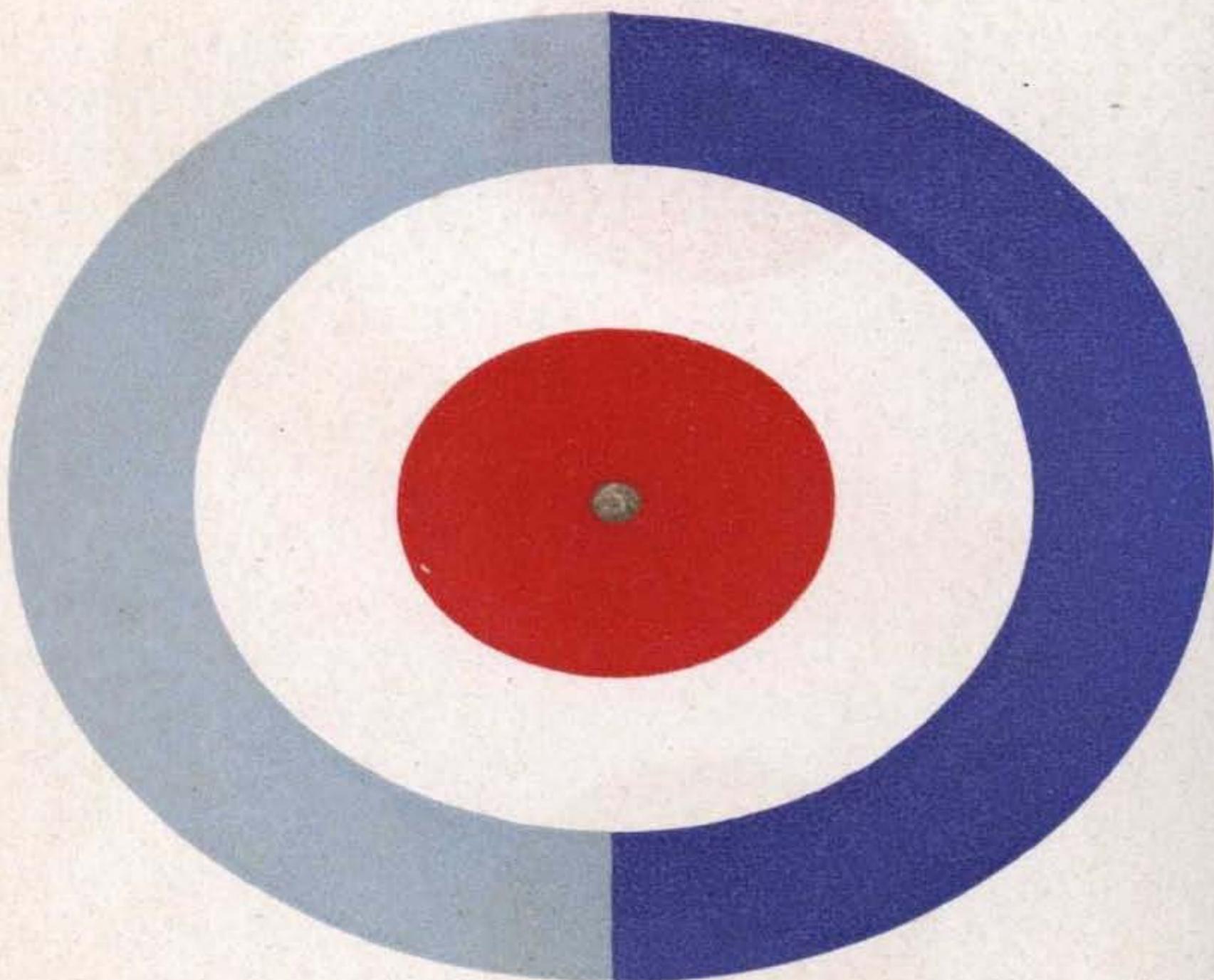
LES TROIS CIEUX

1^{er} ciel : cercle extérieur, bleu (deux nuances).

2^{me} ciel : cercle moyen, blanc.

3^{me} ciel : cercle intime, rouge.

Soleil central : point d'or.



1^{er} ciel : Anges naturels. Troisième degré (dernier).

2^{me} ciel : Anges spirituels. Second degré (moyen).

3^{me} ciel : Anges célestes. Premier degré (intime).

DIVISION BINAIRE DU CIEL

LES DEUX ROYAUMES

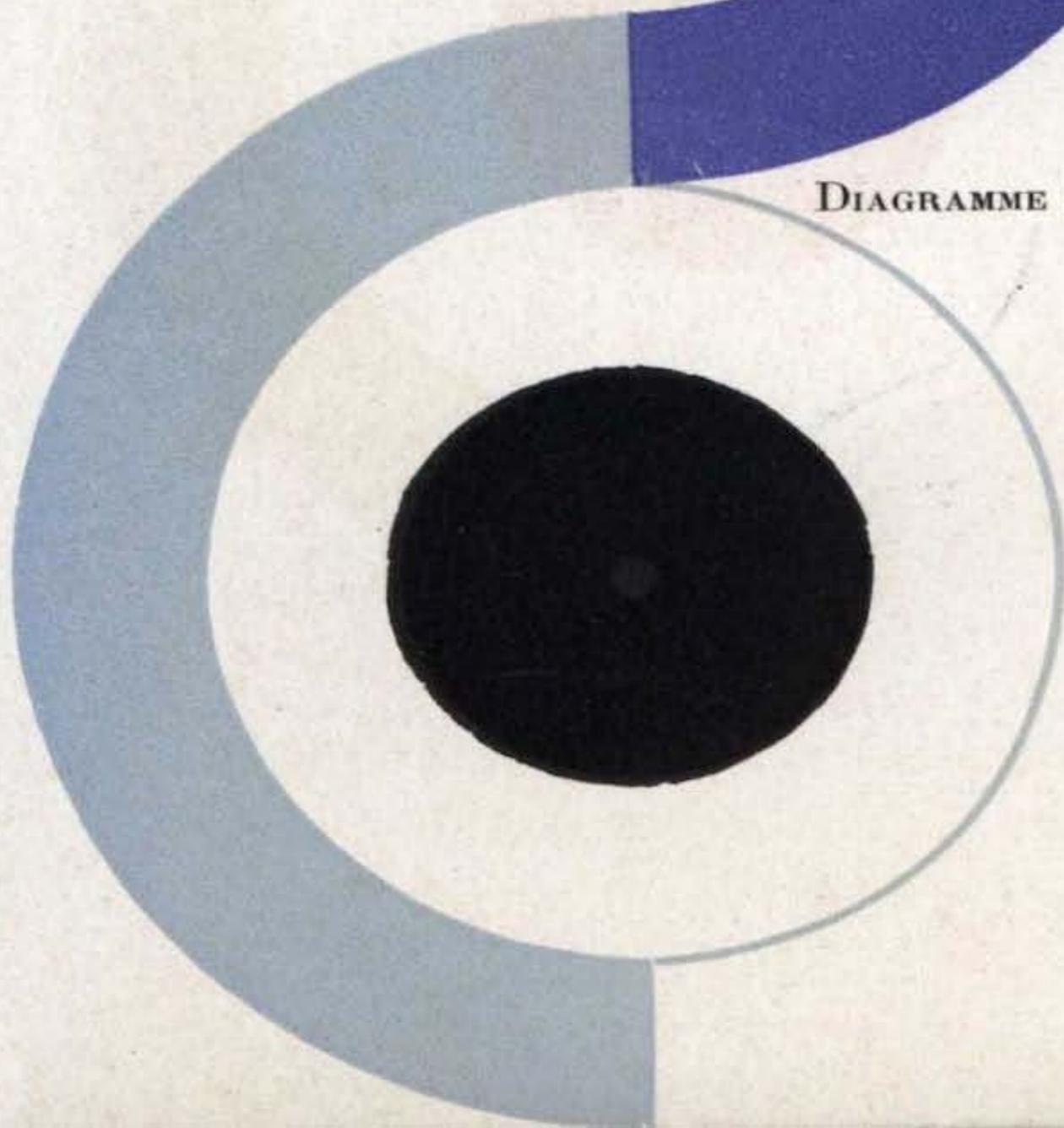
DIAGRAMME N° 2.



ROYAUME CÉLESTE

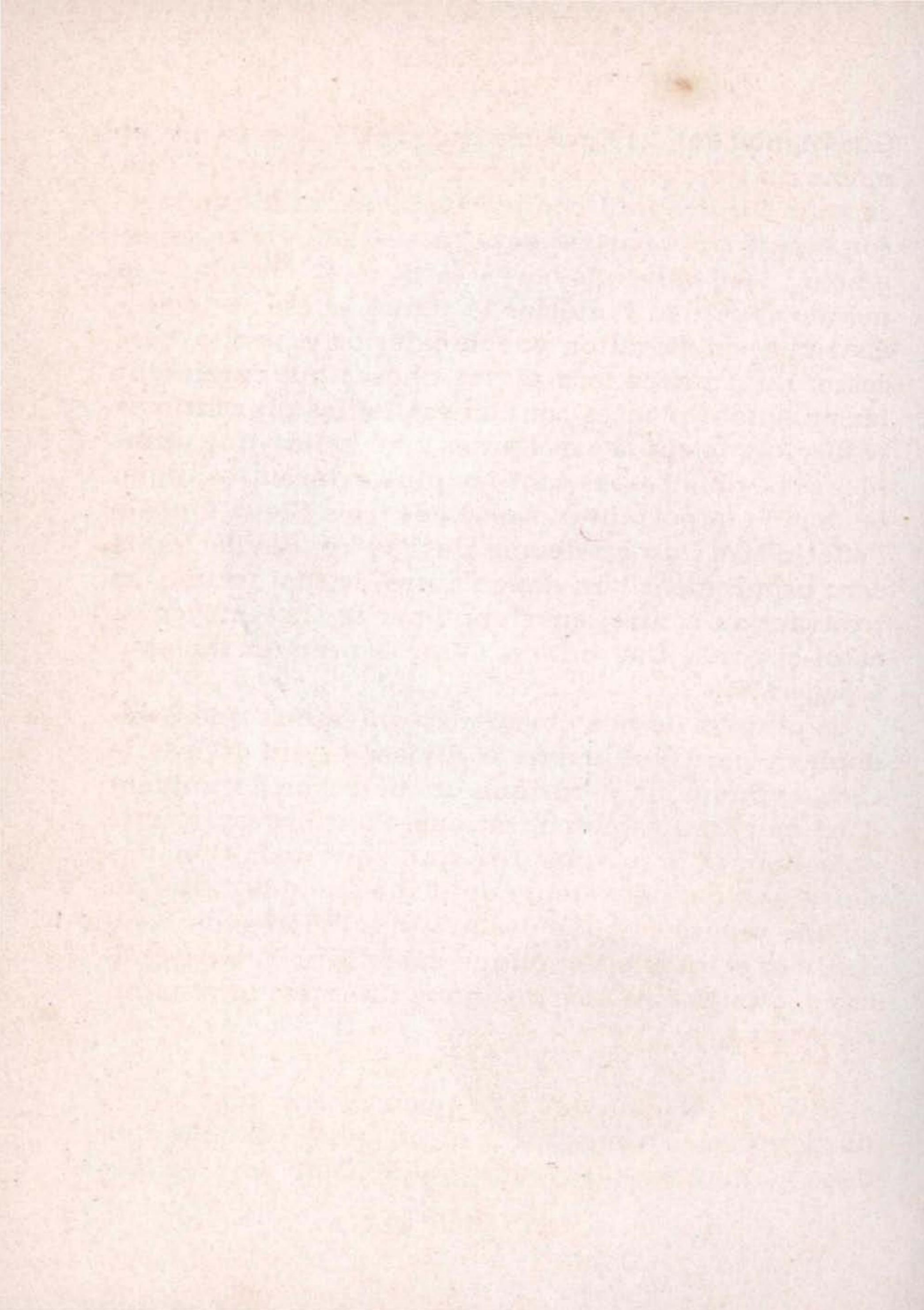
- a)* 3^{me} ciel.
Anges célestes.
Rouge.
- b)* Moitié du premier ciel.
Anges célestes-naturels.
Bleu foncé.

DIAGRAMME N° 3.



ROYAUME SPIRITUEL

- a)* 2^{me} ciel.
Anges spirituels.
Blanc.
- b)* Moitié du premier ciel.
Anges spirituels-naturels.
Bleu clair.



Conformément à l'Écriture qui parle des *Cieux* et même du *troisième Ciel*, Swédenborg divise le Ciel en *trois Cieux*, qu'il compare aux étages d'une maison et aux trois parties superposées de notre organisme : les jambes, le corps et la tête. Or, dans le monde spirituel, l'intériorité d'une chose se manifeste par son élévation et son extériorité par sa bassesse. En d'autres termes, les choses qui paraissent les plus haut placées sont en réalité les plus intimes et dès lors les plus excellentes ; et celles qui semblent les plus basses sont les plus extérieures, donc les moins importantes. Aussi ces trois Cieux font-ils l'effet d'être l'un au-dessus de l'autre, tandis qu'ils sont proprement l'un dans l'autre, le Ciel intime se trouvant au centre, enveloppé par le Ciel moyen et celui-ci par le Ciel infime. (Voir le premier tableau, à page 189.)

La plupart de nos chrétiens trouveront que Swédenborg perd son temps à diviser et subdiviser le Ciel, et que nous perdrons le nôtre en le suivant dans de pareilles élucubrations. Pour prévenir cette objection, je dois vous dire que cette partition ternaire a plus de valeur qu'il ne semble, attendu qu'elle repose sur une des grandes théories de Swédenborg et qu'elle s'applique également à la psychologie, c'est-à-dire à ce qui nous intéresse le plus directement.

* * *

Je dois vous donner, à ce propos, une idée de la doctrine des *Degrés*, qui joue un rôle considérable dans son système. Passons rapidement sur les *De-*

grés continus, qui nous sont familiers, et qu'il appelle aussi *Degrés de latitude* ou de *largeur*. Ils vont insensiblement du petit au grand, du froid au chaud, de la lumière à l'obscurité ; ils mesurent la distance, la quantité, la densité, le poids, tout ce en quoi il y a simplement du *plus* ou du *moins*. Le thermomètre et le baromètre les présentent à nos yeux de la façon la plus sensible.

Mais, à côté des *Degrés continus*, notre auteur établit les *Degrés discrets* : conception originale et profonde, qui n'est encore ni admise, ni pour ainsi dire connue en dehors de la Nouvelle Eglise. Les *degrés discrets*, c'est-à-dire distincts, séparés¹, se rattachent à trois notions philosophiques dont chacun de nous fait usage, mais dont notre écrivain tire un parti tout nouveau : le *But*², la *Cause* et l'*Effet*. Tous les êtres (personnes ou choses) ont un *But*, dont ils sont en quelque sorte issus et sans lequel ils n'existeraient pas. Quand je me propose un *But*, je dois, pour l'atteindre, employer des moyens ; ces moyens sont la *Cause* de mon œuvre ou de mon action, qui, à son tour, en est le *Résultat* ou l'*Effet*. Pour peu que vous réfléchissiez à ce qui se passe en vous lorsque vous agissez, vous reconnaîtrez que votre but est toujours une volonté provenant de votre cœur, siège de vos affections ; que la cause ou le moyen dont vous faites usage est une pensée de

¹ En latin *discretus*, participe passé du verbe *discerno*, signifie en effet « séparé. »

² Je remplace par *But* le terme philosophique de *Fin*, qui risquerait d'embrouiller plusieurs de mes auditeurs.

votre esprit ; que l'effet ou le résultat auquel vous arrivez est la réalisation du but par l'intermédiaire de la cause.

Un exemple vous fera mieux saisir cette définition nécessairement abstraite. Périclès demande au sculpteur Phidias de faire pour le Parthénon une statue de Pallas Athênê. Comment Phidias procédera-t-il ? Un sentiment ou, comme disait Swédenborg, une « affection » s'éveille en son cœur à l'ouïe de cette proposition. Cette affection quelle est-elle ? Ce pourrait être l'amour du gain, s'il ne s'agissait pas de ce grand artiste ; mais lui, ce n'est assurément pas l'intérêt qui le pousse. Est-ce l'amour de la gloire ? Est-ce le patriotisme ? Supposons, pour simplifier, que c'est le plus pur amour de la patrie. Phidias est enflammé du désir d'honorer la capitale de l'Attique par une œuvre immortelle ; il veut contribuer par son génie à la renommée et à la splendeur de la Grèce. C'est ce sentiment, cette volonté, cette noble ambition qui donne un *But* à son entreprise.

A ce premier stage en succède tout de suite un deuxième, celui des voies et moyens. Comment Phidias exécutera-t-il le chef-d'œuvre qu'il rêve ? Quels matériaux emploiera-t-il pour cette statue incomparable ? Prendra-t-il du marbre, du bronze, de l'or, de l'ivoire, des pierres précieuses ? Quelles quantités en faudra-t-il ? Où se les procurer ? A quelles dépenses doit-il s'attendre ? Quelles seront les dimensions de la Minerve, sa place dans le sanctuaire, son attitude, son geste, son expression ? Que

faudra-t-il graver sur son bouclier ? Toutes ces questions sont du domaine de l'entendement. Pour réaliser son but, affaire du cœur ou de la volonté, le sculpteur doit beaucoup réfléchir, imaginer un plan d'ensemble se ramifiant jusqu'en mille détails. Le sentiment initial demeurerait vain, si la pensée ne lui donnait une forme déterminée, des contours précis. Cette élaboration intellectuelle, qui aboutit au projet exact de la future Athênê, à sa maquette et au devis des frais, toute cette conception indispensable pour que la statue s'exécute en est évidemment la *Cause*, la cause prochaine, efficiente.

Après cela vient la troisième phase. Ce qui a pris naissance dans le cœur de Phidias et a bientôt passé dans son entendement, ce qui par cette alliance de l'intelligence avec la volonté est devenu un projet bien défini, concret et complet, va maintenant se réaliser. L'éminent artiste met à l'œuvre les tailleurs de pierre, les fondeurs, les artisans, toute l'armée des collaborateurs dont il a besoin ; il les dirige, les inspire, et avec leur secours, le ciseau à la main, il termine la célèbre image de la patronne d'Athènes, la statue d'ivoire et d'or telle que son âme l'a voulue et que sa tête l'a pensée. Cette statue est l'*Effet*.

Vous pouvez à présent vous en rendre compte : le but, la cause et l'effet sont trois choses de nature différente, et non trois degrés continus d'une même chose (quantité ou qualité), par exemple trois degrés quelconques marqués par le baromètre, le thermomètre ou la balance. De là leur nom de degrés *discrets* ou séparés. Leurs relations mutuelles sont

celles de cause à effet ou de l'*antérieur* au *postérieur*, car le but est déjà une cause ; aussi Aristote l'appelle-t-il la cause *finale*. Le but, ou la fin, est donc la cause de la cause, de cette cause qu'Aristote nomme la cause *efficiente*, parce qu'elle produit directement l'effet. Ainsi les trois degrés s'engendrent l'un l'autre, le premier formant le troisième par l'intermédiaire du second. Le premier est antérieur au second, celui-ci antérieur au troisième ; en conséquence le troisième est postérieur au deuxième, et le deuxième au premier. Mais — et j'attire votre attention sur ce point essentiel — les deux premiers n'*existent*, ou n'entrent dans le domaine de la réalité, que lorsqu'ils se manifestent dans le troisième ; le but et la cause ont besoin de l'effet pour prendre place dans le monde auquel nous appartenons. Pour en revenir à l'exemple que nous avons cité, si Phidias, acceptant l'ordre de Périclès, s'était proposé d'ériger dans le Parthénon une admirable statue de Minerve, si même il avait mis tout son génie à décider comment elle serait jusque dans ses moindres détails, mais qu'il se fût arrêté là, cette statue n'*existerait pas*. Ainsi nos projets les plus intelligents, formés dans d'excellentes intentions, ne comptent pour rien si nous ne les mettons pas en pratique, à supposer que la possibilité nous en soit donnée.

D'autre part — et ceci n'est pas moins digne d'être noté — l'effet ne saurait absorber complètement le but et la cause dont il est le produit. Cela ressort encore de notre exemple. Si le patriotisme et la noble

conception de Phidias sont manifestés, réalisés et rendus concrets par sa Pallas Athênê, ce sentiment et cette idée n'en conservent pas moins leur siège dans l'âme et la tête du grand sculpteur.

* * *

Les degrés discrets, dont je viens de vous donner une idée, ne s'appliquent à la partition du Ciel que parce qu'ils sont en rapport avec la nature même de l'homme. Ils forment, pour ainsi dire, trois étages — disons plutôt trois *plans* — de notre vie intérieure, tant sur la terre que dans le monde à venir. Le troisième Ciel est le domaine des buts ou des fins, le deuxième le domaine des causes et le premier celui des effets. Or il y a en nous quelque chose qui peut nous mettre en communication avec ces trois Cieux. Nous avons en notre âme un premier degré, appelé par Swédenborg *naturel*, qui établit un rapport entre nous et le premier Ciel ou plus exactement le Monde des esprits, et, quand le second degré n'est pas tout à fait fermé, le Ciel inférieur; puis un degré moyen ou *spirituel*, qui nous relie au second Ciel; enfin un troisième degré, le degré *céleste*, qui nous rattache au troisième Ciel, au Ciel suprême. Ces degrés s'ouvrent, ou du moins peuvent s'ouvrir, l'un après l'autre. Ce sont des facultés, des virtualités appelées à se développer et à être mises en exercice. Par l'*ouverture* d'un degré discret il faut donc entendre le commencement d'une vie spéciale, l'initiation à un ensemble de connaissances et d'affections plus hautes, la création d'un état d'âme qui

permet à Dieu de s'unir à nous d'une façon nouvelle, plus intérieure et plus parfaite.

L'homme chez qui le degré inférieur, ou premier degré, est seul ouvert — c'est par là que nous commençons tous — s'appellera l'*homme naturel* ; c'est l'homme « animal » ou plutôt « psychique » mentionné par saint Paul. Cet homme naturel se distingue des animaux par la parole et le raisonnement ; il peut recevoir le vrai dans son intelligence et le bien dans son cœur ou sa volonté, mais seulement le vrai et le bien « naturels, » c'est-à-dire relatifs à ce monde. Il ne comprend ni ne croit réellement les choses « spirituelles, » quoiqu'il puisse professer de les croire et s'en faire même le prédicateur éloquent ; sa religion, quand il en a une, n'est donc jamais que superficielle, formaliste, factice, si ce n'est hypocrite. Même lorsqu'il paraît juste et bon, il ne l'est pas véritablement, car les sentiments qui l'inspirent sont l'amour du monde et l'amour de soi.

Sa vie est d'ailleurs plus ou moins noble, correcte ou grossière suivant qu'il est lui-même « rationnel, » « naturel » dans l'acception restreinte de ce mot, « sensuel » ou « corporel. » Il peut être méchant, vindicatif, voluptueux et cruel comme les bêtes féroces ; il peut également acquérir une certaine sagesse, s'élever jusqu'à la philanthropie. Il peut se distinguer comme savant, littérateur, artiste, ministre d'Etat, général ou conquérant, philosophe ou théologien. Mais il ne se débarrasse jamais de son égoïsme, de son péché, il ne s'élève pas au-dessus de la terre et ne se réconcilie pas avec Dieu, tant

que le deuxième degré ne s'est pas ouvert dans son cœur.

En passant du premier degré au second, l'homme entre dans un monde qui lui était inconnu jusqu'alors et dont il sent la supériorité. Il croit dès lors à l'autre vie, s'intéresse à la religion, aime à étudier l'Évangile, s'applique à imiter et à servir Jésus-Christ. De naturel il est devenu *spirituel*. Ce passage à un plan supérieur de l'existence, cette transformation mentale est désignée dans les Écritures par le terme de *Régénération*. Elle est indispensable à notre salut. Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, ne naît « une seconde fois » ou « d'en haut, » *il ne peut entrer dans le royaume des Cieux, il ne peut même le voir*, ainsi que le Sauveur l'a déclaré à Nicodème. Ce n'est point là une décision arbitraire du Maître de nos destinées ; c'est une loi fondamentale de notre nature, une impossibilité biologique.

On n'entre pas au Ciel comme dans un palais ou dans une salle de fête. Il ne suffit pas d'un coup de baguette de la grâce pour que nous y soyons reçus avec notre esprit plein d'erreurs et de mensonges, notre cœur brûlant de convoitises impures et mondaines. Cela serait injuste et du reste incompréhensible. Non, nous ne pouvons être introduits dans le Ciel sans nous y être dûment préparés, sans être revêtus de la « robe de noces. » Nous ne pouvons habiter les demeures célestes sans avoir des pensées et des sentiments célestes, dont la plupart des hommes, même des chrétiens de nom, sont actuellement fort

éloignés. Comme Swédenborg l'enseigne clairement, pour que nous soyons en état d'entrer au Ciel, il faut que le Ciel soit d'abord entré en nous ; il faut, en d'autres termes, que nous soyons assez transformés mentalement pour vivre, par l'intelligence et par le cœur, en harmonie avec les anges. Cela n'est pas impossible dès ici-bas, mais c'est un état exceptionnel, fort différent de celui des gens du monde ou des hommes « naturels ».

* * *

Ici se pose une question dont la gravité pratique ne vous échappera pas. La régénération s'accomplit-elle tout d'un coup ? Sommes-nous vraiment chrétiens parce que, à un moment donné, nous avons plus ou moins changé de sentiments et de vie, abandonné telle habitude vicieuse, passé de l'incrédulité à la foi ? En d'autres termes, la *conversion* fait-elle de nous des êtres absolument nouveaux ; ouvre-t-elle si complètement nos âmes à l'influx divin que, de naturels que nous étions, nous devenions soudain spirituels ?

Quand nous regardons autour de nous et surtout à nous-mêmes, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'en est point ainsi. Chez la plupart des « convertis, » le spirituel, au lieu de réduire le naturel à une absolue soumission et de le pénétrer de part en part, s'est contenté de partager avec lui le gouvernement et lui a fait des concessions regrettables. Ou plutôt le cœur partagé a cru pouvoir associer deux principes diamétralement opposés, dont l'un

doit tôt ou tard non seulement dominer, mais supplanter et abolir l'autre. Les croyants agissent trop souvent encore en hommes « naturels » ou « charnels. » Cela nous prouve que, si la régénération a pour origine la conversion, elle doit se poursuivre, se compléter, s'approfondir sans cesse, au risque d'être en quelque sorte défaite par une réaction victorieuse de l'homme naturel. Mais, quand le second degré s'est largement ouvert dans une âme, elle est vraiment spiritualisée et mise en relation avec le second Ciel.

Alors, — mais pas plus tôt, — s'ouvre le troisième degré discret; alors commence pour elle une vie plus paisible et plus intense, un rapport plus intime avec le Seigneur, une plus vive intuition de ses pensées et de ses volontés, la jouissance d'un pouvoir surprenant qui rappelle celui du prophète galiléen. Par cette seconde évolution, beaucoup plus rare que la première, l'homme s'élève à un état dont nous n'avons pas eu jusqu'à présent la notion précise : de spirituel il devient *céleste*, c'est-à-dire qu'il arrive au point de vue, à la manière de sentir, à la nature mentale des anges du troisième Ciel. Il est désormais en communication avec eux et il s'apprête à prendre place dans leurs rangs.

Il a existé dans les âges les plus reculés beaucoup de ces hommes « célestes, » plus rapprochés de Dieu que les hommes spirituels eux-mêmes, à ce qu'affirme Swédenborg; mais, ajoute-t-il, il n'y en a plus guère de nos jours, l'humanité dans son ensemble ayant dégénéré à l'égard de la religion. Si cette re-

marque paraît sévère pour les peuples christianisés, elle n'est que trop justifiée par le spectacle qu'ils nous donnent. Nous constatons, en effet, que nos Eglises n'ont pas conservé le souvenir de cet état céleste, qui serait le christianisme conséquent et pleinement réalisé. Peut-être cependant en avait-on vaguement l'idée lorsque, il y a trente ou quarante ans, on nous parlait de *vie supérieure* (en anglais *higher life*), de *cœurs purs* et de *d'entière sanctification*, du *baptême de l'Esprit* et de la *puissance* du chrétien. Ce mouvement n'a pas cessé ; il manifeste l'aspiration des croyants sérieux à une religion plus profonde, plus éthique et plus conquérante. Or, d'après Swédenborg lui-même, nous devons nous attendre à ce que notre époque se distingue de la sienne par une renaissance du christianisme.

* * *

Je ne vous arrêterai pas longtemps sur ce qui caractérise les habitants de chaque Ciel. Chez ceux du troisième Ciel, ou chez les Anges *célestes*, prédomine le cœur ou la volonté ; chez ceux du second Ciel, ou chez les Anges *spirituels*, c'est l'intelligence qui joue le rôle principal ; chez ceux du premier Ciel, ou chez les Anges *naturels*, se trouve une vie moins pure, moins intérieure, plus mélangée d'éléments égoïstes et terrestres ; mais, selon qu'ils sont apparentés aux Anges célestes ou aux Anges spirituels, on les nomme Anges *célestes-naturels* ou Anges *spirituels-naturels*. Ainsi les Anges célestes, les plus intérieurs de tous, dépassent à tous égards les anges

des deux autres Cieux : ils sont les plus beaux, les plus saints, les plus puissants et les plus glorieux, en un mot les plus semblables au Seigneur. Les Anges spirituels, moins intérieurs et moins excellents que les célestes, dépassent à leur tour les Anges naturels, dont la vie a plus d'analogie avec celle des vrais chrétiens dans ce monde.

Ces trois Cieux sont, au dire de notre théosophe, à ce point différents qu'il n'existe pas entre eux de relations habituelles, et que l'on ne peut, dans la règle, monter du Ciel inférieur au Ciel moyen ou du Ciel moyen au plus élevé. Ils ne sont pourtant pas indépendants l'un de l'autre. Le Seigneur les réunit au contraire par un double et perpétuel *influx*, c'est-à-dire par l'action qu'il exerce sur eux : *influx immédiat* chez les Anges de tous les Cieux ; *influx médiat* par le troisième Ciel sur le deuxième, et par celui-ci sur le premier. Ainsi *le Ciel* forme un ensemble parfaitement lié, et les *trois Cieux*, ses parties principales, divisées elles-mêmes en *sociétés* nombreuses, correspondent aux trois degrés discrets dont nous avons parlé. Cette partition ternaire du Ciel a donc sa raison d'être, reposant sur le *Trine* essentiel que nous découvrons en Dieu d'abord, puis chez l'Ange, chez l'homme et dans toute la création. Il s'agit toujours du But, de la Cause et de l'Effet, dont j'ai expliqué les rapports.

* * *

Je devrais vous montrer ici que le Ciel a la forme humaine ; mais je n'ai pas le temps de relever ce point, mon sujet étant trop complexe. Ce qui presse

d'avantage, c'est de vous parler plus à fond des rapports du Ciel avec Dieu.

Comme, dans l'univers astral dont notre planète fait partie, tout dépend du soleil qui en est le centre et le point d'appui, de même en vertu de la « correspondance » tout dans les Cieux angéliques doit dépendre d'un soleil des esprits. On y voit, en effet, dans le firmament un resplendissant *Soleil*, dont le nôtre n'est que l'image imparfaite et périssable, soleil dont procèdent toute vie, toute joie et toute beauté. Ce soleil, c'est la « sphère divine, » l'émanation la plus immédiate de l'amour et de la sagesse suprêmes. Si notre auteur dit, en passant, que « Dieu est le soleil du Ciel, » cette expression ne doit pas être prise à la lettre ; cela ressort clairement de ses explications positives. Car il ajoute : « Le Seigneur n'est pas lui-même ce soleil, » qui est simplement sa manifestation la plus brillante, l'expression sensible et glorieuse de ses principaux attributs. Personnellement il est et demeure un homme, l'Homme par excellence, l'Homme type, c'est-à-dire le Christ glorifié, unissant d'une façon parfaite la nature humaine à l'essence divine, mais résidant, pour ainsi dire, dans ce soleil central dont la chaleur et l'éclat dépassent tout ce que nous pouvons imaginer.

Un de nos plus grands poètes s'est élevé jusqu'à l'idée de ce « vrai soleil, » qu'il oppose à celui dont les rayons fertilisent notre terre. Permettez-moi de citer les quelques lignes qui expriment en vers mélodieux cette intuition géniale. Je les emprunte à l'*Isolement*, la première des *Méditations poétiques* de Lamartine :

Qu'importe *le soleil* ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts ;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être *au delà des bornes de sa sphère,*
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Du Soleil des Cieux procèdent en effet, comme du nôtre, une *Lumière* et une *Chaleur* non plus naturelles sans doute, mais absolument spirituelles comme l'astre dont elles rayonnent. La *Lumière*, qui éclaire l'intelligence des Anges en même temps qu'elle frappe leurs yeux, n'est autre chose que la vérité, ou, pour parler avec notre auteur, le *Divin Vrai*. Variant selon la manière dont elle est reçue, elle paraît enflammée aux Anges célestes et blanche aux Anges spirituels. Comme de juste, elle se modifie encore d'une société à l'autre, et même d'individu à individu. Mais voici une assertion qui nous intéresse plus directement : cette lumière dépasse les limites des Cieux et parvient jusqu'à nous. C'est elle qui illumine notre entendement et nous rend rationnels. Chacun de nous la reçoit dans la mesure où il cherche la vérité, en se dégageant des « sensuels » et en faisant le bien.

La lumière céleste déchire tous les voiles, comme Jésus l'a enseigné. Dans la sphère de son action directe, l'état mental de tous les êtres se lit sur leur

visage, l'extérieur se moule fidèlement sur l'intérieur, le corps devient la transcription du caractère; ainsi l'hypocrisie est impossible. Du reste, n'ayant que des intentions généreuses, les Anges sont contents d'être connus; les mauvais esprits, au contraire, craignent que l'on pénètre et dévoile leurs sentiments cachés. « Chose étonnante, ajoute Swédenborg, les habitants de l'Enfer apparaissent entre eux comme des hommes; mais à la lumière du Ciel ils ont l'air de monstres, avec une figure hideuse et un corps horrible, suivant la forme du mal qui est en eux. Il en est (dès maintenant) ainsi de l'homme, quand il est regardé par les Anges: s'il est bon, il a la forme humaine et une beauté en harmonie avec le bien qui est en lui; s'il est méchant, il apparaît comme un monstre dont la difformité correspond à son mal (ou à son péché). » C'est ainsi que la Lumière suprême, ou le Divin Vrai, met à nu le fond des cœurs, déjoue tous les mensonges et dissipe toutes les illusions.

La *Chaleur* émane du Soleil central en même temps que la Lumière, dont elle ne se sépare jamais, encore qu'elle s'y associe dans une mesure variable. Toute spirituelle également, elle consiste dans l'Amour ou dans le *Divin Bien*, qui se communique au cœur ou à la volonté des Anges dans la proportion où ils s'ouvrent librement à son influx.

* * *

Ce que nous venons de voir sur les conditions de la vie du Ciel nous amène à deux réflexions. La pre-

mière, c'est que, comme il y a trois Cieux, trois états angéliques plus excellents l'un que l'autre, il ne s'agit pas simplement d'être sauvé, mais de monter aussi haut que possible. La perfection est plus éloignée, plus difficile à réaliser que nous ne le pensions. Echapper à la condamnation, à la mort seconde, c'est déjà beaucoup, et cela réclame une victoire décisive sur nos mauvais penchants ; mais nous contenter du Ciel inférieur, quand Dieu nous invite au second et même au troisième Ciel, ce ne serait pas seulement méconnaître nos intérêts véritables, ce serait surtout dédaigner, par lâche incurie, les degrés les plus élevés de la sagesse, de la puissance et de la félicité célestes. Que l'idée de trois Cieux superposés nous stimule donc à faire un bon choix parmi les « nombreuses demeures » qu'il y a dans la maison du Père ; à parvenir, si possible, dans le cercle des Anges qui l'entourent de plus près, le comprennent le mieux et le servent le plus joyeusement. Ne craignons pas d'être ambitieux en fait de sainteté ! Il faut viser au-dessus du but pour l'atteindre.

Ma seconde réflexion, c'est que notre sort dans l'autre monde est absolument entre nos mains. Si dans cette vie nous sommes soumis à des circonstances plus ou moins fatales : — la famille, l'hérédité, le milieu, la constitution, le tempérament, les facultés intellectuelles, — il n'en sera plus ainsi dans la vie à venir. Nous serons alors ce que nous aurons voulu être. Notre *Moi*, débarrassé des entraves opposées à sa vraie nature, aura conquis son in-

dépendance. Dieu, qui nous a donné et qui nous conserve soigneusement le libre arbitre, Dieu qui nous incite sans cesse au bien, tient à ce que chacun de nous choisisse non seulement entre le Ciel et l'Enfer, mais entre les différents Cieux qui tous nous sont généreusement ouverts. Je ne veux pas dire que nous puissions et devons nous assigner le but précis auquel nous désirons parvenir; je veux dire que nous avons des efforts à faire premièrement pour être admis dans le royaume des Cieux, ensuite pour y occuper une place des plus honorables et pour y remplir des fonctions particulièrement utiles. Jen'oublie pas que nous n'avons rien mérité par nous-mêmes; mais rendons-nous compte que Dieu met à notre disposition tous ses trésors et nous appelle à y puiser librement. Rien ne nous encouragera davantage à nous acquitter de nos devoirs sur la terre comme si nous prétendions à être les premiers dans les Cieux, tout en reconnaissant avec humilité que nous ne sommes pas même dignes d'y entrer.

Chacun devient ce qu'il aime.

DEUXIÈME LEÇON

Exemples du trine ou des trois degrés discrets. Division binaire du Ciel. Le Royaume céleste et le Royaume spirituel. Prêtres et Rois. Rapport entre les trois Cieux et les deux Royaumes. Les Sociétés angéliques. Leurs relations entre elles et avec l'humanité. Le Très grand Homme ou l'Homme Divin. Forme humaine des Anges. Les Voyants. Pourquoi Swédenborg a eu « les yeux ouverts. » Apparences réelles ou Représentatifs. Philosophie universelle. Rôle absolument unique du Prophète du Nord.

Nous avons vu, dans la précédente leçon, que le Ciel se partage en 3 Cieux, conformément à la remarquable théorie des 3 degrés discrets. Ce *trine*, qui constitue l'essence de Dieu, de l'homme, de l'ange et de toutes choses, peut s'exprimer de diverses façons. Voici quelques-uns de ces termes :

La fin.	La cause.	L'effet.
L'être.	Le devenir.	L'exister.
Le premier.	Le moyen.	Le dernier.
Le bien.	Le vrai.	La vie.
Le Père.	Le Fils.	Le Saint-Esprit.
L'amour.	La sagesse.	L'usage.
La volonté.	L'entendement.	L'opération.
L'affection.	La pensée.	L'action, l'objet.
La charité.	La foi.	Les bonnes œuvres.
Le cœur.	Le poumon.	Les mains.
Le mari.	L'épouse.	L'enfant.

Le 3 ^e ciel.	Le 2 ^e ciel.	Le 1 ^{er} ciel.
Suprême, intime.	Moyen, intérieur.	Inférieur, extérieur.
1 ^{er} degré discret.	2 ^e degré.	3 ^e degré.
Rouge.	Blanc.	Bleu.
		a) bleu-violet.
		b) bleu clair.
Anges célestes.	Anges spirituels.	Anges naturels.
		a) célestes-naturels.
		b) spirituels-naturels.

* * *

Tout ceci est assez clair ; mais voici une complication qui vous paraîtra, au premier abord, un peu désagréable. A cette division *ternaire* s'ajoute une division *binaire*, dont il s'agit de bien comprendre le rapport avec la précédente.

Swédenborg nous dépeint le Ciel comme formé de deux royaumes distincts. Cette partition vient du fait que l'on peut, en considérant Dieu, l'ange et l'homme, faire abstraction du degré inférieur et ne tenir compte que des 2 degrés supérieurs, qui sont des facultés : la volonté et l'intelligence.

Le *Royaume céleste* est composé par les Anges dont le mobile principal est l'*Amour céleste*, c'est-à-dire l'amour pour le Seigneur, mais pour le Seigneur envisagé beaucoup moins comme un être personnel que comme le bien suprême, l'idéal de nos âmes absolument réalisé. Cet amour n'a rien des faiblesses et des souillures des amours terrestres ; il est parfaitement pur. Dire que les Anges de ce royaume sont dans l'amour céleste, c'est dire qu'ils reçoivent la sphère divine d'une façon plus intérieure que les

autres. Ils sont, en quelque sorte, plus profondément religieux, leur religion étant directement affaire du cœur et l'intelligence ne venant qu'en seconde ligne. Aussi méritent-ils le nom de *Prêtres*. Ils étaient représentés par les Israélites, que Moïse appelait à être « un royaume de prêtres et une nation sainte, » plus spécialement par les prêtres de race lévitique et par le souverain sacrificateur Aaron ou ceux qui lui ont succédé. Le Seigneur est le véritable « grand-prêtre à tout jamais selon l'ordre de Melchisédec, » titre qui lui est donné en tant qu'il personnifie le divin bien ou l'amour infini.

Les Anges du *Royaume spirituel* sont appelés *Rois*, parce que chez eux l'intelligence prédomine sur le cœur ou sur la volonté. Or la vérité, qui est du domaine de l'intelligence, est notre Reine ; c'est à elle qu'appartient la plus haute puissance, l'empire sur les esprits. Il y a sans doute différents ordres de vérité. Or nous voyons, dans la vie de ce monde, quelle hiérarchie les degrés de la civilisation et de l'instruction établissent entre les hommes. Quel abîme entre un nègre fétichiste et un Prussien ou un Anglais ! Et, dans notre ville même, quelle distance entre un Italien ne sachant ni lire ni écrire et un professeur de l'Université, ou même un homme et une femme ayant reçu une bonne éducation ! Les savants ont toujours été, et sont plus que jamais, les rois de la famille humaine. On les admire, on les récompense, pas encore assez, sans doute ; mais on reconnaît l'immense influence qu'ils exercent sur la société. Leur champ de travail et de découvertes

n'est pourtant que le monde matériel, la création. Or il est des vérités plus profondes, plus essentielles encore : celles qui concernent Dieu, notre âme, la religion, le monde spirituel. C'est ce domaine-là que nous avons le plus grand intérêt à explorer et à connaître, quoique, en nos temps de matérialisme scientifique, il soit singulièrement négligé, même par ceux qui se fâcheraient si on leur contestait la qualité de chrétiens. Eh bien, c'est la vérité religieuse, la vérité dans le domaine le plus élevé, qui est ici-bas le pouvoir par excellence ; c'est elle qui confère l'empire à ceux qui se la sont assimilée en la recevant dans leur cœur. Ils participent en quelque mesure au gouvernement de Jésus-Christ, qui a dit à Pilate : « Je suis Roi. Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. » Et qui avait dit au peuple : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Ainsi, à l'instar de Melchisédek, qui était à la fois « prêtre du Dieu Très haut » et « roi de Salem, » le Seigneur associe en sa personne le sacerdoce à la royauté, étant le bien et le vrai dans le sens suprême ou absolu de ces termes.

En somme, la prédominance de l'élément cordial ou volontaire assure aux Anges une place dans le royaume supérieur ; la prédominance de l'élément intellectuel les empêche au contraire de dépasser les limites du royaume inférieur. Cependant de ce que nous avons dit il ne faudrait pas conclure que les Anges célestes soient moins intelligents que les Anges spirituels. Ils le sont, au contraire, davantage ; car ils reconnaissent la vérité par intuition,

sans avoir besoin de la discuter. Ils la comprennent ainsi d'une manière plus pure et plus complète, et se l'approprient plus parfaitement que leurs confrères de l'autre royaume. Notre expérience très limitée suffit pour nous faire voir que les gens les plus intellectuels peuvent manquer d'intelligence dans les matières les plus importantes, dans les moments critiques et décisifs. Tant il est certain qu'icibas déjà la piété du cœur et la droiture de la volonté donnent plus de réelle lumière que les talents naturels développés par la science humaine.

Remarquez, en outre, que la dignité sacerdotale et l'autorité royale ne sont pas revêtues par les mêmes individus, comme certains passages de la Bible pourraient le faire croire¹ : distincts des Rois, les Prêtres leur sont supérieurs.

* * *

Et maintenant, quel rapport établir entre les trois Cieux, qui se répartissent tous les Anges, et les deux Royaumes, qui embrassent également tout le Ciel ? La réponse à cette question est illustrée par mon second tableau. (Voir à page 189.)

¹ Nous lisons dans la 1^{re} Epître de Pierre : « Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal, la nation sainte. » Et dans l'Apocalypse : « Tu as racheté pour Dieu des élus de toute race, et tu en as fait pour Dieu un royaume, et tu en as fait des prêtres, et ils règneront sur la terre. »

Diagramme N° 2.

Le ROYAUME CÉLESTE comprend :

a) Les *Anges célestes* ou le *troisième Ciel* dans son ensemble. Ce Ciel est figuré par le disque central, peint en *rouge*, parce que cette couleur symbolise l'amour pour Dieu. J'y ai laissé, au milieu, le point d'or représentant le Soleil qui, à proprement parler, n'appartient pas au Ciel suprême, mais brille immédiatement au-dessus.

b) Les *Anges célestes-naturels* ou une *moitié du Ciel le plus bas*, représentée par la moitié peinte en *bleu-violet* du cercle extérieur. Cette couleur, mélange du rouge avec le bleu clair, symbolise l'union du céleste et du naturel.

Diagramme N° 3.

Le ROYAUME SPIRITUEL comprend :

a) Les *Anges spirituels* ou le *Ciel moyen* tout entier. Nous le représentons par le cercle intermédiaire, de couleur blanche, attendu que le *blanc* symbolise la foi, l'intelligence et la charité.

b) Les *Anges spirituels-naturels* ou la *seconde moitié du premier Ciel*. Nous la figurons par la partie du cercle extérieur qui est peinte en *bleu clair*, cette teinte, mélange du blanc et du bleu, étant l'emblème de l'alliance du spirituel et du naturel.

Le Ciel inférieur ou naturel, — celui qui ressemble le plus à notre terre, — est composé, comme vous le voyez, de deux espèces d'Anges. Si tous y conser-

vent, en comparaison des hôtes des Cieux supérieurs, quelque chose de lourd et de grossier, ils sont cependant apparentés les uns avec le second Ciel, les autres avec le troisième, selon que domine en eux l'entendement ou l'amour.

En résumé, le Diagramme N° 2, consacré au Royaume céleste, est composé du troisième Ciel (disque rouge) et d'un demi-cercle bleu foncé, moitié du cercle bleu figurant le premier Ciel. Et quand je dis « moitié », je ne veux pas soutenir que les anges célestes-naturels soient aussi nombreux que les spirituels-naturels ; j'entends simplement diviser le Ciel inférieur en deux parties, sans égard au chiffre de leurs habitants, qui nous demeure inconnu. L'intervalle laissé en blanc entre les deux cercles coloriés ne compte pas pour ce Royaume.

A son tour, le Diagramme N° 3 est formé par le cercle blanc et par la moitié bleu clair du cercle extérieur. Les Anges *spirituels* donnent leur nom à ce Royaume, comme les Anges célestes au Royaume précédent. Le disque noir, au centre, n'appartient pas au Royaume spirituel ; il indique seulement la disparition du disque rouge (3^e ciel). Superposez par la pensée les Diagrammes 2 et 3 : vous aurez le N° 1, où vous retrouvez en même temps les deux Royaumes et les trois Cieux. (Voir à page 189.)

Notez, pour en finir avec ce sujet, que la grandeur et la surface des cercles ne prétendent pas reproduire les dimensions relatives des différents Cieux. Toutefois il est assurément dans la nature des choses qu'il y ait un nombre plus considérable d'Anges

dans le Ciel inférieur que dans le Ciel moyen, et dans celui-ci que dans le Ciel suprême. En effet, dans la vie présente déjà, plus on s'élève sur l'échelle de l'intelligence ou sur celle de la bonté, plus on se trouve en comité restreint. Si les médiocres composent des armées et des foules, les excellents sont partout un petit troupeau. Rien de moins fréquent que le génie sauf une certaine perfection du caractère, disons la sainteté, qui est plus rare encore. Il doit en être de même dans la vie à venir. Nous pouvons nous attendre à ce que la qualité s'y rencontre en proportion inverse de la quantité. Dans ce sens général, la diminution des cercles concentriques de l'extérieur à l'intérieur donne certainement une idée juste.

* * *

Ces grandes divisions nous paraissent normales, car elles reposent sur le principe de ce que Goethe appelait les *affinités électives*¹. J'en dis autant des subdivisions, qui sont très nombreuses. Dans chaque Ciel, en effet, les habitants sont groupés en *Sociétés angéliques*, composées d'un nombre variable de membres. Si, dans ce monde-ci, les circonstances nous séparent souvent des personnes que nous aimons le mieux, ou de celles qui, si nous les connaissions, auraient notre plus chaude sympathie, si d'autre part nous sommes condamnés au contact journalier de gens qui ne nous comprennent pas, dont les manières nous déplaisent et les sentiments nous scan-

¹ En allemand *die Wahlverwandtschaften*.

dalisent, il est doux de savoir que cette source intarissable de froissements et de souffrance est inconnue au delà du tombeau. Pour ne parler que du Ciel, chacun s'y joint librement, et d'une façon toute naturelle, à la Société qui lui convient le plus complètement et où par conséquent il est aussi heureux que sa nature le comporte. Il se trouve là chez lui, parmi ses pareils, dans une sorte de famille dont les liens sont plus intimes et plus précieux que ceux des familles terrestres. Dans ce domaine où tout est harmonie, cette parenté mentale est fidèlement reflétée dans les traits et le type du visage, les proportions et la forme du corps. Comme les races humaines et toutes leurs variétés ont des caractères particuliers, ainsi les Anges de chaque Ciel et de chaque Société ont une ressemblance extérieure qui les distingue des autres Anges, en laissant d'ailleurs subsister leurs différences individuelles.

Les Sociétés angéliques ont entre elles des rapports directs et indirects. Les plus analogues quant au « bien de l'amour » et au « vrai de la foi », c'est-à-dire quant aux goûts, aux mobiles et aux tendances, sont les plus rapprochées l'une de l'autre ; les plus divergentes sont les plus éloignées. Les meilleures sont placées au centre de chaque Ciel, les moins bonnes à la circonférence. De même, dans chaque Société, les Anges les plus distingués par le cœur et par la pensée sont réunis au centre, tandis que les moins avancés à ce double égard les environnent, et sont distants du milieu dans la mesure où leur état intérieur laisse davantage à désirer.

Ainsi chacun occupe dans le Ciel une place déterminée par ce qu'il est réellement, avant tout par ses relations avec le bien ou, ce qui revient au même, avec le Seigneur dont procède tout bien. Quel contraste avec le monde actuel où les événements, l'atavisme, les parents, le milieu qui nous est imposé, l'extérieur, ce qui n'est pas nous, exerce parfois sur notre destinée une pression presque irrésistible en contradiction avec les besoins et les souhaits de notre âme ! Là-haut l'incessante et pénible lutte entre l'intérieur et l'extérieur a pris fin ; il n'y a plus rien d'arbitraire, ni même, me semble-t-il, de contestable. Cet arrangement définitif s'impose à notre esprit comme le seul satisfaisant, le seul juste, le seul possible. Observons qu'il respecte absolument la liberté de la créature, ce qui nous paraît digne de Dieu. Tout Ange vit comme il lui convient, dans la compagnie qu'il préfère, là où il trouve le plus de ressources pour son développement ultérieur, et en même temps le champ d'activité qui répond le mieux à ses aspirations bienfaisantes. Dans la famille spirituelle où il a été reçu, tous les membres s'aiment réciproquement avec une tendresse dépassant de beaucoup celle qui fait la douceur de nos relations domestiques, quand elles sont plus ou moins normales.

Car, si sur la terre nous sommes appelés seulement à aimer notre prochain « comme nous-mêmes », commandement que nous avons la plus grande peine à pratiquer, les Anges aiment leurs compagnons *plus qu'eux-mêmes* et trouvent dans cet amour mu-

tuel, qui dépasse la charité terrestre, une source intarissable de félicité. Ajoutons que cet amour si pur et si généreux est particulièrement ardent chez les Anges célestes, tout près du Soleil spirituel qui en est l'éternel foyer.

* * *

Mais quels sont les rapports des Sociétés entre elles ? Swédenborg répond à cette question d'une manière inattendue. Cette communication n'a pas lieu d'ordinaire au moyen de visites faites par une Société à l'autre, mais par « l'extension de la sphère de leur vie, » en d'autres termes par une émanation de leurs sentiments et de leurs pensées, émanation que les Anges perçoivent par leurs sens spirituels. En effet, selon notre auteur, — d'accord en ce point avec la théosophie orientale, — une *sphère spirituelle* efflue de tout Ange, de tout esprit et même de tout homme. Chaque Société du Ciel émet une pareille « sphère » qui s'étend autour d'elle de tous côtés, et cela d'autant plus que les affections de ses membres sont plus intérieures, plus conformes à celles du Seigneur. Ainsi les Anges glorieux du Ciel intime, spécialement les plus rapprochés du centre, ont une *extension* illimitée, leur influence s'exerçant à travers tous les Cieux.

Quant aux relations du Ciel avec l'humanité, une Société angélique peut se manifester sous la figure d'un seul Ange. Ainsi, quand *Michel*, plus exactement *Michaël*, et *Gabriel* apparurent à Daniel, à saint Jean, à Zacharie ou à Marie, ce n'étaient pas

de vrais individus, mais des Sociétés, représentées et dénommées l'une et l'autre selon leur nature et leur fonction spéciales.

Quand le Seigneur daigna se montrer lui-même à quelques prophètes, il le fit sous l'apparence d'un Ange unique ; aussi est-il désigné dans les Ecritures comme l'*Ange de Jéhova*. D'autre part, les Anges sont appelés « hommes », parce que l'homme et l'Ange sont le même être à deux degrés de son développement ou dans deux mondes superposés, et parce que en conséquence ils ont essentiellement la même forme.

Cette forme — à la fois angélique et humaine — se retrouve dans l'ensemble du Ciel et dans chacune des Sociétés qui le composent. Dès lors, « chaque Ange est une image du Ciel, un Ciel en miniature. » Cela revient à dire que « le Ciel n'est pas seulement autour des Anges, mais encore et surtout en eux. » Swédenborg insiste sur cette grande idée, qui de son temps paraissait étrange. En effet, on s'imaginait alors, et la foule continue à s'imaginer, que, pour goûter l'éternelle béatitude, il nous suffit d'être élevés vers les Anges, quelle qu'ait été notre vie ici-bas, et que le Ciel peut nous être ouvert, comme le serait un jardin de délices ou le palais d'un roi, par un acte immédiat et souverain de la miséricorde divine. C'est une erreur des plus dangereuses, contre laquelle je vous ai déjà prévenus. Pour que nous puissions habiter le Ciel et y trouver le bonheur dont ce mot suscite l'idée, il faut d'abord que le Ciel soit dans notre âme, c'est-à-dire que le divin

influx, accueilli par notre volonté et triomphant de nos mauvais penchants, ait produit en nous des dispositions célestes. Les Anges eux-mêmes ne jouissent du Ciel *hors d'eux* que dans la mesure où ils l'ont reçu *en eux*. Sans doute ils sont constitués intérieurement suivant la forme générale du Ciel et destinés à s'approprier toutes les choses célestes qui les environnent, mais ils ne se les approprient effectivement que selon l'état de leur amour et de leur foi, ou selon la nature individuelle qu'ils se sont donnée par l'usage de leur liberté. Ainsi l'immense variété des Anges diversifie à l'infini les joies de l'éternité.

* * *

Mais revenons à l'étonnante assertion que le Ciel entier a la forme humaine. Swédenborg la présente comme un *arcane* — ou un secret — qui n'en est pas un pour les habitants des Cieux, mais qu'il est chargé de révéler à ceux de notre planète. « L'intelligence des Anges, dit-il, consiste principalement à le connaître et à l'analyser; de là dépendent un grand nombre de choses qui, sans la connaissance de cet arcane en tant que principe commun, n'entreraient ni distinctement ni clairement dans les idées de leur mental. Sachant que tous les Cieux avec leurs Sociétés représentent un homme unique, ils appellent le Ciel le TRÈS GRAND HOMME ou l'HOMME DIVIN, divin parce que le Divin du Seigneur fait le Ciel. »

Si ces expressions nous surprennent, c'est que nous ignorons d'ordinaire ce qui, à proprement

parler, constitue la nature humaine. Nous ne sommes pas des hommes par le fait des éléments terrestres qui composent notre corps ; nous sommes des hommes, d'après Swédenborg, en vertu de la faculté que nous possédons de « comprendre le vrai » et de « vouloir le bien. » Nos sentiments et nos pensées agissent dans toutes les parties de ce corps matériel, qui a été fait dans le but de leur servir d'instrument tant que nous sommes dans ce monde, et c'est à cause de cela que nous pouvons devenir *hommes internes ou spirituels*. « Le Ciel est un tel homme dans la forme la plus grande et la plus parfaite. »

Ce n'est pas que les Anges contemplent de leurs yeux le Très grand Homme : il faudrait pour cela que leur regard embrassât tous les Cieux, ce qui n'est pas possible. Mais parfois ils aperçoivent de loin des Sociétés formées de plusieurs milliers d'individus, et chacune de ces Sociétés leur apparaît comme un seul Ange. Ils en concluent, non sans raison, qu'il doit en être de même pour le Ciel entier aux yeux du Seigneur, qui n'a pas de peine à voir en même temps toutes les régions de l'univers. C'est donc à Dieu seul que le Ciel dans sa totalité apparaît véritablement sous sa forme humaine.

Poursuivant sa comparaison dans le détail avec la finesse d'analyse et la logique imperturbable qui le distinguent, le Voyant de Stockholm affirme que les membres, les organes, les éléments de notre corps actuel se retrouvent tous dans cet homme collectif et divin. Ainsi le 3^e Ciel correspond à la

tête et au cou ; le second Ciel à la poitrine, ou au buste, avec les jambes jusqu'aux genoux ; le premier Ciel comprend la partie inférieure des jambes jusqu'à la plante des pieds avec les mains et les bras, qui, malgré leur position aux côtés de l'homme, appartiennent à ses ultimes¹.

Quant aux Anges individuels, ils ont tout à fait la forme humaine ; il ne leur manque rien de ce qui constitue ici-bas notre nature, sauf le corps charnel dont nous sommes survêtus provisoirement jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le corps spirituel. Mais ils n'ont rien de plus. C'est à tort que l'art chrétien les a toujours représentés avec des ailes, ce qui n'est ni esthétique ni scientifique. En effet, les ailes conviennent aux oiseaux et aux insectes ; elles peuvent remplacer à certains égards les bras, mais non s'y ajouter sans faire de l'être ainsi doué quelque chose de monstrueux.

Remarquez d'ailleurs que cette singulière imagination est absolument étrangère aux écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Aucun d'eux n'attribue aux messagers célestes la paire d'ailes dont la peinture les a gratifiés. Dans son admirable simplicité, la Bible les appelle souvent des hommes ; et si, dans certaines circonstances, elle les décrit comme ayant un aspect supraterrrestre, d'autres fois elle les présente comme des voyageurs ou des cavaliers qu'on pourrait confondre avec de simples mortels. Je l'ai dit, l'Ange n'est autre chose qu'un homme ressus-

¹ Les *ultimes*, ou derniers, désignent les choses les plus extérieures, les plus éloignées du centre de la vie.

cité, promu par la grâce de Dieu dans une sphère plus haute de l'existence; et plus est élevée la situation qu'il occupe dans la hiérarchie céleste, plus il est complètement homme. Car, ne l'oublions pas, l'homme normal et vrai, le vivant idéal de l'humanité, c'est le Seigneur.

* * *

Peut-être avez-vous de la peine à vous rendre compte d'un fait : c'est que le monde spirituel est aussi réel que le nôtre, que dis-je ? beaucoup plus réel, quoique nos sens actuels soient incapables de le percevoir. Nos yeux ne sauraient voir les Anges, ni nos oreilles entendre leur voix ; en revanche, ils se voient et s'entendent parfaitement entre eux. Il peut cependant nous être accordé, par grande exception, de les voir, de les entendre, d'entretenir avec eux des rapports conscients ; il faut pour cela que les yeux de notre esprit soient ouverts, que nos sens spirituels, d'habitude latents au dedans de nous, entrent en activité, que Dieu, dans une intention spéciale de sa miséricorde, nous fasse vivre en même temps, d'une manière consciente, sur deux plans différents de l'existence. Nous voyons alors aussi nettement les choses d'en haut que si c'était avec les yeux du corps, sans peut-être savoir que cette perception est tout intérieure et spirituelle. Il en fut ainsi d'Abraham, de Moïse, de Manoah, d'Elie, d'Elisée et de tant d'autres serviteurs de l'Éternel. Swédenborg ajoute : « Le Seigneur, après sa résurrection, apparut ainsi à ses disciples ; c'est de la

même manière que j'ai vu les Anges. C'est parce que les prophètes avaient la faculté de voir de cette façon qu'on les nommait *Voyants* ou *Hommes aux yeux ouverts*, et qu'il était question d'*ouvrir les yeux*, comme à propos de Guéhazi, le serviteur d'Elisée. Nous lisons, en effet, dans le second livre des Rois : Elisée priant dit : Jéhova, *ouvre*, je te prie, *ses yeux afin qu'il voie !* Alors, *Jéhova ouvrant les yeux de son serviteur, ce dernier vit*, et voici que toute la montagne était remplie de chevaux et de chariots de feu autour d'Elisée. »

Notre auteur affirme donc la réalité objective, quoique immatérielle, de cet ordre de faits, de ces phénomènes que la critique moderne met volontiers au rang des légendes et des hallucinations, parce qu'ils sont, à tout le moins, très rares de nos jours, et que le premier savant venu n'a pas l'occasion de les constater. Ses affirmations à cet égard confirment les visions et les apparitions qui abondent dans l'Écriture Sainte, et qu'elle a tout l'air de nous donner non pour les rêves d'une imagination surexcitée ou d'un cerveau détraqué, mais pour des faits réels, des messages d'en haut. Les relations de Swédenborg avec les Anges sont, en effet, semblables à celles que la Bible attribue aux hommes de Dieu de l'ancienne et de la nouvelle alliance, et de Jésus-Christ lui-même, harmonie qui me paraît faciliter grandement la foi à ces phénomènes surnaturels.

Mais, en outre, le point de vue des auteurs sacrés, que Swédenborg partage et soutient, trouve son explication et sa preuve dans son anthropologie ou

sa psychologie, je veux dire dans sa conception de l'homme comme d'un être qui peut, par l'ouverture de ses degrés intérieurs, communiquer directement avec le Ciel. Si beaucoup de personnes refusent d'admettre que Swédenborg ait réellement vu et entendu dans l'autre monde ce qu'il nous en rapporte, c'est parce qu'elles considèrent la chose comme impossible. Le système du Voyant suédois montre la possibilité de ces relations conscientes entre Anges et hommes; il fait même comprendre à quel point elles sont importantes, attendu qu'elles ont toujours pour but le progrès religieux de l'humanité par l'octroi d'une révélation supérieure.

Si Swédenborg a été choisi pour un si rare privilège, c'est, vous vous en souvenez, à cause de l'incrédulité qui caractérisa si tristement le XVIII^e siècle. Il s'en est expliqué lui-même : « De nos jours, l'homme de l'Eglise possède à peine quelque notion sur le Ciel et l'Enfer, et sur sa vie après la mort, quoique toutes ces choses soient décrites dans la Parole. Un grand nombre de ceux qui sont nés au dedans de l'Eglise les nient même, en disant dans leur cœur : Qui en est revenu et nous en a fait le récit? Afin donc qu'une telle négation, qui règne surtout parmi ceux qui tirent leur sagesse du monde, n'infecte et ne corrompe point les simples de cœur, il m'a été accordé d'être et de converser avec les Anges comme un homme avec un autre homme, de voir également les choses qui sont dans les Cieux et dans les Enfers, et cela depuis treize ans; il m'est donné maintenant de les décrire d'après ce que j'ai

vu et entendu, espérant qu'ainsi l'ignorance sera éclairée et l'incrédulité dissipée. Si une telle révélation immédiate a lieu aujourd'hui, c'est qu'elle est entendue par l'avènement du Seigneur. »

Et dans un autre endroit : « Afin que ceux qui pensent ainsi (il s'agit des sceptiques, qu'on rencontre surtout dans les rangs des érudits et des savants) ne troublent et ne séduisent plus les simples de foi et de cœur, et n'introduisent plus des ténèbres infernales au sujet de Dieu, du Ciel, de la vie éternelle et des croyances qui en dépendent, le Seigneur a ouvert les intérieurs qui appartiennent à mon esprit, et il m'a été donné de parler après leur mort avec tous ceux que j'avais connus dans la vie du corps : avec quelques-uns pendant des jours, avec quelques autres pendant des mois, avec d'autres pendant une année, enfin avec un si grand nombre d'autres que je dirais peu si je l'évaluais à cent mille, parmi lesquels plusieurs étaient dans les Cieux et plusieurs dans les Enfers.

» J'ai parlé aussi avec quelques-uns deux jours après leur décès, et je leur racontai qu'à l'instant même on préparait leurs funérailles et leurs obsèques dans l'intention de les enterrer. A quoi ils répondirent qu'on faisait bien de rejeter ce qui leur avait servi dans le monde pour le corps et pour ses fonctions. Ils voulaient que je disse qu'ils n'étaient pas morts, mais qu'ils vivaient d'une vie humaine comme auparavant. Ils avaient seulement passé d'un monde dans un autre; mais ils ne sentaient pas qu'ils

eussent rien perdu, puisqu'ils étaient comme jadis dans un corps et dans les sensuels du corps, et aussi dans l'entendement et dans la volonté, enfin puisqu'ils avaient des pensées et des affections, des sensations et des désirs pareils à ceux qu'ils avaient eus dans le monde.

» La plupart de ceux qui étaient morts récemment, voyant qu'ils étaient hommes comme jadis, étaient affectés d'une nouvelle joie de ce qu'ils vivaient encore, disant qu'ils ne s'y étaient pas attendus. Mais ils s'étonnaient d'avoir été dans une telle ignorance et dans un tel aveuglement quant à l'état de leur vie après la mort; principalement de ce que l'homme de l'Eglise est ainsi ignorant et aveuglé, lui qui peut être, plus que tous les autres habitants du globe, dans la lumière sur ce sujet. Ils voyaient alors pour la première fois la cause de cet aveuglement et de cette ignorance, à savoir que les externes — c'est-à-dire les choses mondaines et corporelles — avaient envahi et rempli leur mental au point qu'ils ne pouvaient être élevés à la lumière du Ciel, ni considérer les choses de l'Eglise au delà des doctrinaux. Car d'après les choses corporelles et mondaines, quand on les aime autant qu'on le fait aujourd'hui, influent de pures ténèbres à mesure qu'on y pénètre plus avant. »

Notons qu'au moment d'entrer dans sa carrière théologique Swédenborg ne savait rien des esprits. Il croyait sans doute à l'existence des Anges, mais ignorait qu'ils eussent été des hommes et ne pensait

pas être déjà en rapport avec eux. Il eut donc besoin d'être instruit lui-même avant de pouvoir instruire les autres.

Mais ce n'est pas seulement pour éclairer les hommes sur l'autre monde que Swédenborg a reçu le privilège d'y être admis pendant 27 ans ; c'est aussi pour leur enseigner des doctrines plus justes que celles de la chrétienté de son époque, pour leur présenter une nouvelle conception du christianisme, qui fût rationnelle ou philosophique, c'est-à-dire en parfait accord avec la science et la raison, en même temps que scripturaire et spirituelle. En un mot, Swédenborg a été élu pour inaugurer une Eglise répondant aux aspirations d'une race parvenue à un haut degré de développement. Ce grand but me paraît légitimer la faculté merveilleuse, et presque incroyable, dont il fut doué pour la seconde portion de son existence. Il avait besoin de cette faculté pour s'acquitter d'une façon complète de la sainte mission à laquelle il était si admirablement préparé.

Vous le voyez, ce don extraordinaire lui fut octroyé sans qu'il l'eût demandé ni souhaité. Aussi trouvait-il extrêmement dangereux de se mettre en communication avec les esprits et décourageait-il ceux qui songeaient à le faire. Par conséquent, nous pouvons dire qu'il a pris parti d'avance contre le *spiritisme*, qui cherche, par des moyens naturels, à établir de pareils rapports. Son système est d'ailleurs opposé à celui des spirites sur des points capitaux, notamment en ce qu'il admet l'inspiration des Ecritures, la pleine divinité de Jésus-Christ, la nécessité de

choisir la vie du Ciel dès ce monde, et repousse en conséquence l'idée que les âmes coupables passent par des réincarnations successives dans un but de purification. Bien que les spirites en appellent souvent à Swédenborg, qu'ils connaissent d'une façon très superficielle, il y a, selon ma conviction, incompatibilité entre leurs pratiques et ses enseignements, entre leur religion et celle de la Nouvelle Eglise.

* * *

Vous vous attendiez sans doute à trouver dans Swédenborg moins d'idées générales, philosophiques et profondes, et plus de descriptions pittoresques, extraordinaires et saisissantes. Ces dernières ne manquent pourtant pas ; elles concernent la vie extérieure des Anges.

La plupart des choses du Ciel ressemblent aux choses de la terre ; seulement elles sont plus parfaites quant à la forme et en plus grand nombre. Quant à l'essence, elles en diffèrent, étant produites par le Soleil spirituel au lieu de l'être par le soleil naturel ; aussi les nomme-t-on « spirituelles. » Comme d'ailleurs elles « correspondent » à l'état intérieur des Anges, et qu'elles varient selon cet état, elles sont appelées des *Représentatifs* ou des *Apparences réelles*.

Si nous étions dans le Ciel, nous y verrions comme ici-bas une terre entourée de son atmosphère, une terre ornée de plantes et de forêts, peuplée d'animaux de différentes espèces, avec des plaines, des collines, des montagnes et des vallées, des campa-

gnes et des cités. Mais la position, les jouissances et les honneurs qui nous seraient accordés ne seraient pas dus, comme dans cette vie, au « hasard de la naissance ; » tous ces biens seraient exactement proportionnés à l'excellence de nos œuvres et de notre caractère, par conséquent aussi à l'usage que nous en ferions dans l'intérêt de la communauté. Là les riches, les nobles, les puissants, ce ne sont pas ceux qui ont hérité des propriétés, des titres, des privilèges politiques ou sociaux, mais ceux qui, par leur conduite, se sont montrés dignes de tels avantages. Car les inégalités terrestres, dont on se plaint si vivement, sont remplacées là-haut par un ordre parfaitement juste, par une hiérarchie que ses heureux résultats légitimeront aux yeux de tous.

Voici, d'après notre auteur, un exemple des correspondances célestes : « A ceux qui sont dans l'intelligence il apparaît des jardins et des paradis pleins d'arbres et de fleurs de toute sorte. Les arbres y sont plantés dans la plus belle symétrie, avec des allées transversales qui se terminent en forme de bosquets, et des promenades, le tout d'une beauté telle qu'on ne saurait la décrire. Ceux qui sont dans l'intelligence s'y promènent, cueillent des fleurs et en font des guirlandes dont ils décorent les enfants. Il y a aussi dans ces jardins des espèces d'arbres et de fleurs qui n'ont jamais été vues dans le monde, et qui n'y existent pas. Les arbres aussi portent des fruits selon les biens de l'amour dans lequel sont les intelligents. Ceux-ci voient de pareilles choses parce que le jardin et le paradis, ainsi que les arbres frui-

tiers et les fleurs, correspondent à l'intelligence et à la sagesse. »

Les Anges célestes habitent des montagnes, les Anges spirituels des collines et les Anges inférieurs des rochers ; car par les montagnes l'Écriture désigne l'amour céleste, par les collines l'amour spirituel et par les rochers la foi. Par les montagnes est même signifié le Ciel, et par le sommet de la montagne le suprême du Ciel. Voilà pourquoi les hommes d'une antiquité reculée célébraient leur culte sur les montagnes.

Là où les Anges ont été consociés, « leurs habitations sont contiguës, disposées en forme de ville, avec des rues, des places et des marchés, tout à fait à la ressemblance des villes sur notre terre. Il m'a été donné de les parcourir, de les examiner dans tous les sens, et parfois d'entrer dans les maisons. Cela m'est arrivé en pleine veille, lorsque ma vue intérieure avait été ouverte. »

Après avoir parlé de couleurs admirables qui sont inconnues dans notre monde, Swédenborg poursuit : « Il s'offre aussi à la vue des villes avec des palais magnifiques à la suite les uns des autres, d'une grande richesse de couleurs et d'une construction au-dessus de tout l'art de l'architecture. Cela n'est pas étonnant : des villes semblables furent également montrées à des prophètes, quand leur vue intérieure était ouverte ; ils les virent même si clairement qu'on ne voit pas mieux dans le monde. C'est ainsi que Jean vit la Nouvelle Jérusalem, dont il donne la description dans l'Apocalypse. »

« Les Anges voient d'innombrables objets semblables dans un jour clair, et, ce qui est surprenant, ils les perçoivent par tous les sens. C'est ce que ne peut nullement croire celui qui a éteint les idées spirituelles par les termes et les définitions de la philosophie humaine et par des argumentations, quoique ces choses soient très vraies. »

« Outre les villes et les palais, il m'a été donné quelquefois d'en voir les ornements, par exemple ceux des escaliers et des portes ; j'ai vu ces ornements se mouvoir comme s'ils étaient vivants, et varier avec une beauté et une symétrie toujours nouvelles. J'ai été informé que ces variations pouvaient se succéder continuellement, même pendant l'éternité, toujours avec une harmonie nouvelle, le changement lui-même constituant une harmonie. Il m'a été dit en outre que ce n'étaient là que les moindres merveilles. »

Les habitations des Anges sont magnifiques. « J'y suis entré, dit Swédenborg, je les ai souvent vues et admirées, et je m'y suis entretenu avec eux ; elles sont si apparentes et si visibles qu'il ne peut rien exister de plus apparent ni de plus visible. Comparées à ces habitations, celles de notre monde sont à peine quelque chose ; aussi appellent-ils mortes et irréelles les choses qui sont sur la terre, tandis qu'ils nomment vivantes et véritables celles qu'ils ont, parce qu'elles procèdent du Seigneur. Leurs constructions, d'une variété indéfinie, sont telles que l'art même de l'architecture en dérive. Ils me disaient qu'ils ne voudraient pas échanger leur habi-

tation contre tous les palais qui sont à la surface du globe; que la pierre, le mortier et le bois sont pour eux des choses mortes, tandis que ce qui vient du Seigneur, — vie et lumière mêmes — est vivant, et d'autant plus vivant pour eux qu'ils en jouissent par tous leurs sens. »

Il déclare ailleurs ne pouvoir donner qu'une faible idée des superbes palais qu'il a vus au Ciel. « En haut, dit-il, ils brillaient comme s'ils eussent été d'or pur, en bas comme s'ils eussent été de pierre précieuse. Ces palais étaient plus splendides l'un que l'autre; il en était de même au dedans. Les appartements étaient décorés de telle sorte que ni paroles ni sciences ne suffissent pour les décrire. Du côté qui regardait le midi il y avait des jardins-paradis où pareillement tout resplendissait, et dans certains endroits les feuilles étaient comme d'argent et les fruits comme d'or; et par leurs couleurs les fleurs dans les parterres présentaient comme des arcs-en-ciel. Aux extrémités de ces jardins on voyait de nouveau des palais, par lesquels se terminait la vue. Les monuments architectoniques du Ciel sont tels qu'on dirait que l'art y est dans son art; ce n'est pas étonnant, car cet art lui-même vient du Ciel. Les Anges disaient que ces choses, — et d'autres en nombre indéfini qui sont encore plus parfaites, — sont placées devant leurs yeux par le Seigneur, mais que néanmoins elles réjouissent plus leur mental que leurs yeux, attendu que dans toutes ils voient des correspondances, et par celles-ci des choses divines. »

Les demeures des Anges ne sont pas construites comme les nôtres, « mais leur sont fournies gratuitement par le Seigneur, à chacun selon la manière dont il reçoit le bien et le vrai. Ces maisons varient un peu suivant les changements intérieurs de leurs habitants. Du reste, tout ce que les Anges possèdent, ils reconnaissent l'avoir reçu du Seigneur, et tout ce dont ils ont besoin leur est donné gratuitement. »

« Ceux qui ont aimé les divins vrais et la Parole intérieurement, ou d'après l'affection du vrai même, habitent dans la lumière, sur des lieux élevés qui apparaissent comme des montagnes, et ils y sont continuellement dans la lumière du Ciel ; ils ne savent ce que c'est que les ténèbres de la nuit, et ils vivent dans une température printanière. A leur vue se présentent comme des champs et des moissons, et des vignes aussi. Dans leurs maisons tout brille comme de l'éclat de pierres précieuses ; leur vue à travers leurs fenêtres est comme à travers de purs cristaux. Ce sont là des plaisirs de leur vue. Mais ces mêmes plaisirs sont plus intérieurement des plaisirs par leur correspondance avec des choses divines ; car les vrais de la Parole, — vrais qu'ils ont aimés, — correspondent aux moissons, aux vignes, aux pierres précieuses, aux fenêtres et aux cristaux. »

« Ceux qui ont attribué tout au Divin et considéré respectivement la nature comme morte sont dans la lumière du Ciel, et aperçoivent dans les objets d'innombrables variations de cette lumière. Ils perçoivent en conséquence des plaisirs intérieurs. Les ob-

jets qui apparaissent dans leurs maisons brillent comme le diamant et offrent des variations pareilles. Les murailles de leurs maisons, à ce qu'on m'a dit, sont comme de cristal, donc transparentes également; sur ces murailles apparaissent comme des formes flottantes qui représentent des choses célestes, aussi avec une perpétuelle variété. Cette transparence correspond à l'entendement illustré par le Seigneur, après que les ombres résultant de l'amour des choses naturelles ont été écartées. Au sujet de ces choses et d'une infinité d'autres, il est dit des hommes de Dieu qu'ils virent ce que jamais œil n'a vu, et entendirent ce que jamais oreille n'a entendu. »

Nous citons encore : « Dans une Société, nul ne peut habiter une autre maison que la sienne. Chaque membre possède une maison, qu'il trouve préparée pour lui dès qu'il entre dans la Société. Il peut être en compagnie avec d'autres hors de sa maison, mais il ne peut pas demeurer ailleurs que dans la sienne. Qui plus est, dans un appartement qui n'est pas le sien, un Ange ne peut s'asseoir qu'à sa place; s'il s'assied ailleurs, il devient comme insensé et muet; et, ce qui est merveilleux, chacun connaît sa propre place dès qu'il entre dans un appartement. Il en est de même dans les temples et dans les lieux d'assemblée. Il est évident, d'après cela, que l'état spirituel diffère absolument de l'état naturel. Nul Ange ne peut vivre autre part que là où est son amour dominant; car là est le plaisir de sa vie, et chacun veut être dans le plaisir de sa vie. L'esprit de

l'homme ne peut être ailleurs, car cela fait sa vie, bien plus : sa respiration même, comme aussi le battement de son cœur. »

* * *

Vous le voyez, ces descriptions du Ciel ne sont pas les folles rêveries d'un halluciné; elles sont des conceptions originales et profondes, qui se recommandent à notre sens moral et à notre raison, parce qu'elles sont fondées sur la grande loi de la Correspondance. Elles se rattachent en effet à une vue d'ensemble, à une *philosophie universelle*¹ qui embrasse, dans un accord harmonieux et strictement logique, les deux mondes de l'expérience humaine, le monde de la nature et celui de l'esprit. Jamais, je pense, un tableau si complet de la réalité n'a été offert, sous une forme scientifique, à notre contemplation rationnelle.

Pour la première fois, un homme affirme qu'au moyen d'une double vue il a pu contempler les deux parties de l'univers, et qu'il appuie tous ses enseignements sur une connaissance expérimentale et analytique. Sa colossale intelligence a découvert les relations des deux sphères et en a combiné les lois en système parfaitement lié. Swédenborg occupe ainsi une position absolument unique dans l'histoire de la pensée humaine. Seul entre tous les théologiens anciens et modernes, il a été d'abord, et cela jusqu'à l'âge de 57 ans, un des savants les plus universels et les plus distingués d'un siècle de lumières;

¹ *Weltanschauung*.

aussi a-t-il le singulier avantage de fonder les vérités religieuses dont il est le porteur sur les vérités naturelles, qui sont déjà prouvées ou du moins que tous admettent sans aucune difficulté. C'est ce qui rend son système si vraisemblable ; car, comme l'a dit Frédéric Harrison et l'a répété Henry Drummond¹, une religion, pour mériter d'être reçue, doit « pouvoir s'exprimer dans les mêmes termes que le reste de nos connaissances. » Or c'est précisément le cas pour le christianisme de la Nouvelle Eglise : loin de contredire en quoi que ce soit la science la plus indépendante et la plus rigoureuse, il fait corps avec elle². Cessant de se suspecter et de se combattre, la foi et l'intelligence se complètent et se prêtent un mutuel appui.

Swédenborg reste donc à mes yeux le « Prophète du Nord » ; le Réformateur dont les protestants eux-mêmes avaient besoin dans la dernière portion du XVIII^e siècle et dont ils n'ont pas encore écouté la voix ; l'Apologiste seul capable de réfuter les objections de l'incrédulité contemporaine et de faire resplendir l'Évangile éternel, dépouillé des oripeaux qui l'ont trop longtemps travesti, dans sa sereine et spirituelle beauté.

¹ *Natural Law in the Spiritual World*, p. 24, 25.

² Quelques critiques de détail, que je me permettrai de faire plus tard, n'infirmement pas ce jugement général.

TROISIÈME LEÇON

Objection concernant la beauté. Origine de la beauté céleste. Vie sociale des Anges. Leurs habits. Leurs gouvernements. Culte, temples et prédicateurs. La royauté du vrai. Le Marquis de Saint-Yves d'Alveydre. Langage angélique. Immensité du Ciel. Quelques caractères de l'enseignement de Swédenborg.

On a reproché à Swédenborg de négliger l'idée de Beauté, à laquelle on attache de nos jours une si grande importance. Ce reproche n'est pas fondé. Sans doute, notre auteur est plus théologien qu'artiste, et ses préoccupations vont avant tout au bien et au vrai. Cependant il parle de la beauté plus fréquemment que je ne le pensais avant d'avoir examiné ce sujet spécial, et même, à plusieurs reprises, il en donne la définition. Mais écoutons-le lui-même :

« La beauté est la forme de la vérité d'après le bien. »

« La beauté, c'est l'intelligence. »

« Il s'offrit à ma vue, mais faiblement et comme voilée par un nuage, une exquisite beauté, accompagnée de la perception que c'était la beauté de l'amour conjugal.... Tout ce qu'on en peut dire, c'est que c'était la beauté même. Car l'amour conjugal, j'entends le principe essentiel de cet amour,

produit la forme de cette beauté superlative qui affecte le mental jusque dans ses retraites les plus profondes. Voilà de fait la source de toute beauté. »

« Les Anges tirent toute leur beauté de leur amour conjugal ; car l'intime de leur vie en dérive et se reflète dans leur corps. J'ai vu un Ange du troisième Ciel, qui était dans l'amour conjugal le plus pur ; il avait une telle beauté qu'en le regardant les autres étaient ravis d'admiration, et s'écriaient que c'était la beauté même dans son essence. »

« Tous les habitants des Cieux sont des formes de l'amour et de la charité ; ils apparaissent dans une beauté ineffable. »

« Les Anges des Cieux intérieurs sont en forme humaine parfaite et très belle ; les Anges des Cieux inférieurs ont une forme moins parfaite et moins belle. »

« On voit avec évidence d'où procède la beauté. Elle provient du bien de la volonté par la vérité de la foi. C'est cette vérité qui présente la beauté à la vue sous une forme extérieure, mais c'est le bien de la volonté qui la produit et la constitue. C'est pourquoi les Anges du Ciel sont d'une beauté indescriptible, car ils sont pour ainsi dire des amours et des charités en forme. Aussi, quand ils apparaissent dans leur beauté, font-ils tressaillir les fibres les plus intimes. »

Notre théosophe nous fait même assister à un entretien de plusieurs sages, dont chacun exprime son avis sur cette question : « Quelle est la cause de la beauté dans le sexe féminin ? » Le premier, par

exemple, développe cette idée : « La femme est la vie de la sagesse, et la vie de la sagesse est la beauté même. »

En résumé, la beauté dans le Ciel est la simple manifestation extérieure de l'alliance du bien et du vrai. Aussi se retrouve-t-elle dans tout ce qu'on y rencontre. Nous avons vu, à propos des jardins, des maisons, des palais, de combien ils dépassent ceux de la terre au point de vue du goût et de la perfection artistique. « L'art y est dans son art. » On y admire même des œuvres d'une élégance et d'une beauté sans égales, car elles sont faites directement par « le grand artisan de l'univers. » De pareilles expressions, si suggestives et si frappantes, suffiraient à prouver que, bien que Swédenborg n'ait pas accordé dans ses livres une place particulière aux beaux-arts, il savait pourtant les apprécier et les tenait en haute estime.

Les Anges, selon lui, contemplant avec grand plaisir ces richesses variées de la nature et de l'art du Ciel ; mais, comme elles symbolisent toujours des choses spirituelles et célestes, ils en jouissent encore beaucoup plus par le mental que par les yeux. Du reste, pour être plus intime, le délice qu'ils en éprouvent n'est que plus vif et plus délicat. Tout ce qui environne les Anges représente ainsi d'une manière sensible leurs pensées et leurs affections ; et c'est précisément cette admirable et perpétuelle correspondance entre le dehors et le dedans qui donne tant de charme à leurs perceptions extérieures.

* * *

Mais Swédenborg ne se borne pas à cette explication générale : il entre plus avant dans son sujet et nous apprend que, si le *domicile* manifeste ce qu'est l'Ange quant au bien ou quant à la volonté, les *vêtements* manifestent ce qu'il est quant au vrai ou quant à l'intelligence. Or, comme les Anges sont fort inégaux à ce dernier égard, les habits de l'un sont plus riches et plus ornés que ceux de l'autre. « Les plus intelligents, dit-il, ont des vêtements rayonnants comme la flamme, d'autres en ont qui resplendissent comme la lumière ; de moins intelligents ont des habits d'une blancheur immaculée, mais sans éclat, tandis que ceux qui ont encore moins d'intelligence sont vêtus de diverses couleurs. Quant aux Anges du troisième Ciel, ils sont nus à cause de leur innocence, car l'innocence correspond à la nudité. »

Ces vêtements, les Anges les voient, les touchent comme nous les nôtres ; ils en changent, car ils en ont plusieurs de chaque espèce ; ils les ôtent et les remettent, les serrent quand ils n'en font plus usage, les reprennent quand ils en ont envie, toujours comme nous le faisons avec les nôtres. Mais voici une différence : « Je leur ai demandé d'où leur venaient leurs habits, ajoute Swédenborg ; ils m'ont répondu que c'était le Seigneur qui les leur donnait, et que parfois ils en étaient vêtus sans le savoir. » Ils n'ont donc pas de frais de toilette !

Ces détails peuvent faire sourire ; ils cadrent pour-

tant exactement avec les récits de la Bible au sujet des Anges qui apparurent aux hommes de Dieu. Prenons pour exemple ceux qui furent vus au sépulcre de Jésus ressuscité. Saint Matthieu, qui parle d'un seul, dit : « Son aspect était foudroyant ; ses vêtements étaient blancs comme la neige. » Dans Luc il est question de « deux hommes vêtus de robes resplendissantes. » Dans le quatrième Evangile, Marie voit aussi « deux Anges en vêtements blancs. » De même nous trouvons dans l'Apocalypse cette parole du Seigneur : « Ceux qui n'ont pas souillé leurs vêtements marcheront avec moi en robes blanches, car ils en sont dignes. Celui qui vaincra sera habillé de vêtements blancs. » Rappelez-vous encore, dans une similitude, l'homme qui, vêtu d'une façon peu convenable, s'était introduit dans la salle de fête. « Ami, lui dit le roi, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces ? » Et le malheureux fut expulsé dans les ténèbres du dehors. Tous les passages de ce genre ne nous prouvent-ils pas que les écrivains sacrés attachent aux vêtements une signification symbolique ?

* * *

Lorsque saint Paul mentionne les *trônes*, les *dominations*, les *principautés* et les *puissances*, il veut désigner sans aucun doute des autorités établies dans les Cieux. Peut-être beaucoup de chrétiens sont-ils néanmoins peu disposés à croire que les Anges aient besoin comme nous d'être gouvernés par des magistrats. Swédenborg l'affirme pourtant,

et nous le trouverons très vraisemblable, si nous arrivons d'abord à une appréciation moins exaltée de la perfection des bienheureux. On se souvient que notre théologien refuse absolument tout mérite à la créature. Dieu est le bien suprême et tout bien émane de lui. L'homme est incapable de produire la vie (qui est à la fois amour et sagesse), il ne peut jamais que la recevoir. Aussi les Anges eux-mêmes, y compris les plus saints, les plus glorieux, demeurent-ils enclins au mal, et ne sont-ils empêchés de céder à leur « propre », c'est-à-dire à leur nature individuelle, à leur *Moi* orgueilleux et égoïste, que par un continuel influx provenant du Seigneur. Cela suffit sans doute pleinement pour assurer leur persévérance dans la fidélité et par là leur bonheur éternel ; mais, si nous devons renoncer à les considérer comme bons par eux-mêmes et foncièrement vertueux, nous comprenons que la divine Providence les assujettisse à des *gouvernements* chargés de leur rappeler les lois de l'Ordre universel et de les leur faire observer.

Ces gouvernements sont différents selon les Cieux et les Sociétés, et Swédenborg ne prétend pas nous les faire connaître en détail comme nous pouvons étudier les législations des divers pays de notre globe ; il nous apprend seulement que le principe commun à toutes les autorités célestes, c'est l'*amour mutuel*. En voilà certes assez pour distinguer profondément le monde d'en haut de celui d'en bas ! L'amour se fait obéir dans l'intérieur de chaque Etat du Ciel comme il règle les relations des Etats

entre eux ; il ne peut donc être question de ces injustices, de ces oppressions, de ces guerres et de ces massacres qui font encore de tant de régions de notre terre une sorte d'Enfer.

Swédenborg note cependant une différence dans l'administration des deux Royaumes. Dans le Royaume céleste, qui est le plus élevé, le Seigneur gouverne *directement*, car l'affection dominante des Anges célestes est l'amour pour lui ; il les instruit et les conseille lui-même quant aux biens de la vie, c'est-à-dire quant à ce qui est juste et bon. Les moins éclairés à l'égard de ces choses interrogent les plus sages ; ceux-ci s'adressent au Seigneur et en rapportent les réponses. Ce gouvernement, qui est celui du *bien*, porte le nom de *Justice*.

Les Anges du Royaume spirituel, ayant pour sentiment principal la charité ou l'amour du vrai, ne peuvent être gouvernés par le Seigneur qu'*indirectement*. Ils ont donc, comme nous, des gouvernements en petit ou en grand nombre, selon la Société dont ils font partie. L'administration a lieu d'après les lois, que les magistrats comprennent d'ordinaire, grâce à leur vive intelligence ; dans les cas douteux ils recourent au Seigneur, qui leur donne l'explication désirée. Ce gouvernement, qui est celui du *vrai*, porte le nom de *Jugement*.

Ces deux mots : *Justice* et *Jugement*, employés par la Bible dans de nombreux passages qui dépeignent l'Ordre céleste, se rapportent, en effet, le premier au bien ou à l'amour (c'est-à-dire aux sentiments du cœur et aux résolutions de la volonté), le

second au vrai ou à la sagesse (c'est-à-dire au domaine intellectuel). Il en est ainsi toutes les fois que la sainte Ecriture fait, alternativement ou simultanément, usage de deux termes semblables ou ayant à peu près le même sens : l'un de ces synonymes a toujours trait au bien (aux affections), l'autre au vrai (à l'entendement), et les deux notions se complètent. Je me borne à indiquer en passant cette règle exégétique posée par notre auteur, et à prier les théologiens d'en faire la vérification. Elle me paraît aussi intéressante qu'originale.

Les princes et les autres préposés, libres de toute ambition personnelle et de toute préoccupation égoïste, ont pour but unique le bien de la communauté. Appelés à la situation qu'ils occupent à cause de leur capacité reconnue et de leurs vertus éprouvées, ils mettent leur joie à s'acquitter fidèlement de leurs fonctions, c'est-à-dire non à donner des ordres et à dominer, mais à administrer et à servir. « Car, ajoute Swédenborg, faire du bien aux autres d'après l'amour du bien, c'est *servir*, et pourvoir à ce que le bien se fasse, c'est *administrer*. » Ils se font aussi non pas plus grands que les autres, mais plus petits, car ils placent au premier rang le bien de la Société et du prochain, et au dernier rang leur bien propre.

L'humilité des chefs ne les empêche pas de recevoir de leurs subordonnés toute espèce d'honneurs ; ils habitent au centre de la Société sur une éminence et dans de vrais palais, et ils acceptent ces distinctions non par vanité, mais parce qu'elles facilitent

l'obéissance. On sait, en effet, autour d'eux que cette gloire et ces dignités leur viennent du Seigneur, qu'ils les méritent, et que par conséquent il faut leur obéir. Ainsi se réalise cette parole de Jésus : « Quiconque voudra parmi vous devenir grand, qu'il soit votre serviteur, et quiconque voudra devenir le premier, qu'il soit votre esclave, de même que le Fils de l'Homme est venu non pour être servi, mais pour servir. » Comme notre état social serait transformé, si nos souverains, nos ministres, nos magistrats de toute catégorie gouvernaient dans cet esprit-là !

* * *

Cette hiérarchie idéale, — qui concilie admirablement l'ordre et la fraternité, l'aristocratie et la démocratie, — nous la retrouvons en petit dans chaque maison du Ciel. Il y a là, comme ici, des maîtres et des serviteurs, mais le maître aime ses domestiques et les domestiques aiment leur maître, d'où il résulte qu'ils *se servent mutuellement par affection*. Plus intelligent et plus instruit, le maître enseigne comment on doit vivre et dit ce qu'il convient de faire ; les serviteurs et les servantes se laissent diriger, accomplissant joyeusement leurs divers devoirs. Ainsi chacun prend plaisir à *remplir l'usage* ou à *faire des usages*, en d'autres termes à se rendre utile dans la mesure des dons qu'il a reçus et dans la position qui lui est assignée ; aussi le Ciel peut-il être appelé le *Royaume des Usages*.

A notre époque où les relations entre maîtres et

serviteurs sont si tendues, si précaires, si difficiles et si rarement fraternelles, ne serait-il pas important et bienfaisant de faire connaître ce tableau de la vie domestique des Cieux, et tout d'abord de le prendre nous-mêmes à cœur? Ne l'oublions pas, nous qui répétons l'Oraison dominicale, nous devons nous efforcer de faire la volonté de Dieu sur la terre « comme elle est faite dans le Ciel; » or Dieu prétend régler les affaires de chaque famille non moins que celles des Etats et de l'humanité tout entière. Dans les domaines les plus divers, dans tous les rapports que nous avons avec nos semblables, le chrétien est tenu d'introduire la sagesse et l'amour qui règnent dans le monde d'en haut, de manière à chasser la folie et l'égoïsme qui causent encore tant de calamités ici-bas. Ne nous décourageons pas dans cette lutte obscure, qui fort souvent paraît ingrate : le bien l'emportera tôt ou tard sur le mal, le Seigneur sera vraiment le Roi de l'espèce humaine et le Ciel remplacera la terre.

* * *

Se fondant sur quelques belles visions rapportées dans l'Apocalypse, les chrétiens pensent généralement que les rachetés louent et adorent Dieu dans le Ciel, mais ils ne se représentent pas ce culte sous des traits aussi précis que le faisait Swédenborg, et ne le rapprochent pas autant du nôtre.

Ayant tous été des hommes, les Anges ont, comme nous, un entendement et une volonté; or ces deux facultés sont capables de se perfectionner sans cesse,

la première par le moyen des vrais, la seconde par le moyen des biens. C'est en vue de ce double perfectionnement, ou dans le désir de croître en sagesse et en amour, que les Anges se réunissent pour un culte spécial, tout à fait analogue à celui que nous célébrons dans ce monde, mais plus intérieur, plus spirituel, par conséquent plus sincère et plus fructueux.

Il y a en effet dans le Ciel, au dire du Prophète suédois, des *doctrines*, des *prédications* et des *temples* ; mais tout cela y est dûment subordonné à la vie ordinaire, qui constitue le culte véritable, le service que Dieu réclame. Laissons-le plutôt parler lui-même : « Le culte divin dans les Cieux consiste non à fréquenter les temples et à entendre des sermons, mais à vivre dans l'amour, dans la charité et dans la foi selon les doctrines, les sermons servant seulement de moyens d'instruction pour les choses de la vie. Je me suis entretenu à ce sujet avec des Anges. Je leur ai dit que sur la terre on croit que le culte divin consiste uniquement à fréquenter les temples, à écouter des prédications, à participer trois ou quatre fois chaque année au sacrement de la cène, à observer les autres cérémonies commandées par l'Eglise, à prononcer des prières et à se comporter dévotement en ces occasions. Les Anges m'ont répondu que ce sont là des *externes* qui doivent être pratiqués, mais qui ne produisent aucun effet s'ils ne procèdent pas de l'*interne* ; ils ont ajouté que l'interne est la vie conforme aux préceptes que la doctrine enseigne. » Ainsi, pour les habitants du Ciel, c'est la con-

duite tout entière qui doit être un culte rendu à Dieu ; si elle ne l'est pas, les cérémonies religieuses sont vaines et mensongères, partant offensantes pour Celui qu'elles prétendent honorer. Sans doute, à notre époque, les pasteurs eux-mêmes disent cela et les personnes intelligentes, croyantes ou non, le savent également ; il n'en demeure pas moins certain que la plupart des protestants, à l'exemple des catholiques, attachent encore une importance exagérée et quelque peu superstitieuse au culte public, au détriment de la pratique journalière des vertus chrétiennes, c'est-à-dire d'une vie de foi, de justice et de charité. Et combien cela était-il plus général du temps de Swédenborg, avant la Révolution française !

Remis à sa place, le culte en commun conserve son charme en même temps que son utilité. Les bâtiments qui lui sont consacrés dans le Ciel sont, paraît-il, de deux sortes. Les uns, construits en pierres, portent le nom de *Temples* : ce sont ceux du Royaume spirituel. Les autres, en bois, portent le nom de *Maisons de Dieu* : ce sont ceux du Royaume céleste. Je me suis étonné d'abord que le bois fût plus estimé que la pierre ; mais un instant de réflexion m'a fait comprendre que les arbres, étant des êtres organisés, occupent une plus haute place sur l'échelle de la création que les minéraux, inorganiques et insensibles. Aussi, d'après Swédenborg, le bois représente-t-il le bien, qui caractérise les Anges célestes, tandis que la pierre signifie le vrai, qui caractérise les Anges spirituels. Si, pour nos constructions terrestres, nous préférons d'ordinaire la pierre au bois

(au rebours du Ciel), c'est moins par goût artistique ou naturel que pour des raisons de solidité, de sécurité, de durée et d'économie ; encore le bois est-il réservé pour certaines parties (chaires, stalles, etc.) qui demandent à être plus finement sculptées, ou pour lesquelles le froid glacial du marbre ou de la pierre serait désagréable. Nos meubles sont toujours de bois.

Notre auteur note que dans le Royaume spirituel les édifices religieux sont ornés et souvent magnifiques, et qu'au contraire on n'en voit que de simples dans le Royaume célesté. Cette différence inattendue provient vraisemblablement du fait que les Anges du Ciel intime n'ont pas besoin, comme leurs confrères du Ciel moyen, d'être portés à l'adoration par la beauté de l'édifice et la splendeur des formes du culte, l'amour pour Dieu étant leur sentiment le plus intense et le plus constant. Ne remarquons-nous pas, dans toute la chrétienté, que les sectes ou « dénominations » tiennent d'autant plus aux bâtiments magnifiques, aux chants supérieurement exécutés, aux orgues puissants et majestueux, aux costumes variés et riches, à tout un ensemble qui saisisse et flatte les sens, que leur religion est moins évangélique, plus superficielle et plus mondaine ? Les plus sérieuses ne reculent-elles pas devant les dépenses faites par les anglicans et les catholiques pour leurs pompeuses cérémonies, et ne se contentent-elles pas plus facilement que d'autres d'un lieu de culte rappelant la « chambre haute » du premier siècle ? Je ne dis pas cela pour m'opposer à l'utilisation des

beaux-arts dans le culte : ils peuvent contribuer à le rendre attrayant, mais il serait fâcheux de leur donner un rôle trop en vue. Si nous voulons réformer notre culte public, — ce que nous tardons trop à faire, — c'est plus profond qu'il faut aller, ce sont des changements autrement hardis qu'il faut entreprendre.

* * *

Swédenborg décrit d'une manière assez exacte les assemblées religieuses auxquelles il lui a été donné d'assister. Il est évident d'ailleurs qu'il doit y en avoir de très différentes de celles-là, et que le culte angélique ne retombe pas dans la monotonie dont on accuse souvent le nôtre avec trop de raison.

La chaire est située à l'orient. En face du prédicateur sont assis les Anges qu'éclaire à un éminent degré la sagesse céleste ; à leur droite et à leur gauche se trouvent ceux qui jouissent d'une moindre lumière. L'église ayant la forme d'un cirque, tous les assistants sont placés sous le regard de l'orateur ; aucun d'eux ne doit se mettre sur les côtés ou en arrière, là où son œil ne peut atteindre. Près de la porte, qui est à gauche de la chaire et au côté oriental du temple, se tiennent debout les néophytes ou catéchumènes, dont l'initiation n'est pas terminée ; dans l'ancienne Eglise ils occupaient aussi une place à part. Le prédicateur serait troublé si quelqu'un se tenait derrière lui ; il en serait de même s'il y avait dans la salle un auditeur animé d'un esprit de contradiction. Cette remarque suppose qu'il subsistera dans le Ciel une certaine diversité de

croyances, aucune créature ne possédant jamais la vérité absolue. Ce fait est du reste affirmé ailleurs.

Quant aux prédications, Swédenborg n'analyse ni quant au fond, ni quant à la forme celles qu'il a eu le privilège d'entendre ; il en donne cependant une idée générale. Il déclare d'abord qu'elles sont fort supérieures aux nôtres : cela ne surprendra pas notre modestie, et c'est d'ailleurs dans la nature des choses. Elles renferment une telle sagesse qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre elles et celles qui se font dans le monde ; « car dans les Cieux on est *dans la lumière intérieure*, » c'est-à-dire qu'on vit dans un contact beaucoup plus direct avec Dieu, source jaillissante de toute vérité et de toute bonté. La prédication, — ajoute-t-il quelque part, — s'appuie comme ici-bas sur la Parole, mais sur la Parole comprise dans son acception spirituelle ou interne, et nul n'a le droit d'enseigner le salut par la foi sans les œuvres, doctrine contre laquelle il ne cesse de prémunir ses lecteurs.

* * *

Tout ce qui précède sera, je pense, facilement admis, du moins comme probable ; mais voici une assertion qui contredit l'opinion courante, et que j'ai vue fort mal accueillie dans une réunion de ministres de l'Évangile. « Tous les prédicateurs, dit Swédenborg, appartiennent au Royaume spirituel du Seigneur ; il n'y en a point du Royaume céleste. » Ainsi les Anges les plus parfaits, ceux du troisième Ciel, ne prêchent pas ! Comment expliquer ce fait

étrange ? La prédication n'est-elle pas l'office le plus élevé, le plus divin ? Voici le mot de l'énigme : Les Anges spirituels « sont dans les vrais d'après le bien, » l'intelligence domine en eux sur le cœur ; or toute prédication se fait avant tout au moyen de l'intelligence ou de la vérité. C'est pour cela qu'ils ont le monopole de la prédication.

Les Anges célestes, au contraire, « sont dans le bien de l'amour, » ils ne voient et ne perçoivent les vrais que médiatement d'après ce bien, le cœur ou la volonté domine en eux sur l'intelligence. N'en concluez pourtant pas qu'ils soient moins au clair sur toutes choses, et notamment sur la doctrine, que les Anges spirituels. Ils comprennent tout avec plus de profondeur et de facilité que les autres ; seulement-ils sont plus intuitifs, plus mystiques et moins dialecticiens, je dirais volontiers plus théosophes, plus actifs aussi, et moins théologiens ou moins professeurs. Voilà pourquoi la prédication n'est pas leur affaire. Quelle que soit la puissance de leur coup d'œil, ils ne s'arrêtent pas aux idées, tant ils ont d'ardeur à les faire passer dans la vie. Malgré leur génie, ces Anges du Ciel intime ne sont pas des théoriciens, mais des esprits pratiques qui concourent avec Dieu au gouvernement de l'univers. Ils n'aiment pas même à discuter les doctrines ou à s'en entretenir ; ils n'ont pas besoin de cela, ayant des vérités supérieures une perception immédiate. Aussi disent-ils simplement à leur sujet : « Oui, oui, non, non, tandis que les Anges spirituels en raisonnent pour savoir si la chose est ainsi ou autrement. »

En résumé, les *Prêtres* et les *Prédicateurs* forment deux classes absolument distinctes, les premiers appartenant au Royaume céleste, qui est le plus élevé, et les seconds au Royaume spirituel, qui lui est inférieur. Rappelons encore cette différence que les Anges célestes sont tous prêtres, tandis que les Anges spirituels ne sont pas tous prédicateurs.

Si les Anges du Royaume céleste ne prêchent pas, ils assistent aux prédications faites par des Anges qui font partie de Sociétés placées sur les confins des deux Royaumes, et qui, dès lors, peuvent se représenter l'état des habitants du troisième Ciel. Par cet enseignement, ils sont « illustrés » dans les vrais qu'ils connaissaient déjà, et perfectionnés au moyen de vrais nouveaux pour eux. Aussitôt que ces vérités leur sont présentées, ils les reconnaissent, les perçoivent, les aiment, se les assimilent et les mettent en pratique; car pour eux « vivre selon les vrais, c'est aimer le Seigneur. »

Il n'est pas permis d'enseigner dans les Temples ou les Maisons de Dieu sans être choisi par le Seigneur et par conséquent doué pour cet office; c'est-à-dire que ceux qui ont été prédicateurs sur la terre ne le sont pas nécessairement dans le Ciel, mais ceux-là seulement qui l'ont été par vocation.

Les prédicateurs sont donc des *Rois*, mais ce nom ne leur appartient pas en propre; il leur est commun avec les autres membres du Royaume spirituel, qui tous exercent la royauté du vrai d'après le bien.

Cette observation m'amène à dire que les Anges ont une grande puissance, précisément parce qu'ils sont « dans le vrai d'après le bien », formule fréquente chez notre auteur. Leur puissance provient donc tout entière de Dieu, qui est le vrai et le bien suprêmes ; elle varie toutefois d'un individu à l'autre, suivant la façon plus ou moins complète dont le vrai et le bien ont été reçus par chacun. Cette idée n'est pas banale dans notre monde où l'on recourt sans cesse à de mauvais moyens pour atteindre son but, où par conséquent l'on croit d'habitude que le faux et le mal l'emportent sur leurs opposés, soit dans les affaires particulières, soit surtout dans la politique. Convaincu du danger de cette impression trop répandue, Swédenborg la combat en ces termes : « Toute puissance appartenant aux vrais d'après le bien, il en résulte qu'aucune puissance n'appartient aux faux d'après le mal. Or les habitants de l'Enfer étant tous plongés dans les faux d'après le mal, ils n'ont aucun pouvoir contre le vrai et le bien. » Quant aux mauvais esprits du monde intermédiaire, ils ne peuvent soutenir le simple regard d'un Ange sans tomber en défaillance et perdre leur apparence humaine. On voit quelquefois dans le Ciel un *bras nu* d'une force telle qu'il pourrait tout briser, même les rochers les plus durs. « Un jour, dit Swédenborg, ce bras s'approcha de moi, et je sentis qu'il pouvait pulvériser mes os. »

Ainsi — pensée contraire au point de vue du moyen âge et singulièrement réconfortante — les démons ne sont que faiblesse en comparaison des

Anges, organes habituels du pouvoir de la vérité. Quant à cette puissance éminente du vrai, à la royauté réelle qu'il confère à ses défenseurs, c'est un sujet à méditer pour ceux qui, sur la terre, luttent obscurément et péniblement contre des erreurs consacrées. Quelles que soient leur faiblesse personnelle et leurs apparentes défaites, leur cause est assurée du succès final. *Magna est veritas et praevalabit.* La vérité est grande : elle prévaudra !

La conviction que la vérité confère à celui qui la possède l'empire sur les esprits me paraît expliquer le titre un peu mystérieux d'un livre que les penseurs ont remarqué : *Mission actuelle des Souverains, PAR L'UN D'EUX.* En effet, l'auteur anonyme de cet ouvrage, le Marquis de Saint-Yves d'Alveydre, n'a régné sur aucun Etat ; mais il raconte lui-même qu'il a été mis, par suite d'une initiation secrète, en possession de vérités fort importantes pour la refonte de la société, et il considérait le trésor spirituel dont il avait reçu le dépôt comme une véritable « royauté. »

Quoique ce grand travailleur, qui avait certainement du génie, ait été fort admiré par ses disciples et par un groupe restreint d'intelligences cultivées, son système *synarchique* de gouvernement est resté nul et non avvenu pour les politiciens. Si j'ai dédié ce volume à sa mémoire, c'est que nul homme ne m'a témoigné, dans les efforts que j'ai faits pour répandre des vérités nouvelles, une sympathie si constante et si chaleureuse.

Le théosophe scandinave a conversé fréquemment avec les Anges, soit avec ceux qu'il avait connus comme hommes dans ce monde, soit avec d'autres ; aussi nous rapporte-t-il sur leur langage bien des choses capables de nous intéresser, si du moins nous osons nous aventurer dans ce domaine qu'on nous a représenté comme interdit par la Providence.

Le *langage angélique* a beaucoup d'analogie avec le nôtre. Composé de mots et de phrases, il est énoncé par la bouche d'une manière sonore et entendu par les oreilles ; car, vous vous en souvenez, les Anges ont des sens et des organes, ils vivent et respirent dans une atmosphère. Aussi peuvent-ils produire, par la respiration, des sons articulés. Malgré la division du Ciel en deux Royaumes, trois Cieux et d'innombrables Sociétés, les Anges parlent tous la même langue. Vérité pressentie depuis longtemps, comme le témoignent le vers grec et sa traduction latine que Samuel Bagster a pris pour motto de sa Bible polyglotte :

Πολλαι μεν Θνητοις γλωτται, μια δ' Αθανατοισιν.

Multae terricolis linguæ, Coelestibus una.

« Si les mortels parlent diverses langues, les immortels n'en ont qu'une. »

Quel temps précieux n'employons-nous pas à l'étude d'idiomes étrangers, qui nous sont nécessaires pour communiquer avec d'autres peuples et pour lire les auteurs anciens ! Non seulement les Anges n'ont pas cette peine, mais ils savent leur langue unique sans l'avoir apprise ; elle leur est

innée, en ce sens qu'elle découle naturellement de leurs affections et de leurs pensées. Aussi peut-on dire qu'elle est leur *affection résonnante* et leur *pensée parlante*. L'amour avec toutes ses variétés s'exprime en effet par le son de la voix et par les voyelles, tandis que les idées de l'intelligence s'expriment par les consonnes, par les articulations et par les mots. Ainsi, beaucoup plus fidèlement que les nôtres, cette langue révèle la nature de l'être qui en fait usage. Les Anges les plus distingués par leur sagesse sont aussi les plus habiles à découvrir, en entendant parler un de leurs compagnons, quel est son amour dominant, quels sont ses sentiments et ses opinions de tout genre, et même quelle est son histoire. Ils lisent par là dans la pensée des autres, et disent que le *Livre de vie*, où s'inscrivent toutes nos actions, n'est pas autre chose. Swédenborg explique ailleurs que la mémoire, qui dans l'autre monde reproduira tout notre passé, est ce « Livre de vie » dont il est question dans l'Écriture.

Le vocabulaire des Anges n'a rien de commun avec nos langues, à l'exception de quelques mots qui, exprimant une affection, ont un sens identique avec une prononciation différente. Cependant la plus ancienne des langues terrestres — ce n'était pas l'hébreu, mais l'hébreu a certains rapports avec elle — ressemblait à celle des Anges, attendu qu'elle venait du Ciel. Notre Voyant n'insiste pas sur ces traditions, qu'il tient de ses interlocuteurs invisibles et que la philologie ne saurait contrôler.

Découlant de leur ardent amour pour Dieu et pour

leurs semblables, le langage des Anges n'est pas seulement élégant et agréable ; il est encore profondément impressif et touchant. En même temps que les oreilles, « il affecte les intérieurs du mental de ceux qui l'entendent. Il y avait un certain esprit d'un cœur dur avec lequel un Ange parlait. Cet esprit fut tellement ému par le langage de l'Ange qu'il se mit à fondre en larmes. Il disait qu'il ne pouvait résister, vu que c'était l'amour qui lui parlait, et il avouait qu'il n'avait jamais pleuré auparavant. »

Provenant de leur pensée intérieure, qui est sagesse, le langage des Anges est le plus merveilleux instrument de communication entre les esprits. D'un seul de ses mots il rend parfaitement ce que nous pouvons à peine exprimer avec mille des nôtres. Il sert aussi à énoncer des idées qui dépassent notre raison ; ce sont ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne sont point montées au cœur de l'homme, » et que l'apôtre Paul déclare « ineffables ».

« Il m'a été donné de savoir par expérience qu'il en est ainsi, écrit Swédenborg. J'ai été mis par moments dans l'état où sont les Anges ; dans cet état je me suis entretenu avec eux, et alors je comprenais tout. Mais lorsque j'étais réintégré dans mon état précédent, c'est-à-dire dans la pensée naturelle de l'homme, et que je voulais rassembler ce que j'avais entendu, cela m'était impossible ; car il y avait des milliers de choses qui, n'ayant aucun rapport avec cette pensée naturelle, ne pouvaient pas s'exprimer

par des paroles humaines, mais uniquement par des variations de la lumière céleste. »

* * *

Entrant ici dans des détails qui peuvent étonner sur un pareil sujet, Swédenborg montre combien la langue angélique se modifie suivant la nature particulière ou le degré d'intériorité des êtres qui l'emploient, ainsi selon qu'elle est parlée par les habitants du Royaume céleste ou par ceux du Royaume spirituel.

Le langage des Anges célestes est continu, doux, suave, il fait penser à un fleuve paisible et majestueux ; celui des Anges spirituels est discontinu, vibratoire ou même strident. Les premiers se servent volontiers du son *A*, surtout des voyelles *Ou* et *O* ; les seconds préfèrent l'*E* et l'*I*. Swédenborg explique cette différence en disant que la première classe de voyelles exprime des sentiments plus élevés que la seconde, et il ajoute : « Il y a dans le langage angélique une sorte d'harmonie qu'on ne saurait décrire ; cette harmonie provient de ce que les pensées et les affections, dont se compose le langage, se répandent selon la forme du Ciel, » qui est identique à la forme humaine.

Cette langue du monde supérieur ne nous est pas tout à fait étrangère : elle existe à l'état latent dans notre mental intime. Si nous n'en avons pas conscience, c'est que nos idées spirituelles sont perçues *naturellement* et s'expriment au moyen d'idiomes *naturels*, tant que nous habitons cette terre ; mais

dès notre entrée dans l'autre vie nous parlerons la langue angélique sans avoir à l'apprendre, car nos pensées ayant à leur service un organisme spirituel s'exprimeront d'elles-mêmes par la parole.

Les esprits ont encore plusieurs autres manières de communiquer entre eux ; Swédenborg les désigne en ces termes : « Langage par la face, se terminant en quelque chose de sonore modifié par les idées. — Langage dans lequel les représentatifs du Ciel sont mêlés aux idées et se manifestent à la vue. (*Ces représentatifs* sont des espèces de visions symboliques.) — Langage par gestes correspondant aux affections et signifiant des choses analogues à celles que les mots désignent. — Langage par les communs des affections et par les communs des pensées (par des idées ou des sentiments considérés comme un tout). — Langage ressemblant au tonnerre. » Il est parlé plusieurs fois de ce dernier dans l'Écriture Sainte. Dans l'Évangile de saint Jean, quand à la prière de Jésus une voix du Ciel répondit : « J'ai glorifié mon nom et je le glorifierai encore, » la foule environnante s'écria : *C'est un tonnerre !* Dans l'Apocalypse il est dit que *les sept tonnerres firent entendre leur voix*, et prononcèrent des oracles que le voyant de Patmos dut tenir secrets. Au reste, la plupart de ces moyens de communication destinés à compléter la parole nous sont, en quelque mesure, familiers ici-bas.

* * *

Je ne vous ai entretenus aujourd'hui que du langage dont on fait usage dans le Ciel ; je remets à plus

tard un sujet analogue : le langage des Anges dans leurs relations avec les hommes. Rien ne se rattache plus directement que la parole aux pensées et aux sentiments d'un être raisonnable, c'est-à-dire à ce qui constitue son essence ; aussi vaut-il la peine de nous arrêter un peu sur le parler angélique, qui doit être le nôtre dans quelque temps et pour l'éternité. Chercher à savoir ce que sont les Anges et dans quelles conditions ils vivent peut sembler une occupation vaine et présomptueuse, et l'on s'est livré sans doute sur ce sujet mystérieux à des spéculations frivoles et sans utilité. Mais l'Eglise est pour la première fois en présence d'un livre de profond sérieux et d'évidente sincérité, d'un livre fortement pensé qui raconte ce qu'a vu et entendu dans le monde invisible, par les sens spirituels, un grand chrétien du dix-huitième siècle, qui fut aussi un savant illustre. Les affirmations les plus surprenantes de Swédenborg s'appuient sur une psychologie et une anthropologie remarquables, sur tout un système philosophique et religieux, et nous voyons ce système admis par un bon nombre d'Eglises dans les pays les plus divers, tandis que, en dehors de ces Eglises, quelques-uns des esprits les plus distingués, surtout en Angleterre et aux Etats-Unis, l'admirent hautement et y puisent de nobles inspirations, sans même le connaître à fond. Tout cela ne légitime-t-il pas l'étude que j'ai entreprise et la bienveillante attention que vous m'accordez ? Puissent ces conférences non seulement stimuler notre méditation sur les questions capitales de la religion, mais dévelop-

per en nous l'homme intérieur, et nous préparer à cette vie céleste à laquelle nous sommes tous destinés par la souveraine bonté !

* * *

Il me reste peu de temps pour vous parler de l'*Immensité du Ciel*, sujet par lequel j'aime à terminer cette série de leçons. Bien qu'il croie fermement à l'Enfer, et qu'il n'admette pas la possibilité d'une conversion *post mortem* pour ceux qui ont délibérément choisi le mal durant cette vie, Swédenborg ne limite point le salut à un petit troupeau d'élus, comme l'a fait trop longtemps la dogmatique orthodoxe. Selon lui, les Cieux sont extrêmement vastes, et il cherche à nous donner l'idée de leurs énormes dimensions en relevant les points suivants :

1° Le Ciel est ouvert au genre humain tout entier, c'est-à-dire tant aux générations qui dès l'origine se sont succédé sur notre globe qu'aux hommes qui, chaque année, y meurent par myriades et par millions ; ainsi non seulement aux vrais chrétiens, mais aux êtres humains de toute religion, pourvu qu'ils aient mené une vie morale selon leurs lumières respectives.

2° Tous les enfants, quels qu'aient été leurs parents, sont à leur mort adoptés par le Seigneur et, comme nous l'avons vu, préparés pour le Ciel. Or ils constituent, à eux seuls, le cinquième ou le quart de la race humaine.

3° Les autres planètes de notre système solaire, ainsi qu'une quantité d'astres du même genre répan-

du dans l'espace, sont habitées par des êtres pareils à nous quant à leurs traits fondamentaux et méritant conséquemment le titre d'*hommes*. Toutes ces *Humanités*, à certains égards très différentes, sont appelées à former avec la nôtre l'ensemble des Cieux, lequel, vous vous en souvenez, est désigné par le terme de *Très grand Homme* à cause de sa correspondance avec notre organisme actuel.

En vertu de cette correspondance, qui n'est jamais réalisée dans tous ses détails, le Ciel permet, exige même un perpétuel développement. Cet accroissement général est le désir et l'intérêt de chacun, car toute perfection grandit par la multiplicité. Tous dans l'empire céleste ayant pour but le bien commun, plus les anges deviennent nombreux, plus leurs progrès sont rapides et leur félicité complète.

Or, à en croire notre théosophe, les Cieux sont fort loin d'être remplis. « Il m'a été donné de voir, assure-t-il, l'extension du Ciel habité et de celui qui ne l'est pas. Or l'extension du Ciel non habité est si considérable qu'une éternité ne suffirait pas à le remplir, à supposer même qu'il existât une quantité de planètes inconnues contenant d'autres humanités. »

Ne doutons donc pas de l'immensité du Ciel. Il est assez vaste pour tous et ne sera jamais fermé. Loin d'en exclure personne, le Seigneur y convie avec la plus tendre insistance et chacun de nous en particulier et toutes ses créatures raisonnables, quel que soit le globe qu'elles habitent. Animés d'un semblable amour, les Anges n'ont pas de plus ardente

ambition que de voir leurs cohortes grandir et se multiplier indéfiniment, et ils saluent sans doute avec des chants d'allégresse les nouveaux compagnons qui viennent augmenter encore la puissance, les splendeurs et les délices du royaume des Cieux.

* * *

Je n'ai pu vous présenter, mes chers auditeurs, qu'un certain nombre des idées de Swédenborg sur le Ciel ; il y en a d'autres qui, par leur originalité et par leur valeur propre, méritent tout autant notre attention, mais que les limites étroites de ce cours ne m'ont pas permis d'aborder. Les sujets dont je voudrais vous parler encore, et sur lesquels je compte revenir, sont : l'inspiration des prophètes bibliques, la manière dont l'humanité est reliée au Ciel, le sort futur des enfants et le mariage dans l'autre monde.

Il y a là des réponses positives et satisfaisantes à plusieurs questions qui font travailler les têtes sérieuses, et qu'elles finissent par croire insolubles. D'une façon générale, plus on approfondit les enseignements du Prophète du Nord, plus on les trouve intéressants, lumineux et fortifiants.

Au premier abord, chacune de ses doctrines a quelque chose de difficile à comprendre et à recevoir, de choquant même pour ceux qui ont été nourris d'une théologie très différente ; mais à mesure qu'on se donne la peine de les étudier, de pénétrer plus avant dans leur intelligence, on en reconnaît mieux la justesse, la parfaite conformité avec l'es-

sence de l'Évangile, l'harmonie avec les résultats avérés de la science et avec les lois de notre esprit lui-même. J'espère que vous avez déjà fait quelque peu cette expérience. Nos premières impressions nous trompent, attendu qu'elles résultent du point de vue religieux dans lequel nous avons été élevés et qui est celui de notre entourage. Or ce point de vue est quelconque et demande révision ; nous pouvons dire, sans rien exagérer, qu'il est sinon faux, du moins superficiel, erroné et fort incomplet. Pour le rectifier et le mettre d'accord avec la vraie religion du Christ, il nous faut de toute nécessité entrer en contact avec des vues nouvelles, avec une autre conception du christianisme. Swédenborg nous en offre précisément l'occasion. J'ai beaucoup profité, pour ma foi et pour ma vie, de son exemple et de ses ouvrages, et je ne doute pas qu'il ne vous fasse arriver, — de l'état, quel qu'il soit, où il vous a rencontrés, — à des convictions solides, personnelles, à un christianisme vivant, serein, actif et serviable, si du moins vous persévérez dans la voie que je vous ai ouverte, je veux dire dans l'examen des doctrines de la Nouvelle Eglise.

J'avoue, — et ici je réponds à une objection qui m'est faite par une personne étrangère d'ailleurs à nos conférences, — j'avoue que ces doctrines ne sont pas populaires, en ce sens qu'elles exigent beaucoup de réflexion de la part de ceux qui désirent les comprendre à fond, dans leur rapport avec l'ensemble du système. Cependant, je me hâte de l'ajouter, elles sont plus faciles à résumer et à saisir, plus claires

de beaucoup que les dogmes traditionnels qui se donnaient eux-mêmes comme mystérieux, insondables, et réclamaient une foi aveugle. Ainsi la création en six jours, le jardin d'Eden, la chute d'Adam et d'Eve, le déluge universel, l'inspiration de la Bible, l'incarnation de la seconde personne de la Trinité, l'expiation de la croix, la substitution de l'innocent aux coupables, la prédestination simple ou double, le retour du Christ sur les nuages, le rétablissement des Juifs en Terre-Sainte, le millénium, la résurrection de la chair, la fin du monde et le jugement dernier.

Toutes ces croyances avaient certainement un fond de vérité, mais elles dénaturaient la pensée divine, qui est toujours spirituelle, en la matérialisant. A l'opposé de cette théologie ténébreuse et surannée, celle de l'ingénieur suédois peut être admise les yeux ouverts, sans réserve mentale et sans scrupule intellectuel, par les gens instruits du xx^e siècle ; car ceux qui l'ont étudiée savent qu'elle s'amalgame d'une manière inattendue avec leurs connaissances naturelles, leur donne une plus haute portée et en forme le superbe couronnement.

QUATRIÈME LEÇON¹.

Se marie-t-on dans l'autre monde? Question préalable : les sexes. L'homme représente l'entendement ou le vrai, la femme le cœur ou le bien. Le sexe fait partie intégrante de l'individu. L'amour conjugal. Témoignage des Ecritures. Deux en un. Conditions du mariage interne. Les vers transformés en papillons. Amour de la femme et amour d'une seule femme. Dieu pourvoit au vrai mariage. Une cérémonie nuptiale dans le Ciel. Un couple de l'âge d'or. Cause de la beauté de la femme.

Se marie-t-on dans l'autre monde? Telle est la question qui se pose devant nous aujourd'hui; je n'ai pas besoin d'en souligner l'intérêt. Mais ici encore, pour être en état d'y répondre, nous avons à examiner une question préalable : celle des sexes. La distinction des sexes, qui joue un rôle si important dans l'histoire des individus et dans celle des nations, est-elle un caractère spécial de notre existence terrestre ou tient-elle à l'essence de la nature humaine? en d'autres termes, devons-nous la considérer comme temporaire ou comme éternelle?

¹ Pressé par l'arrivée des vacances du jour de l'an, j'ai dû rattacher les leçons quatre et cinq à la série suivante, qui traitait du *Monde des Esprits*, tout en reconnaissant qu'elles concernaient plutôt *le Ciel*. Je leur rends donc dans ce volume leur place naturelle et normale, en ajoutant seulement que les sujets examinés dans la dernière n'occupaient pas toute une séance.

A dire vrai, ce problème ne passionne pas les chrétiens, et il ne semble pas les avoir jamais préoccupés. Peut-être ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui en est à cet égard, d'abord parce que, dans le brouhaha des affaires et des distractions de cette vie, il est très facile et très naturel d'oublier la vie à venir ; ensuite parce que, dans la phase religieuse où l'Eglise est parvenue, la prédication laisse dans l'ombre tout ce qui doit se passer de l'autre côté de la mort. La Bible elle-même est extrêmement sobre sur ce qu'on a nommé l'« eschatologie », c'est-à-dire sur les choses dernières, sur notre sort à venir ; quant aux sexes en particulier, elle a l'air de les supprimer, en ne parlant jamais que d'un seul. Non seulement tous les hommes (*homines, Menschen*) qu'elle mentionne dans ses prophéties paraissent être masculins (*viri, Mænnner*), mais il en est de même des Anges, que l'on a pu regarder comme formant une autre race. Pas un indice qu'il se trouve une seule femme, j'entends une femme restée telle, dans aucune partie du monde invisible : Hadès, Ciel ou géhenne du feu. Dieu lui-même est le prototype de l'homme et non de la femme ; aucune des soi-disant « personnes » de la Trinité n'a été considérée comme un être féminin, et l'idée que le Créateur soit en même temps Père et Mère fait l'effet d'une excentricité. De tout cela a pu naître, d'une manière inconsciente, l'opinion assez générale que les sexes n'existent pas au delà de la tombe, qu'ils appartiennent exclusivement à un ordre transitoire et inférieur, à la vie de la chair.

Emmanuel Swédenborg nous enseigne tout autre chose, et sa conviction à cet égard s'appuie sur son système philosophique aussi bien que sur ce qu'il a « vu et entendu », pendant vingt-sept années consécutives, dans l'empire suprasensible. Essayons de résumer ce qu'il nous en dit.

* * *

Je commencerai, à son exemple, par en haut et non par en bas. D'après le Prophète du Nord, il faut, pour comprendre les sexes, remonter jusqu'à Dieu qui « a créé l'homme à son image, selon sa ressemblance. » La psychologie de l'homme est donc identique à celle de Dieu, avec cette différence, — unique, mais capitale, — que nous descendons de l'infini au fini, ou de l'absolu au relatif. Or l'essence de Dieu consiste en deux facultés générales : la *volonté* et l'*entendement* ; la volonté qui produit l'amour ou le bien, l'entendement qui produit la sagesse ou le vrai. Ces facultés, que nous distinguons nettement, sont unies de la façon la plus intime et de fait inséparables au point que l'une n'agit jamais sans l'autre. Cette alliance entre les deux grands attributs divins doit être considérée comme un mariage. Ainsi c'est dans la personne adorable du Seigneur qu'a lieu le mariage suprême d'où se répand de haut en bas, à travers tous les plans de la création, le torrent de vie ayant pour conséquence chez les anges et chez les hommes les mariages proprement dits, chez les animaux ce qui ressemble au mariage, et dans les rè-

gnes inférieurs les affinités physiques et chimiques connues par leurs puissants effets.

Comme leur Père céleste, les hommes possèdent les deux facultés que Swédenborg appelle des « essentiels » : la volonté ou le cœur, l'entendement ou l'intelligence ; seulement ces essentiels sont divisés, se combattent en lui, et son premier devoir, comme sa principale difficulté, consiste à les mettre d'accord, à leur faire contracter mariage. Cette harmonie intérieure est pour l'individu la condition principale de la paix et du bonheur.

Mais il y a plus. La prédominance de l'une ou l'autre de ces facultés essentielles constitue les sexes dans l'humanité. Le mâle, l'homme (*vir, Mann*) représente l'entendement, la femme le cœur ou l'affection ; c'est pour cela qu'ils se complètent. Cette différence n'est pas seulement le fait du corps, elle provient de l'âme ; aussi se manifeste-t-elle dans toutes les parties de l'être humain, jusque dans les plus petites. Il n'est rien chez le mâle qui ne soit masculin, rien chez la femelle qui ne soit féminin. Pardonnez-moi, Mesdames, ou plutôt pardonnez à notre savant écrivain ce mot de « femelle » ; s'il ne semble pas poli, il est physiologique et on aurait de la peine à s'en passer.

Le caractère de chaque sexe est analysé par Swédenborg dans la page suivante :

« L'intelligence des femmes est modeste, élégante, pacifique, flexible, molle, tendre ; l'intelligence des hommes est grave, âpre, rigoureuse, hardie, amie de

la licence. Que telles soient les femmes et que tels soient les hommes, cela est évident d'après le corps, la face, le ton de voix, le langage, les gestes et les mœurs des uns et des autres.

» D'après le corps, en ce qu'il y a de la dureté dans la peau et dans la chair des hommes, et de la mollesse dans celles des femmes. D'après la face, en ce qu'elle est plus dure, plus raide, plus rude, plus jaune, souvent couverte de barbe, ainsi moins belle chez les hommes, tandis que chez les femmes elle est plus douce, plus flexible, plus tendre, plus brillante et par suite plus belle. D'après le ton de voix, en ce que chez les hommes il est rude, et tendre chez les femmes. D'après le langage, en ce que chez les hommes il est animé de la licence et animé, tandis que chez les femmes il est modeste et pacifique. D'après les gestes, en ce que chez les hommes ils sont plus forts et plus fermes, et que chez les femmes ils sont plus légers et plus faibles. D'après les mœurs, qui chez les hommes sont plus libres, chez les femmes plus élégantes.

» Combien, dès la naissance, le génie des hommes diffère du génie des femmes, c'est ce qui est devenu évident pour moi en voyant dans leurs réunions les garçons et les filles. Je les ai parfois observés par une fenêtre dans une grande ville, sur une place où plus d'une vingtaine se réunissaient chaque jour. Là les petits garçons, suivant leur disposition native, jouaient en tumulte, criant, luttant, se frappant, se lançant des pierres ; les petites filles, au contraire, étaient paisiblement assises aux portes des maisons,

les unes jouant avec des enfants, d'autres habillant des poupées, d'autres cousant de petits chiffons, d'autres s'embrassant ; et, ce qui m'étonnait, elles regardaient toujours d'un air gracieux les petits garçons, dont les jeux étaient si bruyants. Par là j'ai pu voir clairement que l'homme naît entendement et la femme amour, et quels sont l'entendement et l'amour dans leurs principes ; ainsi quel serait l'entendement de l'homme dans sa progression sans la conjonction avec l'amour féminin, et plus tard avec l'amour conjugal. »

Cette divergence est si profonde que l'on fait injure à un homme en disant qu'il ressemble à une femme, et à une femme en disant qu'elle est masculine.

Si tout cela est vrai, les sexes doivent se retrouver dans l'autre monde, et c'est précisément ce qu'affirme notre auteur. Quel que soit le plan d'existence où il est appelé à vivre, — dans le Monde des Esprits, dans le Ciel et dans l'Enfer aussi bien que sur la terre, — l'homme ne saurait être que mâle ou femelle. Le sexe qu'il a ici-bas fait à jamais partie de sa nature individuelle, de son identité.

Une fois convaincus à cet égard, — et il est peu probable que vous ne le soyez pas, — vous le serez facilement sur la question des mariages dans le monde spirituel, que nous allons maintenant aborder. Au surplus, en la regardant en face, nous y rencontrerons de nouveaux arguments en faveur de la permanence des sexes.

L'homme et la femme ont été faits pour se compléter, exactement comme le vrai et le bien, ou la foi et l'amour, dont ils sont pour ainsi dire les personnifications. Aussi le mariage est-il l'état naturel et général, et il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'arrivé à un certain âge on ne se marie pas. La plupart vont même jusqu'à croire qu'un mariage bien assorti donne le bonheur. Il y a du moins ceci de certain, d'après le Voyant suédois, c'est que l'amour conjugal est ce qu'il y a de meilleur, de plus élevé, de plus saint, de plus délicieux, non seulement dans cette vie, mais aussi dans la vie future.

Cet amour conjugal, très rare ici-bas, résulte d'une harmonie préétablie entre le mental de l'homme et celui de la femme. Il faut, en effet, que l'attrait réciproque soit avant tout spirituel pour que le mariage soit vraiment réussi et procure aux époux toutes les joies qu'ils en attendent. Malheureusement, dans la plupart des cas, les considérations qui poussent au mariage sont d'ordre inférieur et les époux en supportent la conséquence : ou bien ils ne récoltent de cette union mondaine que des avantages matériels, ou bien leur maison même est devenue un Enfer, et ils ne songent qu'à briser des chaînes qu'ils ont follement rivées de leurs propres mains.

Si, comme nous l'avons montré, le mariage a ses racines dans le dernier fond de l'être humain, il doit subsister dans les sphères invisibles où nous sommes introduits par la mort. Seulement pour les esprits rachetés et pour les anges il se réalise dans les conditions normales, et porte les fruits pour lesquels il a

été institué par la Providence divine. Ajoutons que, si nous pouvions monter d'étage en étage, c'est-à-dire de Ciel en Ciel, jusqu'au Ciel suprême, nous le trouverions toujours plus pur, plus parfait, plus rempli de délices, plus semblable à ce qu'il est dans la personne du Seigneur.

Comme nous l'avons vu, les maris et les femmes se réunissent dans le Monde des Esprits et y continuent leurs anciennes relations tant qu'ils le désirent; mais s'ils ont été associés ici-bas d'une façon superficielle, ils se séparent bientôt pour toujours; cela finit même parfois par la haine et par une violente rupture. Si, au contraire, leur mariage a été spirituel en même temps que physique, il se purifie et se spiritualise encore, et, au lieu de se dissoudre sans laisser de traces, il se ratifie pour l'éternité.

« S'il y a des séparations après la mort, — dit notre auteur, — c'est parce que les mariages terrestres se font rarement par quelque perception interne de l'amour, mais plutôt par une perception externe. Cette perception externe a sa cause et son origine dans des choses qui appartiennent à l'amour du monde et du corps. Celles de l'amour du monde sont principalement les richesses et les possessions, et celles de l'amour du corps sont les dignités et les honneurs; ce sont en outre divers attrait qui séduisent, comme la beauté et une feinte décence de mœurs, quelquefois même le manque de chasteté. De plus les mariages se contractent dans les limites de la région, de la ville ou du bourg où les parties sont nées et où elles habitent; or il n'y a là qu'un

choix restreint, limité aux familles que l'on connaît et qui sont dans une condition pareille. Il en résulte que les mariages contractés dans le monde sont ordinairement externes, tandis que la conjonction interne, celle des âmes, constitue le mariage même. Cette conjonction n'est point perceptible avant que l'homme ait dépouillé l'externe et revêtu l'interne, ce qui se fait après le décès. C'est pour cela que les séparations ont lieu alors, et plus tard de nouvelles conjonctions entre ceux qui sont semblables et homogènes, à moins qu'il n'ait été pourvu à celles-ci dans les terres. C'est ce qui a lieu pour ceux qui, dès leur jeunesse, ont aimé, désiré et demandé au Seigneur une alliance légitime et agréable avec une seule personne du sexe, et qui méprisent et dédaignent les vagues caprices d'amour. »

Quant à ceux qui n'ont pas eu le privilège de connaître sur la terre le mariage tel que Dieu l'a voulu, ils auront l'occasion de se marier après leur résurrection. Disons, à ce propos, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer les Cieux et le Monde des Esprits dans les narrations du Voyant de Stockholm. Autant que nous l'avons compris, ce peut être dans le Monde intermédiaire, mais c'est surtout dans le Ciel que se contractent, pour les hommes désincarnés, les véritables mariages.

* * *

Dès leurs premières pages et dans tout leur cours, les saintes Ecritures, entendues spirituellement, parlent du vrai mariage, tel que je viens de le carac-

tériser. Elles le représentent par les mariages, ordinairement très extérieurs, mentionnés ou racontés dans l'Ancien Testament ; elles s'y rapportent en personnifiant l'entendement du vrai par l'*homme* et le *jeune homme*, et l'affection du bien par la *femme* et la *jeune fille*, surtout en donnant à l'Eglise les noms de *vierge*, *fiancée* et *épouse*. Dans l'Evangile selon saint Matthieu, Jésus parle fréquemment de *noces célestes*, de noces du « fils d'un roi » ; enfin l'Apocalypse, dans une des visions les plus grandioses accordées à l'apôtre Jean, est plus explicite encore : « J'entendis comme la voix d'une foule immense, comme le bruit des grandes eaux, comme le fracas de puissants tonnerres, disant : Alléluia ! car il règne, le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant ! Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse et rendons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues et son épouse s'est préparée, et il lui a été donné de se vêtir de fin lin éclatant et pur. — Et l'Ange me dit : Ecris : Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau ! »

Le voyant de Patmos fait un pas de plus et, poursuivant sa comparaison, il y joint un nouvel emblème : l'épouse devient une ville. « Je vis, dit-il, un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre avaient disparu et il n'y avait plus de mer. Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, une Jérusalem nouvelle, vêtue comme une nouvelle mariée parée pour son époux. Et j'entendis une voix forte qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes.... Alors l'un

des sept anges, qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies, vint me parler et me dit : Viens ! je te montrerai la nouvelle mariée, l'Épouse de l'Agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, brillante de la gloire divine, et l'astre qui l'éclaire est semblable à une pierre très précieuse, à une pierre de jaspe transparente comme le cristal. »

Ainsi que le fait observer Crampon, la nouvelle Jérusalem « n'est pas plus une *ville*, dans le sens propre du mot, que ne l'était la grande Babylone, mais bien plutôt une *cité* , c'est-à-dire une société formée de membres harmonieusement unis entre eux, comme les pierres d'un édifice. Dans la description qui va suivre, il ne faut pas voir autre chose que des symboles, exprimant la beauté, la gloire, la paix et le bonheur de la société des enfants de Dieu. » Oui, la fiancée est évidemment l'Église, dont le Christ est le chef, d'après saint Paul, et dont l'union avec son divin époux est un « grand mystère », typifié par les mariages humains. Les « noces de l'Agneau » sont par conséquent la conclusion de l'alliance entre le Roi des rois et l'humanité glorifiée, l'acte final de l'histoire du monde et l'inauguration magnifique de l'ère d'harmonie et de félicité qui est appelée dans la Bible le « royaume des Cieux ». Ainsi, à la lumière de la révélation, notre race commence et finit par un mariage. Le premier Adam, qui est de la terre, a été le père de l'humanité naturelle ; le second Adam, venu du Ciel, sera le père de l'humanité régénérée,

devenue spirituelle et céleste. Le mariage ancien n'a été que l'image grossière et provisoire du mariage à venir, qui sera éternel et réalisera l'idéal.

* * *

Aux Cieux le mariage reste, quant à l'essentiel, ce qu'il a été sur la terre dans les cas, trop peu nombreux, où il s'est accompli tout à fait librement, en vertu d'affinités personnelles et profondes. Il consiste dans la conjonction de deux êtres en un, l'esprit masculin jouant le rôle de l'entendement ou du vrai, l'esprit féminin représentant le cœur ou le bien. Cette union y est, — faut-il le répéter? — beaucoup plus complète et plus intime qu'elle ne saurait l'être ici-bas, à ce point que deux époux célestes semblent parfois former un seul Ange. Sans renoncer aucunement à leur individualité respective, ils se plaisent à se subordonner l'un à l'autre, à se fusionner pour ainsi dire dans l'amour. Il n'y a, dans les créatures, rien de plus pur, de plus suave et de plus délicieux que cet amour vraiment conjugal, qui prend sa source dans les profondeurs inconscientes du mental et qui, en pénétrant jusqu'aux extrémités de l'organisme, ne perd rien de sa noblesse et de sa chasteté. Plus que toute autre affection il ouvre l'âme aux effluves de l'Esprit de Dieu, et contribue aux joies multiples et sans cesse renaissantes de la vie céleste.

Mais laissons parler notre auteur. « L'amour conjugal réel est dans le Ciel intime, car les Anges y sont dans le mariage du bien et du vrai et en même temps

dans l'innocence. Les Anges des Cieux inférieurs sont aussi dans l'amour conjugal, mais pour autant qu'ils sont dans l'innocence ; c'est pourquoi les époux jouissent de célestes plaisirs. Devant leurs âmes, ces béatitudes sont à peu près semblables aux jeux innocents de l'enfance, car tout est plaisir pour leur mental ; le Ciel, en effet, influe avec sa joie dans chaque chose de leur vie. Aussi l'amour conjugal est-il figuré dans le Ciel par les plus belles formes ; je l'ai vu représenté par une vierge d'une inexprimerable beauté, qu'entourait une nuée d'une blancheur éclatante. Il m'a été dit que toute la beauté des Anges a pour source leur amour conjugal. Les affections et les pensées provenant de cet amour sont illustrées par des aures¹ diamantées, qui étincellent comme des escarboucles et des rubis, et cela avec des délices qui affectent les intérieurs du mental. En un mot, le Ciel se reflète dans l'amour conjugal, parce que le Ciel chez les Anges est la conjonction du bien et du vrai. »

Cependant, pour former un couple, il ne suffit pas que les deux Anges soient dans le vrai et le bien en général ; il faut encore qu'ils soient dans le vrai et le bien entendus de manière identique. Ainsi deux Anges de religion différente ne peuvent s'allier, le vrai de l'un ne concordant pas avec le bien de l'autre ; c'est pourquoi le mariage n'est autorisé dans les Cieux qu'entre les membres de la même Société. Cet état de choses était typifié en Israël par la coutume

¹ L'aure ou l'aura est l'atmosphère la plus élevée. D'après Swédenborg, notre globe a trois atmosphères : l'air, l'éther et l'aura.

qui voulait que les époux fussent de la même tribu et, si possible, de la même famille.

Un autre caractère des mariages célestes, c'est qu'ils ont toujours lieu entre un seul mari et une seule épouse ; en d'autres termes, les Anges sont monogames. Le véritable amour conjugal est mutuel et réciproque ; une pareille union est possible entre deux individus, mais non entre un plus grand nombre. Les membres de la plus ancienne Eglise n'avaient qu'une femme, et ils éprouvaient un sentiment d'horreur à la pensée d'un mariage avec plusieurs. Jésus rappelle que le Créateur a institué l'alliance monogamique dans le jardin d'Eden, puis il ajoute : « Ils ne sont plus deux, mais ils sont une seule chair ; ce donc que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point. Moïse, à cause de la dureté de votre cœur, vous a permis de renvoyer vos épouses ; mais au commencement il n'en était pas ainsi. » La bigamie et la polygamie sont contraires à l'Ordre divin et entraînent après elles toute sorte de souffrances ; aussi les Anges disent-ils que la simple idée de cette monstruosité ferme leur interne, les prive de leur paix habituelle et introduit dans leur cœur, à la place de l'amour chaste et normal, un amour lascif et désordonné qui tend à les séparer du Seigneur.

* * *

Les joies du vrai mariage proviennent de la fusion de deux âmes, chacune aimant et voulant librement tout ce que l'autre aime et veut ; aussi ces joies sont-elles impossibles là où règne un esprit de domina-

tion. En effet, quand l'un des conjoints cherche à imposer ses volontés à l'autre, il n'existe plus de réciprocité ni d'indépendance ; le plus faible devient l'esclave du plus fort, qui est asservi lui-même à sa passion de commander. Lorsqu'un tel cas se présente dans cette vie, tous deux conservent peut-être, pour des raisons de convenance et d'intérêt, certaines apparences de concorde et d'affection ; ils n'en sont pas moins en conflit dans leurs intérieurs, qui s'ouvrent dans le Monde des Esprits. Alors leur opposition mutuelle se manifeste, grandit et devient une hostilité qui éclate parfois en combats acharnés ou en cruelles vengeances. Ai-je besoin d'ajouter que cet esprit de domination n'entre pas dans les Cieux ? C'est en Enfer qu'on le rencontre dans toute son intensité et toute sa folie ; il y constitue même ce qu'il y a de plus diabolique et de plus infernal. Etant fondamentalement humbles, — puisque l'humilité est la condition fondamentale du salut, — les Anges ne sont pas tentés, comme nous le sommes, de se tyranniser l'un l'autre ; c'est pourquoi leurs mariages sont infiniment supérieurs aux nôtres, conformes à la volonté de Dieu et capables de contribuer pour une grande part à leur félicité.

« Que l'amour conjugal soit le Ciel, lisons-nous dans les *Arcanes*, c'est ce qu'on voit par la transformation des vers en nymphes ou chrysalides, puis en papillons. Car, lorsqu'arrive le moment de leurs noces, c'est-à-dire lorsqu'ils se dépouillent de leur forme terrestre ou vermiculaire pour se décorer d'ailes et devenir papillons, alors ils s'élèvent dans

l'atmosphère, y folâtrèrent entre eux, forment des mariages, déposent des œufs et se nourrissent du suc des fleurs. Ils sont en même temps dans leur beauté, car ils ont des ailes d'or, d'argent et de plusieurs autres couleurs agréablement variées. C'est le conjugal qui produit de telles merveilles chez d'aussi vils animalcules. »

Diamétralement opposé à l'amour conjugal, l'adultère est profane et règne dans l'Enfer, où il a pour conséquence la laideur et les tourments. Swédenborg affirme, en passant, que les adultères les plus rusés et les plus cruels viennent pour la plupart du monde chrétien. « Il y en a, dit-il, qui ont eu pour principe la communauté des épouses. Ceux-là, dans l'autre vie, parlent comme les bons, mais ils sont méchants et fourbes; aussi leur châtiment est-il horrible. Ils sont liés comme en un faisceau, et tout autour est étendu d'une manière représentative une sorte de serpent qui les enveloppe tous comme un fagot; c'est dans cet état qu'ils sont rejetés. »

* * *

Dans un des *Mémorables* consignés par notre écrivain, deux esprits angéliques donnent à trois esprits nouvellement arrivés d'intéressantes explications sur le sujet qui nous occupe; j'en citerai quelques parties. « Dans le Ciel, disent-ils, tous les objets sont magnifiques et resplendissants, et tels que l'œil n'en a jamais vu; il y a aussi des vierges et des jeunes hommes: les vierges d'une telle beauté qu'on peut les appeler des Beautés dans leur forme, et les jeunes

hommes d'une telle moralité qu'on peut les appeler des Moralités dans leur forme. De plus, Beautés et Moralités correspondent comme des formes mutuelles et assorties. »

Les formes humaines sont en tout semblables à ce qu'elles étaient dans le monde naturel. « Il n'a rien été enlevé à l'homme, ni rien à la femme ; en un mot, l'homme est homme et la femme est femme dans toute la perfection de la forme dans laquelle ils ont été créés. ... Votre amour du sexe n'existe pas au Ciel ; mais il y a l'amour angélique du sexe, qui est chaste et exempt de tout désir libidineux.... L'amour vraiment conjugal est un amour chaste ; il existe avec une personne du sexe à l'exclusion de toutes les autres, car c'est un amour de l'esprit et par suite un amour du corps....

» Pensez plus profondément, — continuent les deux esprits avancés en s'adressant aux trois novices, — examinez bien la chose, et vous percevrez que votre amour du sexe est un amour extraconjugal, et que l'amour conjugal est absolument autre, celui-ci étant distinct de celui-là comme le froment l'est de la paille, ou plutôt comme l'humain l'est du bestial.... Si vous demandez aux femmes dans le Ciel ce qu'est l'amour vraiment conjugal, elles vous répondront que ce n'est point l'amour du sexe, mais l'amour d'une seule personne du sexe. Cet amour n'existe que lorsque, un jeune homme voyant une vierge qui lui a été destinée par le Seigneur et la vierge voyant le jeune homme, ils sentent de part et d'autre le conjugal s'embraser dans leur cœur, et

perçoivent, lui qu'elle est sienne, elle qu'il est sien. Car l'amour va au-devant de l'amour et se fait connaître ; il conjoint aussitôt les âmes, puis les mentals ; de là il entre dans les poitrines et, après les noces, plus loin. Ainsi se complète l'amour, qui de jour en jour augmente en conjonction au point qu'ils sont non plus deux, mais comme un seul. »

Nous lisons ailleurs : « Il ne peut être reçu dans le Ciel, pour y rester, d'autres époux que ceux qui ont été unis intérieurement, ou qui peuvent l'être.D'autres ne pourraient y cohabiter. En effet, tous ceux qui vivent dans les Cieux ont été consociés selon les affinités et les proximités de l'amour, et ont des habitations selon ces affinités et ces proximités.... Nul ne peut y demeurer que dans sa maison, à laquelle il a été pourvu pour lui et qui lui a été désignée selon la qualité de son amour ; s'il demeure ailleurs, il a la poitrine oppressée et il respire avec peine. Deux ne peuvent habiter ensemble dans une même maison à moins d'être des ressemblances, et des époux ne le peuvent nullement à moins d'être des inclinations mutuelles. S'ils ont des inclinations externes et non internes en même temps, la maison même les sépare, les rejette et les chasse. En conséquence, pour ceux qui, après la préparation, sont introduits dans le Ciel, il est pourvu au mariage avec un conjoint dont l'âme incline à l'union avec celle de l'autre au point qu'ils veulent être non pas deux vies, mais une vie unique. »

Swédenborg revient sur cette belle idée dans le passage suivant : « La divine Providence est très sin-

gulière et très universelle au sujet des mariages, parce que toutes les joies du Ciel découlent des plaisirs de l'amour conjugal, comme des eaux douces jaillissent de la source d'une fontaine. C'est pourquoi il est pourvu à ce qu'il naisse des couples conjugaux ; ils sont, sous l'auspice du Seigneur, continuellement élevés pour leur mariage sans que le jeune garçon ni la jeune fille en sachent rien. Après le temps exigé, elle, alors vierge nubile, et lui, jeune homme apte au mariage, se rencontrent quelque part comme par hasard et s'examinent mutuellement ; aussitôt, comme par une sorte d'instinct, ils savent qu'ils sont assortis, et d'après une sorte de dictamen intérieur ils pensent en eux-mêmes, le jeune homme : *Celle-ci est la mienne !* et la jeune fille : *Celui-ci est le mien !* Lorsque cette pensée a résidé quelque temps dans leur mental, ils s'adressent la parole de propos délibéré et se promettent l'un à l'autre. Il est dit : « Comme par hasard, comme par une sorte d'instinct, d'après une sorte de dictamen, » et il est entendu d'après la divine Providence. C'est ainsi qu'elle apparaît quand on ne la connaît pas, car le Seigneur ouvre les ressemblances internes afin qu'elles se voient. »

* * *

Les mariages dans les Cieux sont précédés de fiançailles auxquelles je ne m'arrête pas, quoique notre auteur leur attribue une certaine importance. Il me tarde d'en venir à la description d'un mariage même. Je la reproduis en la détachant de conversations fort intéressantes qui la précèdent et qui la suivent.

Il s'agit de dix hommes-esprits arrivés de notre monde avec des idées très fausses quant à ce qui fait, à proprement parler, la félicité des Anges. Ils sont accueillis très hospitalièrement par le prince d'une Société céleste. Après avoir visité son jardin et son palais, qui sont merveilleux, conversé avec lui pendant le dîner, puis avec quelques sages de sa principauté, le soir étant venu, ils sont invités à des noces qui doivent se célébrer le lendemain. Ici je laisse parler le narrateur.

« Les nouveaux venus furent très réjouis de ce qu'ils allaient voir un mariage dans le Ciel. Ensuite ils furent conduits chez un conseiller assistant, chez lequel ils soupèrent ; après quoi ils rentrèrent chacun dans son appartement (dans le palais du prince) et dormirent jusqu'au matin. Alors, s'étant réveillés, ils entendirent un chant qui partait des maisons situées autour de la place publique ; c'étaient des jeunes filles qui chantaient la douceur de l'amour conjugal. Profondément affectés par la suavité de ce chant, ils percevaient, insinué dans leurs joies, un charme délicieux qui les élevait et les renouvelait. Lorsqu'il en fut temps, l'Ange qui leur servait de guide leur dit : « Préparez-vous ; prenez les vêtements du Ciel que notre prince vous a envoyés. » Ils s'habillèrent, et voici, les vêtements resplendissaient comme d'une lumière enflammée. Ils demandèrent à l'Ange d'où cela provenait ; il répondit : Cela vient de ce que vous allez assister à des noces ; chez nous alors les vêtements resplendissent et deviennent nuptiaux.

» Leur cicerone les conduisit alors à la Maison des noces, et le portier leur ouvrit; à peine étaient-ils sur le seuil qu'ils furent reçus et salués par un Ange que le fiancé avait envoyé, puis introduits et amenés à des sièges qui leur étaient destinés. Peu après ils furent engagés à entrer dans la salle qui précédait la chambre nuptiale. Ils y virent au milieu une table sur laquelle on avait placé un magnifique chandelier, composé de sept branches et de sept lampes d'or; aux murailles étaient suspendus des lustres d'argent, qui, étant allumés, firent paraître l'atmosphère comme d'or. Aux côtés du chandelier se trouvaient deux tables où des pains avaient été mis sur trois rangs, et, dans les quatre angles de la salle, d'autres tables portant des coupes de cristal.

» Pendant qu'ils examinaient cette distribution, voici, la porte d'un appartement joignant la chambre nuptiale s'ouvrit; ils en virent sortir six vierges, après elles le fiancé et la fiancée, se tenant par la main et se dirigeant vers un siège élevé qui avait été placé vis-à-vis du chandelier. Ils s'y assirent, le fiancé à gauche et la fiancée à sa droite, et les six vierges se placèrent à côté du siège près de la fiancée.

» Le fiancé était vêtu d'un manteau de pourpre éclatante et d'une tunique de fin lin resplendissant, avec un éphod sur lequel était une plaque d'or entourée de diamants; sur cette plaque était gravé un aiglon, insigne nuptial de cette Société du Ciel. Et la tête du fiancé était couverte d'une tiare. La fiancée était vêtue d'une chlamyde écarlate, sous laquelle elle portait une robe brodée allant du cou jusqu'aux

pieds ; elle avait au-dessous de la poitrine une ceinture d'or et sur la tête une couronne d'or garnie de rubis.

» Quand ils furent assis, le fiancé se tourna vers la fiancée et lui mit au doigt un anneau d'or ; il tira aussi des bracelets et un collier de perles. Il mit les bracelets aux poignets de la fiancée et le collier autour de son cou, et lui dit : « Reçois ces gages. » Lorsqu'elle les eut reçus, il lui donna un baiser et dit : « Maintenant tu es à moi. » Et il l'appela son épouse. Aussitôt les invités s'écrièrent : « Qu'il y ait bénédiction ! » Ces paroles furent prononcées d'abord par chacun en particulier, puis par tous ensemble ; un Ange qui représentait le prince les prononça également.

» A l'instant cette salle qui précédait la chambre nuptiale fut remplie d'une fumée aromatique, signe de la bénédiction divine. Alors des officiers de service prirent les pains sur les deux tables près du chandelier et les coupes remplies de vin sur les tables des angles, et ils donnèrent à chaque convié son pain et sa coupe. Alors on mangea et but.

» Après cela le mari et son épouse se levèrent ; les six vierges tenant à la main des lampes d'argent allumées les suivirent jusqu'au seuil de la porte. Les époux entrèrent dans la chambre nuptiale et la porte en fut fermée. »

Quelques mots seulement sur les entretiens fort suggestifs qui suivirent cette cérémonie. « Un sage d'entre les invités demanda aux nouveaux venus : Comprenez-vous la signification des choses que vous

avez vues ? Ils répondirent qu'ils les comprenaient peu et lui firent cette question : Pourquoi le fiancé, maintenant mari, avait-il un tel vêtement ? Le sage répondit : Parce que le fiancé, maintenant mari, représentait le Seigneur, et que la fiancée, maintenant épouse, représentait l'Eglise. Les noces dans le Ciel symbolisent le mariage du Seigneur avec l'Eglise. C'est pour cette raison qu'il avait sur la tête une tiare et qu'il était vêtu d'un manteau, d'une tunique et d'un éphod, comme Aaron ; c'est pour cela aussi que la fiancée, maintenant épouse, avait sur la tête une couronne et qu'elle était vêtue d'une chlamyde comme une reine. Mais cette représentation n'est que pour aujourd'hui, et demain ils seront habillés autrement. »

Les novices demandèrent encore : « N'est-il pas convenable qu'un prêtre soit présent et remplisse un ministère dans ces cérémonies ? Le sage répondit : Cela convient en effet sur les terres, mais non dans les Cieux, à cause de la représentation du Seigneur lui-même et de l'Eglise. Sur les terres on ne sait pas cela. Toutefois chez nous un prêtre célèbre les fiançailles ; il entend, reçoit, confirme et consacre alors le consentement. Or le consentement est l'essentiel du mariage ; les autres choses, qui viennent ensuite, n'en sont que les formels. » Remarquez, Mesdames et Messieurs, que Swédenborg appelle « prêtres » les ministres de toute religion, par conséquent les pasteurs protestants aussi bien que les prêtres catholiques romains.

Dans un autre de ses *Mémorables*, notre Voyant raconte ce qui suit. Un matin, il vit au-dessus de lui trois étendues superposées, puis il entendit une voix pareille au son d'une trompette disant : « Nous avons perçu que tu médites sur l'amour conjugal ; or nul ne sait sur les terres ce qu'est le véritable amour conjugal dans son origine et dans son essence ; cependant il importe qu'on le sache. C'est pourquoi il a plu au Seigneur d'ouvrir pour toi les Cieux, afin que dans les intérieurs de ton mental influent la lumière qui illustre et, par suite, la perception. Chez nous, dans les Cieux, surtout dans le 3^e Ciel, nos délices célestes viennent principalement de l'amour conjugal ; nous allons donc, d'après la permission qui nous a été donnée, envoyer vers toi un couple d'époux afin que tu voies. »

« A l'instant, il apparut un char descendant du Ciel suprême ; dans ce char on voyait un seul Ange, mais comme il approchait, on en vit deux. De loin le char brillait devant mes yeux comme un diamant. Il était attelé de deux jeunes chevaux blancs comme la neige. Ceux qui y étaient assis tenaient dans leurs mains deux tourterelles.

» Ils me crièrent : Veux-tu que nous approchions davantage ? Mais alors prends garde que l'éclat du Ciel d'où nous venons, et qui est de flamme, ne pénètre intérieurement. Son influx illustre sans doute les idées supérieures de ton entendement, qui en elles-mêmes sont célestes ; mais ces idées sont ineffables pour le monde dans lequel tu vis. Reçois donc rationnellement les choses que tu vas entendre et

expose-les de cette manière à l'entendement. Et je répondis : Je prendrai garde ; venez plus près.

» Ils s'approchèrent de moi, et voici, c'étaient un mari et son épouse. Ils me parlèrent en ces termes : Nous sommes époux. Depuis le premier âge, qui est appelé par vous siècle d'or, nous avons vécu heureux dans le Ciel, et toujours dans la même fleur de l'âge où tu nous vois aujourd'hui.

» Je les regardai attentivement l'un et l'autre, car je perçus qu'ils représentaient l'amour conjugal dans sa vie et dans sa parure : dans sa vie par leurs faces, dans sa parure par leurs habits....

» Le mari paraissait d'un âge tenant le milieu entre l'adolescence et la jeunesse. De ses yeux éclatait une lumière scintillante, dérivée de la sagesse de l'amour ; par cette lumière son visage était intimement comme rayonnant, et par ce rayonnement la peau à sa surface extrême était comme étincelante, de sorte que tout son visage était une beauté resplendissante. Il était vêtu d'une robe longue, et par dessus il portait un vêtement de couleur hyacinthe, serré par une ceinture d'or sur laquelle il y avait trois pierres précieuses : deux saphirs sur les côtés et une escarboucle au milieu ; ses bas étaient d'un lin resplendissant, entremêlé de fils d'argent, et sa chaussure de velours. Telle était la forme représentative de l'amour conjugal chez le mari.

» Mais chez l'épouse, voici ce qu'elle était. Je vis sa figure et je ne la vis pas ; je la vis comme la beauté même, et je ne la vis pas parce que cette beauté était inexprimable. Car il y avait dans son

visage la splendeur d'une lumière enflammée, telle qu'est la lumière pour les Anges dans le 3^e Ciel ; cette lumière troubla ma vue, et je demeurai pour ainsi dire stupéfait. S'en étant aperçue, l'épouse me dit : « Que vois-tu ? » Je répondis : « Je ne vois que l'amour conjugal et sa forme ; mais je vois et je ne vois pas. » A ces mots, elle se détourna obliquement de son mari ; je pus alors la regarder avec plus d'attention. Ses yeux brillaient de la lumière de son Ciel, lumière qui est enflammée et qui a sa source dans l'amour de la sagesse....

» De là provenait sa beauté, qui était telle qu'aucun peintre ne pourrait l'imiter ni la présenter dans sa forme ; car il n'y aurait rien de si beau dans son coloris, et rien de si beau ne pourrait être exprimé par son art.

» Ses cheveux étaient décemment arrangés selon la correspondance avec sa beauté, et des fleurs y étaient placées en diadèmes. Elle avait un collier d'escarboucles, d'où pendait un assemblage de roses en chrysolithes, et ses bracelets étaient de perles. Elle était habillée d'une robe écarlate, et sous cette robe sa poitrine était couverte d'un vêtement de pourpre attaché sur le devant par des agrafes de rubis. Mais ce qui m'étonna, c'est que les couleurs variaient suivant l'attitude de la femme à l'égard de son mari et réciproquement, et qu'aussi suivant cette attitude elles brillaient tantôt plus, tantôt moins.

» Lorsque j'eus observé tout cela, ils s'adressèrent à moi de nouveau. Quand le mari parlait, c'était comme d'après l'épouse, et quand l'épouse parlait,

c'était comme d'après le mari ; car telle était l'union des mentals, d'où coulent les paroles. J'entendis alors également le son de l'amour conjugal : il était intérieurement simultanément, et procédait aussi des délices de l'état de paix et d'innocence.

» Ils me dirent enfin : « Nous sommes rappelés, nous allons partir. » Au même instant, ils apparurent de nouveau portés sur un chariot, comme précédemment. Ils s'éloignèrent par un chemin pavé à travers des parterres émaillés de fleurs, dont les planches contenaient des oliviers et des arbres chargés d'oranges. Quand ils furent près de leur Ciel, il vint à leur rencontre des vierges, qui les reçurent et les introduisirent. »

CINQUIÈME LEÇON

Le Temple de la Sagesse. Ce que le sage a de commun avec la femme. Moitié d'homme et Homme dans sa plénitude. Réponse du Christ aux sadducéens. Ses paroles sont « esprit et vie. » Exégèse de Swédenborg. Inconséquence apparente. Mariage naturel et mariage spirituel. Ce que les sadducéens ont dû comprendre. « Pareils aux anges. » Opinion d'un pasteur méthodiste. Complément d'explication. Procréation des biens et des vrais. « Sur la terre comme au Ciel ! »

Nous avons vu, la dernière fois, que la différenciation des sexes n'est pas transitoire, mais éternelle, que l'homme et la femme se complètent, qu'il y a par conséquent des mariages dans les Cieux comme sur la terre. Je vais confirmer ce point de vue par quelques citations encore, avant de rechercher avec vous s'il est conciliable avec nos livres saints.

Un jour, dans le Monde spirituel, Swédenborg demande à voir le Temple de la Sagesse, ce qui lui est accordé. « Alors, dit-il, accompagné de deux Anges, je dirigeai ma marche selon l'accroissement de l'éclat de la lumière, et je montai par un sentier escarpé jusqu'au sommet d'une colline qui était dans la plage méridionale. Il y avait là une porte magnifique ; le garde l'ouvrit, voyant les Anges avec moi. Et voici, nous vîmes un portique de palmiers et de lau-

riers, vers lequel nous dirigeâmes nos pas ; le portique allait en tournant et se terminait par un jardin, au milieu duquel était le Temple de la Sagesse.

» Lorsque de là je portai mes regards autour de moi, je vis de petits édifices ressemblant au Temple et dans lesquels étaient des sages. Nous nous approchâmes de l'un de ces édifices ; à l'entrée, nous liâmes conversation avec celui qui l'habitait et nous lui dîmes quelle cause nous amenait. Soyez les bienvenus, répliqua-t-il, entrez, asseyez-vous et consociations-nous par des discours de sagesse. Je vis que l'édifice était intérieurement divisé en deux, et que cependant il était un ; il était divisé en deux par une cloison transparente, mais il apparaissait comme un d'après la transparence de la cloison, qui était comme d'un cristal très pur. Je demandai pourquoi cela était ainsi ; il répondit : Je ne suis pas seul, mon épouse est avec moi ; nous sommes deux, néanmoins nous ne sommes pas deux, mais une seule chair. Je répartis : Je sais que tu es un sage ; mais qu'est-ce que le sage ou la sagesse a de commun avec la femme ?

» A ces mots notre hôte, saisi d'une sorte d'indignation, changea de figure et étendit la main ; aussitôt sortirent des édifices voisins d'autres sages auxquels il dit en souriant : Notre étranger me dit ici, en me questionnant : Qu'est-ce que le sage ou la sagesse a de commun avec la femme ? Ils rirent tous de cette demande et dirent : Qu'est-ce que le sage ou la sagesse sans la femme ou sans l'amour ? L'épouse est l'amour de la sagesse du sage.

» Mais notre hôte dit : Consociations-nous mainte-

nant par quelque conversation sur la sagesse ; parlons des causes, et d'abord de la cause de la beauté du sexe féminin¹.

» Ils se mirent alors à parler en ordre. Le premier donna pour cause que les femmes ont été créées par le Seigneur affections de la sagesse des hommes, et que l'affection de la sagesse est la beauté même.

» Le second donna pour cause que la femme a été créée par le Seigneur au moyen de la sagesse de l'homme, puisqu'elle l'a été d'après l'homme, et que par suite elle est la forme de la sagesse, forme inspirée par l'amour. Or, comme l'amour est la vie même, la femme est la vie de la sagesse, tandis que le mâle est la sagesse, et la vie de la sagesse est la beauté même.

» Un troisième donna pour cause que les femmes ont reçu en don la perception des délices de l'amour conjugal, et que, comme tout leur corps est l'organe de cette perception, il ne peut pas se faire que l'habitation des délices de l'amour conjugal ne soit pas la beauté.

» Un quatrième donna pour cause que le Seigneur avait tiré de l'homme la beauté et l'élégance de la vie, et les avait fait passer dans la femme ; que par conséquent sans la réunion avec sa beauté et son élégance dans la femme l'homme est farouche, âpre, sec, désagréable et n'est sage que pour lui seul, — ce qui revient à être insensé ; — mais que, quand l'homme est uni à sa beauté et à son élégance de la

¹ Il vaut la peine de donner avec quelque détail ce que nous n'avons fait qu'indiquer dans la leçon précédente.

vie dans l'épouse, il devient agréable, gracieux, vif et aimable, par conséquent sage.

» Un cinquième donna pour cause que les femmes ont été créées beautés non pour elles-mêmes, mais pour les hommes, afin que les hommes, durs par eux-mêmes, s'adoucissent, et que leurs cœurs, froids par eux-mêmes, s'échauffent. Et les hommes deviennent tels lorsqu'ils sont une même chair avec leurs épouses.

» Un sixième donna pour cause que l'univers a été créé ouvrage très parfait, mais qu'en lui il n'a rien été créé de plus parfait que la femme belle de figure et décente de mœurs, afin que l'homme rende grâces au Seigneur pour cette munificence, et lui prouve sa gratitude par la réception de la sagesse qui procède de lui.

» Lorsque ces raisons et plusieurs autres semblables eurent été données, l'épouse apparut au travers de la cloison de cristal et dit au mari : Parle, je t'en prie. Et pendant qu'il parlait, nous percevions dans son discours la vie de la sagesse procédant de l'épouse, car son amour était dans le son du langage. Ainsi cette vérité fut prouvée par l'expérience. Après cela nous visitâmes le Temple de la Sagesse, et aussi les lieux paradisiaques qui l'entouraient. Remplis des joies que nous y avions ressenties, nous nous en allâmes, passant à travers le portique jusqu'à la porte et descendant par le chemin par lequel nous étions montés. »

En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer que les qualités particulières à la femme, et jusqu'à sa

beauté, soient indispensables pour rendre l'homme complet. Notre auteur résume cette idée dans les lignes suivantes : « L'homme mâle et l'homme femelle sont créés de telle sorte que de deux ils peuvent devenir comme un seul homme. Quand ils deviennent un, alors pris ensemble ils sont l'*Homme dans sa plénitude* ; mais sans cette conjonction ils restent deux, l'un et l'autre étant comme un homme divisé ou une *moitié d'homme*. » Maintenant, comme le désir et le besoin de l'union résident intimement dans chaque particule du mâle et de la femelle, il en résulte que l'amour réciproque demeure après la mort, et qu'il se fait notamment des mariages dans les Cieux.

Je n'ignore point, Mesdames et Messieurs, que cette affirmation choque beaucoup de gens, parce qu'elle leur paraît contredire d'une façon flagrante un enseignement du Seigneur. Examinons avec soin cette prétendue contradiction.

* * *

Les sadducéens étaient, chez les Juifs, les esprits forts de l'époque : ils ne croyaient pas à l'autre monde. Quelques représentants de cette tendance vinrent un jour adresser à Jésus une question insidieuse. Prétendant qu'une Juive, se conformant à la loi du lévirat, avait épousé successivement sept frères et survécu à tous, ils lui demandèrent : « Duquel d'entre eux sera-t-elle donc femme à la résurrection, quand ils seront ressuscités ? car les sept l'ont eue pour femme. » Déjouant leur ruse, le Seigneur leur

répondit magistralement : « Les fils de ce siècle prennent et donnent des femmes en mariage ; mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni ne donnent des femmes en mariage ; aussi bien ne peuvent-ils plus mourir, puisqu'ils sont pareils aux anges et qu'ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. »

Au premier abord, Jésus paraît déclarer ici que dans l'économie future, — « ce siècle-là, » — le mariage n'existera plus par la raison péremptoire que les sexes seront abolis, les hommes étant complètement transformés au point de vue physiologique et devenus des êtres neutres, ni masculins ni féminins, « semblables aux anges, » tels qu'on se plaît à imaginer ces derniers. Cependant prenons-y garde : lorsqu'on réfléchit quelque peu aux paroles du Christ, on reconnaît souvent qu'il est impossible de les entendre dans leur sens littéral.

Ainsi, quand il parle de « manger son corps » et de « boire son sang », nous savons ce que cela veut dire. Il ajoute d'ailleurs : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » Il s'écrie une autre fois : « Abattez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » On crut qu'il annonçait un miracle relatif au sanctuaire juif, splendidement restauré par Hérode ; mais saint Jean dissipa le malentendu par cette remarque : « Or il parlait du temple de son corps. » Il en est de même, la veille de sa mort, quand il commande à ses apôtres de vendre leurs manteaux pour acheter

des épées, afin que chacun ait la sienne. Ils lui annoncent qu'ils en ont deux en tout, et il réplique : « Cela suffit. » A-t-il subitement changé d'avis ? Surtout les douze devaient-ils être armés d'épées matérielles, qu'il leur était défendu d'employer ? L'ordre du Sauveur n'avait-il pas une signification symbolique, infiniment plus haute ? C'est bien ainsi que le comprennent les théologiens d'aujourd'hui. Frédéric Godet écrivait déjà : « Il est clair que, dans la pensée de celui qui a dit : « Je vous envoie *comme des brebis* au milieu des loups, » cette arme représente la puissance de la sainteté en lutte avec le péché, cette *épée de l'Esprit* dont parle Paul. »

N'est-il pas raconté que Jésus parlait aux foules « en similitudes et ne leur *parlait pas sans similitudes* ? » Cette observation de l'évangéliste Matthieu va peut-être plus loin que nous ne l'avons cru. Les apôtres eux-mêmes se sont probablement arrêtés à l'acceptation première et naturelle de quelques assertions de leur Maître, auxquelles il attachait lui-même un sens beaucoup plus profond. Telle est en tout cas l'opinion de Swédenborg ; car à ses yeux le sens interne des Ecritures est toujours leur sens véritable et divinement inspiré, celui qui constitue la « Parole de Dieu. » Voyons, dans le cas particulier, comment notre théosophe interprète la réponse faite par le Seigneur à l'astucieuse question des sadducéens.

Dans ce dialogue, rapporté par trois Evangiles, Jésus donne aussi une preuve biblique de la résurrection immédiate. Swédenborg explique ce double enseignement dans les termes suivants : « Il y a deux

choses que le Seigneur enseigne par ces paroles : la première, c'est que l'homme ressuscite après la mort [et non à la fin du monde]; la seconde, qu'on n'est point donné en mariage dans le Ciel.

» Que l'homme ressuscite après la mort, il l'enseigne en disant que Jéhova n'est pas un Dieu de morts, mais un Dieu de vivants, et qu'Abraham, Isaac et Jacob vivent. Il l'enseigne en outre dans la parabole du riche et de Lazare.

» Secondement, qu'on n'est point donné en mariage dans le Ciel, il l'enseigne en disant que ceux qui sont jugés dignes d'obtenir l'autre siècle ne font point de noces et ne sont point donnés en mariage. Qu'ici il ne soit pas entendu d'autres noces que les noces spirituelles, cela est bien évident par les paroles qui suivent immédiatement, à savoir qu'ils ne peuvent plus mourir, parce qu'ils sont pareils aux Anges et qu'ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. Par les *noces spirituelles*, il est entendu la conjonction avec le Seigneur, et celle-ci se fait sur les terres ; or, quand elle a été faite sur les terres, elle a été faite aussi dans les Cieux. C'est pourquoi dans les Cieux les noces ne sont pas répétées et l'on n'est pas donné en mariage. »

« Que faire des noces ce soit être conjoint au Seigneur, et qu'entrer aux noces ce soit être reçu par le Seigneur dans le Ciel, cela est évident par ces passages : Le royaume des Cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui avaient été invités aux noces. Le royaume des Cieux est semblable à dix vierges

qui sortirent à la rencontre du fiancé ; les cinq qui étaient prêtes entrèrent aux noces. Que le Seigneur ait parlé ici de lui-même, cela ressort de ce verset : Veillez, car vous ne savez pas le jour ni l'heure où le Fils de l'homme viendra. Et aussi de l'Apocalypse : Il est venu, le temps des noces de l'Agneau, et son épouse s'est parée. Heureux ceux qui sont conviés au souper des noces de l'Agneau ! »

A ces citations, tirées de *l'Amour conjugal*, j'en ajoute une, non moins explicite, tirée du livre *Le Ciel et l'Enfer* : « D'après cela il est évident que les mariages dans les Cieux ne sont pas comme les mariages sur les terres. Dans les Cieux il y a des noces spirituelles, qui ne doivent pas être appelées *noces*, mais plutôt conjonctions des mentals par le mariage du bien et du vrai ; sur les terres, au contraire, il y a des noces qui concernent non seulement l'esprit, mais aussi la chair. Or, comme il n'y a pas de noces dans les Cieux, deux conjoints n'y sont pas nommés *mari* et *épouse*, mais chacun des conjoints, d'après l'idée angélique de la conjonction de deux mentals en un seul, est appelé d'un mot qui signifie le *mutuel* de l'autre. D'après cela on peut voir comment doivent être entendues les paroles du Seigneur sur les noces dans les trois premiers Evangiles. »

On peut regretter que notre auteur ne dise pas, du moins à ma connaissance, quels noms remplacent dans les Cieux ceux de mari et d'épouse. Mais ceci n'est qu'un détail. Quant à la conception générale que je viens d'exposer, elle nous surprend et nous déconcerte à première vue, car elle paraît en désac-

cord flagrant avec ce que nous avons appris il y a huit jours. On se marie dans le Ciel, nous disait-il tout du long vendredi dernier. On ne se marie pas dans le Ciel, affirme-t-il aujourd'hui avec non moins de netteté. J'avoue qu'il y a là une inconséquence dans les termes, mais il n'y en a pas dans le fond. C'est ce que vous allez reconnaître.

Considéré dans son idée spirituelle, le mariage existe dans les Cieux, comme je vous l'ai fait voir surabondamment. Considéré dans sa forme présente et matérielle, le mariage n'existe pas dans les Cieux. On peut donc affirmer le pour et le contre à l'égard du mariage suivant qu'on l'envisage d'un côté ou de l'autre. Il vaudrait mieux avoir deux mots pour désigner ces deux aspects de la même chose ; mais comme il n'y en a qu'un, celui de « mariage », il faut se résigner à l'employer dans deux acceptions différentes. C'est ce que fait Swédenborg, et cela nous explique pourquoi il semble se contredire.

* * *

Cette distinction nous permet également de comprendre la réponse de Jésus-Christ. Les Juifs ne connaissaient que le mariage matériel, ayant pour but la procréation des enfants dans lesquels ils espéraient revivre. Ils tenaient tellement à en avoir que, d'après un antique usage, le frère d'un homme marié qui était mort sans laisser de progéniture devait épouser sa belle-sœur, afin de « susciter une postérité » au défunt. Exagérant cette loi mosaïque, on allait jusqu'à dire que sept frères pouvaient être obligés d'é-

pouser successivement la même femme, toujours dans l'intention d'en avoir des enfants qui seraient les héritiers du premier mari. C'est ce cas hypothétique et invraisemblable qui est raconté par les sadducéens comme un fait réel. Ce qui s'en rapproche dans la réalité, c'est l'histoire d'une Cappadocienne, Glaphyre, qui épousa d'abord Alexandre, fils d'Hérode le Grand et de Mariamne, puis Juba de Libye, enfin l'ethnarque Archélaüs. Peu avant sa mort, au dire de Josèphe, elle vit en songe son premier époux, qui lui apparaissait pour qu'elle n'appartînt pas à un autre dans le monde à venir. Les rabbins prétendaient, en effet, que c'était le premier mariage qui se reconstituait après la mort.

Or, si les Juifs étaient foncièrement matériels, les sadducéens l'étaient par excellence, non seulement en pratique, mais en théorie, puisqu'ils n'admettaient ni la survivance de l'homme, ni l'existence du monde invisible. Quand donc quelques-uns de ces incrédules vinrent interroger le prophète de Galilée, ils n'avaient aucun désir de se faire instruire ; ils voulaient simplement le mettre dans l'embarras. Aussi Jésus le prend-il de très haut avec eux et leur rend-il la monnaie de leur pièce. Il se met à leur point de vue et leur parle le langage qu'ils sont en état de comprendre. C'est comme s'il leur disait :

« Le mariage naturel, le seul dont vous ayez l'idée, est une affaire de *ce siècle-ci*, mais il ne se rencontrera pas dans *ce siècle-là*. Ceux qui seront dignes de participer avec les Anges à la vie des Cieux ne mourront plus ; aussi n'auront-ils pas besoin de fils et de

filles pour les remplacer. La procréation des enfants, comme le mariage charnel dont elle est le but, n'a rien à faire avec cette économie supérieure. Tout cela appartient au monde d'en bas, au siècle présent. Il y a sans doute une survie. Abraham, Isaac et Jacob ne sont pas des morts, mais des vivants. Ils vivent pour Dieu, mais dans une économie mystérieuse dont je ne chercherai pas à vous expliquer le caractère, puisque vous ne croyez pas même à son existence. »

Voilà ce que les sadducéens ont dû comprendre. Jésus leur montre que leur question rusée ne l'embarrasse point. La Juive aux sept maris ne sera obligée de reprendre ni le premier, ni le dernier, ni l'un quelconque des autres ; car le siècle à venir ne sera pas la simple reproduction du siècle présent, mais sa transformation, sa sublimation.

Si l'expression « ils seront pareils aux anges » a paru favoriser l'idée que l'homme et l'Ange sont deux races absolument distinctes du fait même de leur création¹, cette conclusion n'est nullement nécessaire. Le Seigneur ne dit assurément pas que l'homme est destiné à devenir un Ange, — cette révélation eût été prématurée ; — il dit seulement que les hommes-esprits sont « semblables aux anges », en d'autres termes qu'ils appartiennent désormais au Monde spirituel, où la matière n'a plus rien à voir. Il s'agit en effet de ce qui se passe à *la résurrection* ; or la résur-

¹ Fréd. Godet a soutenu la doctrine reçue : « Les hommes et les anges sont deux natures différentes ; l'une ne saurait se transformer en l'autre. »

rection est l'entrée dans la vie éternelle, non la glorieuse consommation de cette vie, elle prépare l'âme au Ciel sans l'y introduire immédiatement. L'Évangile de Marc insiste plus que les autres synoptiques sur cette exacte détermination. « *A la résurrection, dit-il [non après la résurrection], lorsqu'ils ressusciteront [remarquez ce pléonasme, que plusieurs de nos versions ont cavalièrement supprimé], — à la résurrection, lorsqu'ils ressusciteront [savoir les sept frères et la femme unique], duquel d'entre eux sera-t-elle femme ?* » Et encore : « *Car lorsqu'on ressuscite d'entre les morts, l'on ne se marie pas et l'on n'est pas donné en mariage.* » Les ressuscités sont déjà des êtres spirituels comme les Anges, avant d'être devenus Anges eux-mêmes.

Le Seigneur ne nie donc point la permanence des sexes et la possibilité de mariages spirituels dans l'autre monde, comme on l'a cru longtemps ; c'est ce que reconnaissent aujourd'hui d'éminents exégètes, entre autres Bernard Weiss, professeur à Berlin. Il se contente d'affirmer que le mariage naturel est limité à la présente dispensation et que la dispensation future sera fort différente en vertu de la « puissance de Dieu, » conformément aux « Écritures » bien « comprises ». Ainsi disparaît l'opposition qui semblait exister sur ce point entre le Seigneur Jésus-Christ et son serviteur Swédenborg.

* * *

Cette interprétation, qui vous étonne peut-être, a été confirmée d'une manière inattendue au moment

même où, pour la première fois, je la présentais au public (en 1900). Permettez-moi de citer ce que j'en ai dit dans *Le Prophète du Nord*¹.

« Je veux parler d'une conférence faite dimanche dernier par un des prédicateurs les plus excellents de notre ville. A propos de la réponse de Jésus aux incrédules de son temps, M. le pasteur Cornforth s'est exprimé comme suit :

Au premier abord, ces paroles semblent affirmer que le mariage n'existe pas au Ciel, qu'il n'y aura plus là de maris et d'épouses. Si ces paroles doivent être prises dans un sens absolu, alors la mort sera armée d'un aiguillon nouveau et des plus acérés. Pourquoi parler de *réunion* aux âmes déchirées par des séparations angoissantes ? *L'Au revoir!* du mourant, parole d'espérance qui brille comme une étoile dans la nuit de nos deuils, perd son éclat et devient une pâle et terne lueur. Revoir un mari, une épouse, revoir nos fils, nos filles, revoir nos frères, nos sœurs sans qu'il n'existe plus aucun lien spécial entre nous et eux (car il est évident que, si les liens les plus forts, les plus doux, les plus intimes qu'il y ait sur la terre sont dissous, il y a peu d'espoir que les liens inférieurs subsistent) : nos cœurs frissonnent à une telle supposition ! Se reconnaître, pour reconnaître en même temps que les liens qui nous unissaient sont brisés pour toujours, cela ne paraît pas compatible avec notre bonheur céleste.

» Après avoir expliqué comme je l'ai fait les dispositions des sadducéens et le but que Jésus-Christ se proposait dans sa réplique, M. Cornforth ajouta :

Si la question avait été faite au Seigneur par un homme pieux et croyant, par un homme ayant en horreur les idées

¹ Page 264.

relâchées des Juifs sur le peu de permanence du lien du mariage, par un homme comprenant le côté saint et spirituel de cette union, j'eusse regardé les paroles du Seigneur comme ne laissant aucune place à la discussion. Mais ces matérialistes, qui déniaient à l'homme une âme spirituelle, ne visaient pas autre chose par leur question qu'une union ayant un but tout à fait matériel. Et quant aux mariages tels que les sadducéens les comprenaient, leurs liens sont incontestablement dissous par la mort. Il en sera de même de tout mariage d'argent, de convenance ou ayant pour seul objet un héritier, de tout mariage dans lequel n'entrent pas les saints et nobles buts qu'avait en vue le Sauveur en fondant cette institution. Mais les unions qui ont fait de deux êtres humains un seul cœur, une âme, un esprit seront-elles déchirées ?

» Le vénérable pasteur méthodiste ne saurait admettre une telle perspective. Quelle que soit à ses yeux l'autorité du Maître, il n'hésite pas à repousser le sens attribué par la plupart des théologiens à la fameuse réponse, parce que ce sens lui paraît contredire les profonds besoins de nos cœurs, séparer trop violemment la vie à venir de la vie présente, et rabaisser le mariage dont la Bible fait le symbole de l'alliance du Seigneur avec son Eglise. Il remarque du reste que les exégètes contemporains n'acceptent pas tous l'interprétation littérale.

J'ai lu, dit-il, dans le courant de la semaine, les sentiments de trois ou quatre chrétiens distingués par leur piété et par leur intelligence. *Naturellement, je ne tiens pas compte des rêvasseries d'Emmanuel Swédenborg.* Mais je suis loin de mépriser les intuitions des grands poètes, et je n'ai guère besoin de vous dire avec quelle conviction ils chantent les joies d'une réunion parfaite et éternelle.

» M. Cornforth appartenant à l'une des confessions protestantes les plus sévères en fait d'orthodoxie, son témoignage a d'autant plus de poids. Il estime, comme nous, que la parole du Sauveur a une signification plus profonde que celle de la lettre ; il estime, comme nous, que le mariage, quand il a revêtu un caractère spirituel, subsiste après la mort ; il doit croire par conséquent qu'hommes et femmes conservent leur sexe dans l'économie future. Nous croyons en outre qu'il s'y conclut des mariages entre les Anges ou les esprits célibataires. Notre théorie est plus complète, car nous voyons dans les Anges des hommes glorifiés, et non une race distincte de la nôtre ; mais nous saluons avec joie dans les hypothèses relativement audacieuses du prédicateur du Valentin la preuve d'une évolution de la pensée évangélique. Que ce mouvement soit dû partiellement au philosophe suédois ou directement et uniquement à l'Esprit de vérité, peu importe ! Ce qui paraît incontestable, c'est que sur ce point, comme sur plusieurs autres, la théologie protestante se rapproche très sensiblement de celle de Swédenborg. »

* * *

Revenons, mes chers auditeurs, sur l'interprétation donnée par notre écrivain aux paroles de Jésus-Christ. Swédenborg, nous l'avons vu tout à l'heure, prend les « noces » dans leur sens interne ou spirituel, fidèle en cela à son système herméneutique¹. D'après lui, il s'agit de noces purement spirituelles,

¹ L'herméneutique est la théorie ou la science de l'exégèse.

c'est-à-dire de l'union de l'âme avec le Seigneur, union qui doit se faire ici-bas ou jamais, et qui, par conséquent, n'a pas lieu dans le Ciel.

Cette explication, malgré l'élément de vérité qu'elle contient, ne me paraît pas assez explicite, ni même tout à fait complète. Non seulement (ceci est un détail) elle confond l'alliance que tout croyant conclut avec le Sauveur dès cette vie et l'alliance qui se consommera à la fin des temps entre le Seigneur et l'Eglise, ou les « noces de l'Agneau » ; mais, ce qui est plus grave, elle enlève aux paroles du Christ leur caractère de réponse à la question qui lui est adressée. Les sadducéens veulent savoir auquel de ses sept maris la Juive sera attribuée dans le monde à venir. Leur dire, comme nous l'avons exposé, que le mariage naturel, le seul qu'ils connaissent, est incompatible avec l'état des justes dans le monde à venir, c'est une véritable réponse. Leur dire, au contraire, que les régénérés ayant déjà traité alliance avec Dieu dans cette vie n'ont pas à répéter cet acte après la mort, sans faire d'ailleurs aucune allusion au mariage des individus entre eux dans des conditions différentes, ce ne serait pas une réponse ; ce serait en outre se condamner à passer par-dessus les têtes, ou même jeter ses perles devant les pourceaux.

Voici quelles étaient, selon nous, les intentions de Jésus-Christ. Il nie carrément que le mariage physique, se proposant la procréation d'héritiers, se retrouve dans l'au-delà, où il n'aurait plus de raison d'être ; il affirme en même temps la survivance des serviteurs de Dieu dans des conditions toutes nou-

velles, dans une sphère supérieure, céleste, qui est celle des Anges. Il évite d'expliquer en quoi consiste ce « siècle-là », et ce qui le distingue de ce « siècle-ci ». Ne déclarant pas que les noces spirituelles entre individus de sexes différents y sont impossibles, il nous laisse libres de croire qu'il y en a.

A dessein également, sans doute, le Seigneur ne parle ici que des rachetés, de ceux qui ressuscitent pour la vie, passant sous silence ceux qui ressuscitent pour la condamnation. C'est exactement ce que saint Paul fera dans le chap. XV de la 1^{re} Epître aux Corinthiens.

Tout cela s'harmonise parfaitement avec les récits de Swédenborg sur l'autre monde. Là aussi ont lieu entre personnes de l'un et de l'autre sexe des mariages, des « noces », auxquelles nous voudrions, si c'était possible, donner un autre nom ; car elles portent un tout autre cachet que sur notre globe, étant absolument spirituelles.

* * *

Swédenborg insiste fortement, — plus que je ne l'ai donné à entendre jusqu'ici, — sur les différences qui existent entre le mariage sur la terre et le mariage dans les Cieux. Il me reste à relever une de ces différences.

La liturgie anglicane, exagérant l'Écriture Sainte, assigne pour premier but au mariage *la procréation des enfants*¹. C'est en tous cas l'un de ses buts, et

¹ *Prayer-Book. Solemnization of Matrimony.* First, it was ordained for the procreation of children, to be brought up in the fear and nurture of the Lord, and to the praise of his holy Name.

précisément celui qu'avait en vue le lévirat chez les Hébreux. L'humanité étant chaque jour diminuée par les décès, il faut toujours de nouvelles naissances pour combler les vides qui se creusent. Il en est autrement dans le Ciel : comme on ne saurait y mourir, comme d'ailleurs il y arrive sans cesse des recrues fournies par les terres habitées, les naissances y sont inconnues, n'étant ni nécessaires, ni même possibles.

Pourtant, si la correspondance entre les deux univers est exacte, les relations conjugales doivent avoir dans le Ciel un résultat analogue à la production des enfants. Quel sera ce résultat ? A cette question notre auteur répond : *La procréation des biens et des vrais*, ou la multiplication des choses qui appartiennent à l'amour et à la foi. Le mariage angélique étant la conjonction du vrai avec le bien, les rapports les plus intimes entre les époux ont pour effet un enrichissement indéfini d'idées et de sentiments dignes des Anges. Aussi, lorsque l'Écriture mentionne des *générations* et des *nativités*, devons-nous entendre ces vocables dans leur sens spirituel, y voir la régénération et la renaissance. Le *père* symbolise l'Église quant au bien ou le bien de l'Église, la *mère* l'Église quant au vrai ou le vrai de l'Église ; les *filis* représentent les affections du vrai ou les vrais, les *filles* les affections du bien ou les biens, le *gendre* le vrai associé à l'affection du bien, la *bru* le bien associé à son vrai, et ainsi de suite. Les mariages célestes sont donc des noces à tous égards spirituelles ; la chair et le sang n'y en-

trent pour rien. C'est pourquoi les conjoints ne sont pas nommés mari et épouse, chacun d'eux étant désigné par « un mot qui signifie le *mutuel* de l'autre ». Cela n'empêche pas Swédenborg d'employer les termes de *mari* et d'*épouse* quand il parle des Cieux. Cette double manière de s'exprimer s'explique par le fait que les deux mariages sont à la fois analogues et dissemblables. De là aussi le tour volontairement énigmatique de la réponse du Christ aux sadducéens.

* * *

Ces séances étant des études et non des prédications, je n'insiste pas, mes chers auditeurs, sur les conséquences pratiques de l'idée que Swédenborg nous donne du Ciel, vous laissant le soin de les tirer vous-mêmes. Elles ne sauraient certes manquer d'importance ; car d'un côté la théologie ordinaire n'a presque rien à révéler sur ce grand sujet, surtout depuis que la mode est à l'agnosticisme, de l'autre la prière essentielle, quotidienne, ardente du chrétien consiste à dire au Père céleste : « Que ta volonté soit faite sur la terre **COMME AU CIEL !** »

Swédenborg.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
DÉDICACE	5
PRÉFACE	7

PREMIER COURS

Sa biographie. Le savant. Le philosophe. Le révélateur.

PREMIÈRE LEÇON

Quatre faits récents : 1. Découverte des manuscrits de Swédenborg et publication de ses œuvres scientifiques. 2. Swédenborg à l'Exposition universelle de Saint-Louis. 3. Les restes de Swédenborg transportés d'Angleterre en Suède. 4. Le Congrès Swédenborg. — Jasper Swedberg. Enfance d'Emmanuel. Etat religieux de la Suède. Cléricalisme et superstition. Upsal, la ville et l'Université. Etudes et doctorat. Premier voyage. Correspondance avec Eric Benzélius. Londres. Hollande. Paris. Inventions diverses. Charles XII. Retour de Swédenborg dans sa patrie. Ce qu'il était à vingt-sept ans 43

DEUXIÈME LEÇON

Après le littérateur le savant. Rois et noblesse en Suède. *Le Dédale hyperboréen*. Polhem, l'Archimède suédois. Le Collège royal des Mines. Assesseur extraordinaire. Poésie et humour. Petits romans. Flotte roulante. Mort de Charles XII. Son éloge. Swédenborg anobli. Second voyage. Assesseur ordinaire. *Mémoires* lus à la diète. Swédenborg et la liberté. Il refuse la chaire de mathématiques. 3^e voyage. Flatteuses dis-

inctions. Contraste moral avec Voltaire. 4^e voyage. Paris et l'Italie. 5^e voyage. *Le Règne Animal*. Raisons de ces voyages. Enorme production. Fond et forme. Principaux ouvrages scientifiques. Méthode. Génie inventif. Quelques découvertes de Swédenborg . . . 51

TROISIÈME LEÇON

Trois périodes dans la carrière de Swédenborg. Zénith de sa gloire. Ses quatre Règles de vie. Crise intérieure ou seconde conversion. Songes et tentations. Purification et victoire. Résumé de sa foi. Son motto. Il est devenu homme spirituel. Deux apparitions décisives. Mission sacrée. Visions, mystiques et occultisme. Remarques sur les apparitions de Londres. Double vue. Incendie de Stockholm vu de Gothenbourg. Témoignage de Kant. Ouverture des yeux de l'esprit . . . 90

QUATRIÈME LEÇON

Phase théosophique. Démission et désintéressement de Swédenborg. Ce qui le distingue des autres docteurs chrétiens. Raisons de ce privilège. Faits surnaturels. La quittance de M^{me} de Marteville. Le secret de la reine Louise-Ulrique. *Tablettes* et *Journal spirituel*. Dialogues des morts. Le monde suprasensible. Rétablissement d'un séjour intermédiaire. Résurrection immédiate. Importance décisive de la vie présente. Les anges sont des hommes glorifiés. Rapport et divergences entre les deux mondes. Le Très grand Homme. Les trois Cieux. L'Enfer. Quatre classes de livres écrits pendant cette période 119

CINQUIÈME LEÇON

Activité étonnamment multiple de Swédenborg. Sa mission la plus haute. *Les Quatre Doctrines* : 1. *Le Seigneur*. 2. *L'Écriture Sainte*. 3. *La Foi*. 4. *La Vie*. Swédenborg intime. Ses témoins : Ch. Robsahm, le Dr Wetterbey, Christian Cuno, le perruquier Shear-smith, le pasteur Férélius, le Rév. Dr Hartley, le Dr Messiter. Swédenborg confirme tout ce qu'il a enseigné. Derniers jours. Conclusion 148

SECOND COURS

Le Ciel tel qu'il l'a vu.

PREMIÈRE LEÇON

Pages

Ignorance générale à l'égard du Ciel. Réponse à deux objections. Pas un lieu, mais un état. La pensée fait la présence et l'amour associe. Le temps remplacé par l'éternité. Monde spirituel et apparences sensibles. Les Anges. Les trois Cieux. Les degrés discrets. Exemple de Phidias et de la Minerve du Parthénon. Ouverture des degrés dans l'homme. Anges célestes, spirituels et naturels. Le Soleil spirituel. Deviné par Lamartine. Sa lumière et sa chaleur. Deux réflexions 177

DEUXIÈME LEÇON

Exemples du trine ou des trois degrés discrets. Division binaire du Ciel. Le Royaume céleste et le Royaume spirituel. Prêtres et Rois. Rapport entre les trois Cieux et les deux Royaumes. Les Sociétés angéliques. Leurs relations entre elles et avec l'humanité. Le Très grand Homme ou l'Homme divin. Forme humaine des Anges. Les Voyants. Pourquoi Swédenborg a eu « les yeux ouverts ». Apparences réelles ou Représentatifs. Philosophie universelle. Rôle absolument unique du Prophète du Nord 206

TROISIÈME LEÇON

Objection concernant la beauté. Origine de la beauté céleste. Vie sociale des Anges. Leurs habits. Leurs gouvernements. Culte, temples et prédicateurs. La royauté du vrai. Le Marquis de Saint-Yves d'Alveydre. Langage angélique. Immensité du Ciel. Quelques caractères de l'enseignement de Swédenborg 236

QUATRIÈME LEÇON

Se marie-t-on dans l'autre monde ? Question préalable : les sexes. L'homme représente l'entendement ou le vrai, la femme le cœur ou le bien. Le sexe fait partie

intégrante de l'individu. L'amour conjugal. Témoignage des Ecritures. Deux en un. Conditions du mariage interne. Les vers transformés en papillons. Amour de la femme et amour d'une seule femme. Dieu pourvoit au vrai mariage. Une cérémonie nuptiale dans le Ciel. Un couple de l'âge d'or. Cause de la beauté de la femme.	266
--	-----

CINQUIÈME LEÇON

Le Temple de la Sagesse. Ce que le sage a de commun avec la femme. Moitié d'homme et Homme dans sa plénitude. Réponse du Christ aux sadducéens. Ses paroles sont « esprit et vie ». Exégèse de Swédenborg. Inconséquence apparente. Mariage naturel et mariage spirituel. Ce que les sadducéens ont dû comprendre. « Pareils aux anges. » Opinion d'un pasteur méthodiste. Complément d'explication. Procréation des biens et des vrais. « Sur la terre comme au Ciel ! »	293
TABLE DES MATIÈRES	313

ILLUSTRATIONS

Portrait d'EMMANUEL SWÉDENBORG, en frontispice.	
GRAND BUSTE DE SWÉDENBORG	16-17
PETIT BUSTE DE SWÉDENBORG	16-17

Premier tableau.

DIVISION TERNAIRE DU CIEL

DIAGRAMME N° 1. Les trois Cieux	188-189
---	---------

Second tableau.

DIVISION BINAIRE DU CIEL

LES DEUX ROYAUMES

DIAGRAMME N° 2. Royaume céleste	188-189
DIAGRAMME N° 3. Royaume spirituel	188-189



LE PROPHÈTE DU NORD

VIE ET DOCTRINE DE SWÉDENBORG

PAR

CHARLES BYSE

Quelques jugements

en français, en allemand et en anglais.

« Voici un livre d'une grande, d'une incontestable valeur.... M. Ch. Byse possède l'art précieux de rendre limpides les théories les plus ardues et les spéculations les plus épineuses. Son rare talent d'exposition, sa méthode, son style ferme et simple à la fois, portent des clartés là où il n'y en avait point. »

(Eglise libre.)

« Ce livre se recommande à un double égard : 1° il parle d'un savant théosophe trop peu connu dans notre pays ; 2° il donne, d'après ce théosophe, une solution nouvelle et plausible aux questions les plus brûlantes de la théologie. »

(Revue de théologie de Montauban.)

« L'enseignement de Swédenborg est original, audacieux, différent de toutes les explications auxquelles nous sommes accoutumés ; mais il nous frappe presque toujours par les caractères suivants. Il s'appuie sur des textes bibliques compris dans leur sens naturel. Il est très positif au point de vue religieux et spécialement chrétien, par conséquent très éloigné du rationalisme, qui nie les miracles et prend au rabais la divinité du Christ. Il est néanmoins aussi rationnel, aussi tolérant, aussi large de sympathies que les protestants libéraux les plus avancés. »

(Gazette de Lausanne.)

« Nous croyons que le livre de M. Ch. Byse vient à son heure et à propos, et qu'il donnera satisfaction à nombre de bons esprits plus ou moins troublés.... Sans partager toutes les idées de l'au-

teur sur son héros, nous ne pouvons que recommander très vivement la lecture du volume si consciencieux, si clair, si complet de M. Ch. Byse. »
(*Le Christianisme au XX^e siècle.*)

« Le livre de M. Charles Byse, qui rend si parfaite justice à un très grand chrétien et à un éminent esprit, manquait à notre langue. Et nous croyons que, comme sommaire didactique et apologétique de l'ensemble de l'œuvre de Swédenborg, il restera, en français, l'ouvrage consulté et définitif. Ajoutons qu'il nous paraît venir à son heure, en ce temps où, dans la crise générale des idées et des esprits, quelque chose de nouveau se prépare, pareil à l'enfantement du *rerum novus ordo* que chantait Virgile d'après la Sybille. »
EUG. RÉVEILLAUD. (*Le Chrétien français.*)

« En cet intéressant et excellent ouvrage de vulgarisation, M. Byse expose les vues de Swédenborg sur l'homme, etc.... »
F. PILLON. (*Année philosophique.*)

« Cette curieuse figure mystique de Swédenborg m'a toujours intéressé, et sa biographie ne pouvait être mieux traitée que vous ne l'avez fait. Pour la première fois je suis arrivé, grâce à vous, à comprendre quelque chose de sa doctrine. Le Prince des théosophes, comme vous le nommez, a sa place bien marquée dans la chaîne hermétique qui va de Platon au spiritisme contemporain. »
Comte GOBLET D'ALVIELLA,
professeur d'histoire des religions à l'Université de Bruxelles.

« Votre livre est la meilleure étude qui ait jamais été publiée sur Swédenborg. »
Marquis de SAINT-YVES D'ALVEYDRE, auteur des *Missions*.

« J'ai relu deux fois *tout* votre volume, d'un bout à l'autre, et quelques parties plus encore.... Plus je pense à Swédenborg, plus il me semble voir grandir sa place et s'élever sa stature au milieu des hommes, et je suis de votre avis en estimant que l'essentiel, ce n'est pas l'objectivité de ses visions, mais son système, c'est-à-dire, en définitive, sa personnalité spirituelle et intellectuelle. »
L. FERRIÈRE, Genève.

« Quand l'hiver nous visite, couvrant la terre d'un blanc tapis, entourant les fontaines d'une guirlande de glaçons, nous sommes heureux de trouver une chaude habitation, de nous blottir auprès d'un antique poêle ou d'un moderne calorifère. Au moment où nous jouissons de ces avantages, savons-nous accorder une pensée de reconnaissance à ceux qui, pour nous procurer l'indispensable combustible, descendent, au péril de leur vie, jusque dans les entrailles de la terre? Honneur à ces vaillants! Que de gens mourraient de froid, s'ils devaient chercher eux-mêmes les moyens de s'en garantir!

» Ces réflexions nous venaient à l'esprit au moment où nous prenions connaissance du livre que, travailleur infatigable, M. Byse a récemment consacré à Swédenborg, l'illustre Suédois auquel il attribue le titre de prophète....

» Voilà comment nous avons éprouvé le désir, d'abord de faire nous-même plus intime connaissance avec Swédenborg, puis de contribuer pour notre part à attirer l'attention sur le volume de M. Byse, ouvrage qui mérite mieux que le silence et l'oubli. Reprenant la comparaison employée au début, nous dirons que, mineur courageux, M. Byse met à notre portée un minerai précieux. Nous voudrions voir de nombreux lecteurs s'efforcer d'en tirer parti ; nous voudrions même que quelques-uns, suivant l'exemple de M. Byse, cherchassent à tirer de la mine swédenborgienne d'autres parcelles de vérité capables d'exercer une influence bienfaisante sur la pensée contemporaine. »

(*Une Mine à exploiter*, par Jules Raccaud, pasteur.
Liberté chrétienne, 1904, p. 313, 361 et 407.)

« Das Buch ist die Frucht langjähriger, ernster und gewissenhafter Studien, und ist eines der besten Werke über Swedenborg und seine Lehren. Es ist in einem klaren und eleganten Styl geschrieben, und durchwegs von einem liebevollen, demütigen und stets bescheidenen Geiste durchweht, der unendlich mehr Macht hat, die nach Wahrheit dürstenden Seelen für die Lehren der Neuen Kirche zu gewinnen, als es eine anmassende Ueberhebung der intellektuellen Vorzüge der neukirchlichen Lehren zu thun vermag, wenn die Liebthätigkeit, welche doch das geistige Substratum der Neuen Kirche bildet, ausser Acht gelassen wird. Nebst einem klaren Verständnisse der Lehren Swedenborgs, ist Herr Pastor Byse mit den theosophischen und theologischen Schulen und Schriften unserer Zeit gut bekannt. Wo er Gutes findet, zollt er demselben Anerkennung ; doch zeigt er auch im Lichte der Lehren der Neuen Kirche die Irrthümer, in welche moderne Theologie und Theosophie gefallen sind. »

(*Bote der Neuen Kirche*, Saint-Louis, Missouri.)

« M. Charles Byse presents us with a series of really brilliant essays recently delivered in the form of weekly addresses at the University town of Lausanne.... As a man thoroughly familiar with the latest phases of thought in University circles on the Continent, M. Byse is in sympathetic touch with the types of mind to whose judgment he appeals ; and his dispassionate survey of Swedenborg and his teachings — from which he differs in one or two essentials — may be productive of far greater good than if he came forward as a pronounced disciple of the Seer, and an ardent apostle of the New-Church. »

(*New-Church Magazine*, London.)

« This is a work of extraordinary and novel interest to New Churchmen.... It may be truly said to be the first attempt, in any language, to adequately place Swedenborg's theological system before the philosophic world in its philosophical scope and rational power. Many new authors and systems are brought into service in illustrating and corroborating his teachings. Quotations are made from French sources, quite new to our readers, of criticisms and commendations of Swedenborg, and the rational and critical mind of the age is met in a calm, clear and convincing spirit, which must prove a great help in advancing the new doctrines in the knowledge and appreciation of Christians in all lands where the book is read. We, in America and England, cannot well afford to be without such a valuable missionary instrument, as well as help to our own better appreciation of Swedenborg in his relation to the religious and philosophical mind of to-day, and we trust we may soon see an English translation of the work in progress. »
(*New-Church Messenger*, New-York.)

« It has been a source of many very delightful evenings to me to get at this French gentleman's estimate of our great author; indeed it has been a veritable intellectual feast of good things, while my heart has been deeply moved over and over again as with grand chords of a heavenly music. What a very remarkable and rare gift M. Byse possesses of giving a « coup d'œil » of the colossal system!... This French book is, in my judgment, *by far* the finest sketch that has yet appeared in *any* language, and I have myself read most of the best hitherto attempted. »
J. B., HESWALL, England.

